

Un tour du destin

Barbara Cartland

VISIT...

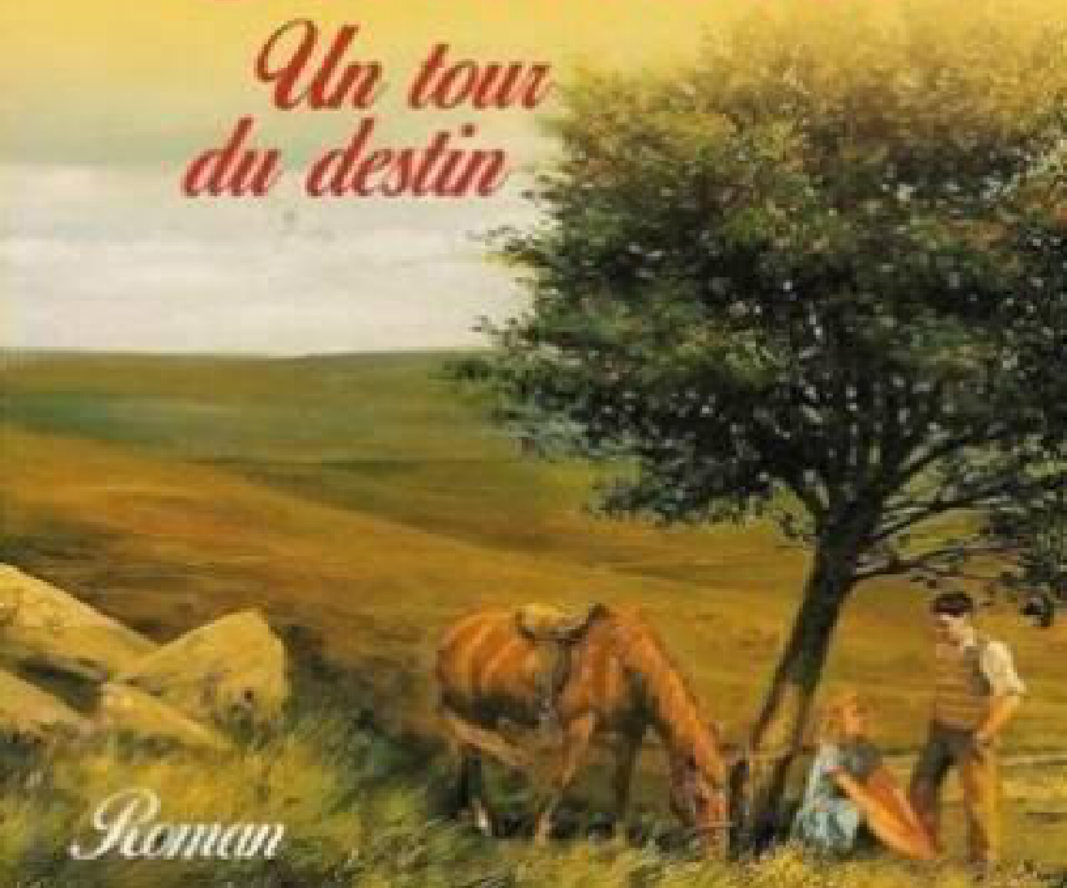
LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

*Un tour
du destin*

Roman



Résumé :

- Philomena signifie " je suis aimée", n'est ce pas? murmura l'inconnu. Sidérée, la jeune fille se mit à rire. Comment un simple palefrenier pouvait-il connaître l'origine grecque de son prénom? En outre, Lindon est beau, c'est un cavalier émérite, il possède une culture étonnante. Qui est-il? un domestique ou un gentilhomme ruiné? Qu'importe! L'amour est plus fort que l'argent et Philomena est prête à tous les sacrifices pour cet homme. Hélas! Prisonnière d'une promesse faite à sa sœur, elle est obligée de quitter en secret le domaine enchanté de Kern Castle. Sans même dire adieu, sans un dernier regard... Pourquoi le destin se plaît-il à jouer de si cruels tours? Pourquoi a-t-elle renoncer à ce bonheur un instant entrevu?

NOTE DE L'AUTEUR

Lorsqu'elle vint chasser en Irlande en 1880, l'impératrice Elisabeth d'Autriche apprécia la vigueur et la beauté des chevaux irlandais et contribua ainsi à remettre cette race à la mode. L'Irlande, avec ses paysages sauvages et grandioses, fit la conquête de Sissi, qui garda de son séjour un souvenir enchanté. Plus tard, elle avoua que les chevaux qu'elle avait montés dans ce pays pouvaient rivaliser en beauté et en agilité avec ses fameux étalons hongrois.

En 1907, c'est un cheval irlandais du nom de Orby, qui gagna successivement le Derby anglais, le Derby irlandais et le Derby de Baldoyle. Son demi-frère, Rhodora, gagna en 1908 la Course des Mille Guinées.

Quelques années plus tard, en 1956, Double Star, qui appartenait à la reine mère, participa à cinquante courses en huit ans et en gagna dix-sept. C'était un cheval doux et placide, très aimé du public. Il adorait Lingfield, où il paraissait très à l'aise, mais avait une aversion

pour Cheltenham.

Un bon entraîneur doit être capable de comprendre quel type de terrain son étalon préfère, mais aussi quelle période de l'année lui est plus favorable pour courir et quel jockey lui convient le mieux.

Tous les Irlandais, qu'ils soient hommes, femmes ou chevaux, sont des êtres d'une sensibilité et d'une émotivité exceptionnelles.

Philomena remonta lentement l'allée bordée de buis. Le jardin était vraiment ravissant en cette saison. Quel dommage qu'il ne soit pas mieux entretenu! Mais depuis la mort de son père, sa mère et elle avaient dû considérablement réduire leur train de vie. Il n'y avait plus autant de jardiniers qu'avant pour tailler les haies, tondre les pelouses et soigner les massifs de fleurs. Dans les écuries, les valets étaient moins nombreux qu'autrefois pour s'occuper des chevaux.

Malgré tout, la maison conservait tout son charme et les parterres fleuris étaient resplendissants. Philomena admira les superbes roses qui s'épanouissaient sous le doux soleil printanier. Déjà, les premières fleurs d'été faisaient leur apparition. C'était le plus beau moment de l'année, celui que sa mère préférait.

C'était elle qui s'occupait des jardins. Son père, qui était mort l'année dernière, n'avait eu qu'une seule passion: l'étude de la Grèce antique. Philomena avait toujours pensé qu'il aurait dû naître et vivre dans ce pays lointain, plutôt qu'en Angleterre.

Pourtant, il avait toujours été excessivement fier de son nom et de sa magnifique demeure. Les Mansforde appartenaient à la plus vieille aristocratie anglaise. Leur maison, qu'ils habitaient depuis plusieurs générations, avait été construite sous le règne d'Elizabeth I^{er}. Aux yeux de Philomena, elle avait autant de charme et de prestige qu'un château.

Une fois encore, elle enveloppa l'imposante bâtisse de briques rouges d'un regard admiratif. De très hautes cheminées, aux formes audacieuses, se découpaient sur le ciel d'un bleu pur. Un rayon de soleil jouait sur les vitraux de la façade.

«Une magnifique demeure, bien difficile à entretenir ! » se dit-elle avec un profond soupir. Depuis la disparition de son père, toutes les tâches lui incombait. C'était elle qui dirigeait les domestiques et tenait les cordons de la bourse. Sa mère, frêle créature d'une beauté éthérée, était aussi fragile et délicate que les roses de son jardin. A la mort de son mari, désemparée, elle s'en était entièrement remise à Philomena pour organiser leur vie quotidienne.

Mr. Mansforde était un homme autoritaire, auquel le caractère timide et soumis de son épouse convenait parfaitement. Leurs

personnalités opposées les avaient rapprochés et ils avaient connu tout au long de leur mariage un bonheur paisible et profond. Pour Mr. Mansforde, il n'y avait eu qu'une seule ombre au tableau : ils n'avaient pas de fils.

Toutefois, il avait une immense affection pour ses deux filles. C'est lui-même qui avait choisi leurs prénoms grecs : Lais pour l'aînée, Philomena pour la seconde. Celle-ci était une ravissante petite fille aux boucles blondes que tout le monde avait rapidement surnommée «Mena». Son père lui avait expliqué qu'en grec, son nom signifiait «je suis aimée».

— Tu es si douce et si jolie, ma chérie, lui répétait-il souvent avec conviction, que l'on t'aimera toujours.

Pourtant, Mena savait que sa naissance avait été pour lui une déception. Après la venue au monde de Lais, quatre années s'étaient écoulées, pendant lesquelles Mrs. Mansforde avait craint de ne plus avoir d'enfant. Lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était enfin enceinte de nouveau, elle pria de tout son cœur pour que le bébé soit un garçon. Puis, Philomena était née.

Son charme et sa beauté étaient tels, que son père eut bientôt oublié sa déconvenue.

— Tu es une vraie déesse, ma chérie ! lui dit-il un jour, alors qu'il admirait son profil délicat et ses boucles d'or, dans lesquelles jouait un rayon de soleil.

La jeune fille eut un rire joyeux et cristallin.

— Peut-être suis-je descendue de l'Olympe, Uniquement pour vous aider dans vos études sur la Grèce antique, père!

Lionel Mansforde collectionnait les objets d'art et tout particulièrement les statues et les vases grecs. Il avait enrichi la bibliothèque de nombreux ouvrages de poésie et de récits de voyages, qui tous avaient trait à son pays de prédilection.

Lui-même avait eu l'occasion de visiter la Grèce dans sa jeunesse. C'est ainsi qu'était née cette passion, qui avait marqué sa vie entière.

Cependant, il passait aussi de longues heures à raconter à ses filles les exploits accomplis autrefois par les ancêtres des Mansforde. Certains s'étaient distingués à la bataille d'Azincourt, d'autres à celle de Worcester. Et il était très fier de leur apprendre que l'un d'eux avait même servi aux côtés de Marlborough.

— Quel dommage que papa n'ait pas eu de fils ! dit un jour Mena à sa mère. Peut-être serait-il devenu un héros, comme l'aïeul dont il nous parlait ce matin.

— Je sais, ma chérie, avait répondu Mrs. Mansforde d'une voix douce. Aussi, vous devrez toujours aimer votre papa de tout votre cœur, afin de lui faire oublier le fils qu'il n'a pas eu.

Lais avait alors relevé la tête, d'un air indigné.

— Quelle idée ! Papa devrait être reconnaissant, au contraire, d'avoir deux filles aussi jolies que nous !

Lais s'était aperçue depuis peu que les enfants de chœur lui lançaient des regards émerveillés, le dimanche à l'église. Lorsqu'elle entra dans une pièce, il était fréquent que les conversations s'arrêtent et que les invités de ses parents la contemplant avec une admiration non dissimulée. Très rapidement, la jeune fille avait pris conscience de sa beauté.

Mena s'arrêta un bref instant au milieu de l'allée et soupira, le cœur lourd. C'est à cause de cette trop grande beauté, que Lais s'était éloigné des siens. Parfois, elle craignait que sa sœur n'ait oublié jusqu'à leur existence.

Philomena était très heureuse, dans la vieille demeure familiale. Pourtant, elle aurait aimé quelquefois avoir auprès d'elle quelqu'un de son âge, avec qui elle puisse parler, rire, plaisanter. Sa mère riait rarement, parlait peu. En fait, depuis la mort de son époux, tout la laissait indifférente. Aucune conversation ne l'intéressait. Malgré tous ses efforts, Mena ne parvenait pas à la sortir de sa tristesse et de son indolence.

« Maman était trop dépendante de papa, songea Mena, le cœur serré. Maintenant qu'il n'est plus là, la vie lui paraît terne et sans intérêt. Pour qui prendrait-elle la peine de se parer ? Il n'y a pas auprès d'elle un seul homme pour lui rappeler qu'elle est encore belle ! »

A quarante-deux ans, Elizabeth Mansforde était toujours très séduisante. Lorsqu'elle s'était mariée elle avait à peine l'âge de Mena et elle était déjà d'une beauté à couper le souffle. Mr. Mansforde l'avait présentée à toutes ses connaissances. Partout, on louait la beauté et l'élégance de sa jeune épouse. Objet d'une véritable adulation, Elizabeth s'était épanouie, comme les plus belles roses de son jardin.

« Maman est réellement pareille à une fleur, se dit Mena en retournant vers la maison. Une fleur qui s'étiole car personne ne s'intéresse à elle. Que faire ? »

« A présent que notre période de deuil est terminée, peut-être pourrions-nous donner quelques réceptions ? »

Mena songea aux personnes du voisinage qu'elles pourraient inviter. Il y avait parmi celles-ci un grand nombre de couples, mais aucun célibataire de l'âge de sa mère. Seulement quelques jeunes gens. A moins que de nouveaux voisins ne soient venus s'installer pendant l'année qui venait de s'écouler.

« Il faut absolument que je fasse quelque chose pour distraire maman ! » décida Mena en gravissant les marches du perron.

Elle traversa le grand hall de réception, passa devant l'imposant escalier de chêne et entra dans le salon. C'était une des plus jolies

pièces de la maison. Sa mère l'avait elle-même décoré avec un goût très sûr. Deux fenêtres en saillie s'ouvraient sur la roseraie et une large cheminée de marbre blanc occupait presque tout un pan de mur. Mrs. Mansforde était installée sur un canapé de soie damassée. Le soleil entraînait à flots par la fenêtre ouverte, éclairant sa superbe chevelure de reflets chatoyants. Mena avait hérité d'elle l'étonnante blondeur de ses cheveux et la transparence de son teint délicat. Autrefois, il y avait eu dans leurs yeux d'un bleu profond la même lueur vive et spirituelle. Mais depuis des mois, le regard de sa mère n'exprimait plus que la tristesse et le découragement.

Mrs. Mansforde leva vivement la tête en entendant sa fille approcher.

— As-tu fait une agréable promenade, Mena ?

— Oui, maman. Je suis revenue par la forêt. J'ai cueilli des orchidées sauvages en chemin. Regardez comme elles sont belles !

Mrs. Mansforde prit le bouquet que lui offrait sa fille.

Elles sont vraiment très jolies. Autrefois, lorsque nous avions davantage de jardiniers, nous en faisions pousser dans la serre.

— Je me rappelle ! Un soir, vous deviez vous rendre à un dîner de gala avec papa et vous en aviez accroché dans vos cheveux. Que vous étiez belle, ainsi !

A son grand étonnement, sa mère se mit à rire.

— Nous avons assisté à une grande soirée, ce jour-là. Les autres femmes étaient coiffées de diadèmes somptueux... et elles étaient furieuses, car je les avais complètement éclipsées ! Tous les hommes présents n'avaient d'yeux que pour ma coiffure d'orchidées.

— Quand vous êtes entrée dans la nursery pour me dire bonsoir, j'ai pensé que vous étiez aussi resplendissante qu'une fée !

— Oui... J'étais heureuse, alors, car ton père était encore auprès de moi.

La tristesse envahit de nouveau ses yeux. Mena reprit les fleurs sauvages et les arrangea dans un vase de porcelaine fine, qu'elle posa sur un guéridon.

— Maintenant que nous ne sommes plus en deuil, maman, pourquoi ne pas donner une réception ?

— Une réception ? Quelle drôle d'idée !

— Cela nous permettrait de revoir tous vos amis. Sir Rupert et lady Hall venaient souvent nous rendre visite lorsque papa était encore là.

Mrs. Mansforde garda le silence.

— Je suis sûre que le colonel Strangeways et son épouse seraient ravis de vous revoir.

— Mais... comment faire ? Ton père n'est plus là pour les recevoir. Sans lui, ce ne sera pas pareil. Il savait être si amusant... si spirituel !

Sa voix se brisa et Mena s'empessa de suggérer :

— Nous pourrions également acheter de nouvelles robes. Pendant que nous portions nos vêtements de deuil, la mode a changé.

Il y eut un bref silence, puis Mrs. Mansforde soupira.

— Si tu désires donner une réception, ma chérie, tu devras t'occuper de tout. Vois-tu, ton père s'est toujours chargé d'organiser ces choses-là et je ne saurais comment m'y prendre.

— Ne vous inquiétez pas, maman. Je me débrouillerai. Et je suis sûre que cela vous changera les idées. De plus, Mrs. Johnson sera ravie ! Elle va enfin pouvoir faire admirer ses talents culinaires !

Aussi loin que Mena s'en souvienne, Mrs. Johnson avait toujours fait partie de la maison. C'était une excellente cuisinière. Ces derniers mois, elle s'était surpassée, pour redonner un peu d'appétit à sa maîtresse. En vain ! Les volailles, les rôtis et les merveilleux gâteaux décorés de sucre glacé retournaient presque intacts à la cuisine.

— Je n'ai pas faim, ma chérie ! s'exclamait Elizabeth, lorsque sa fille lui reprochait de ne pas manger suffisamment. Lorsque ton père était encore avec nous, il tenait à ce que l'on serve des mets très recherchés. Mais à présent que je suis seule, cela m'est égal.

« Comment redonner à maman le goût de vivre ? » s'interrogea Mena.

La bibliothèque était garnie de livres de toutes sortes. Quelques mois auparavant, elle en avait fait expédier de nouveaux de Londres, afin de distraire sa mère. Mais Elizabeth Mansforde n'avait jamais aimé la lecture. Quand son mari lui lisait à haute voix ses écrits sur la Grèce, elle écoutait toujours avec une grande attention. Mais Mena la soupçonnait d'être plus séduite par la voix grave et harmonieuse de son époux, que par le contenu de ses ouvrages.

Décidée à sortir sa mère de sa langueur, elle se dirigea vers le secrétaire d'acajou et l'ouvrit. Puis elle commença à dresser une liste des voisins qu'elles pourraient inviter. Au fur et à mesure qu'elle inscrivait les noms sur sa feuille blanche, elle se rendit compte que tous ces gens, beaucoup plus âgés que Mrs. Mansforde, ne sauraient en rien la distraire ! Elizabeth était encore si jeune ! Les paroles de son père lui revinrent en mémoire :

« Ce comté est l'un des plus beaux d'Angleterre. Le seul ennui, c'est que tous les jeunes gens partent pour Londres et il ne reste plus ici que de vieux fossiles ! »

Pourtant, de son vivant, la maison était animée d'un incessant va-et-vient de visiteurs. Souvent ceux-ci venaient lui demander conseil avant d'acheter un cheval. Mr. Mansforde était l'un des meilleurs cavaliers de sa génération et personne ne connaissait les chevaux mieux que lui.

Mena n'avait que dix-sept ans quand il avait disparu et elle était encore, à l'époque, absorbée par ses études. N'ayant pas eu de fils, Mr.

Mansforde avait tenu à ce que Philomena reçoive une éducation aussi complète qu'un garçon. La jeune fille se demandait parfois s'il n'avait pas agi ainsi dans le seul but d'avoir une interlocutrice avec laquelle il pourrait aborder ses sujets préférés!

Mrs. Mansforde se contentait de l'écouter avec beaucoup d'attention et de louer toutes ses paroles. L'idée de le contredire ou de critiquer une de ses phrases ne l'avait jamais effleurée. En réalité, elle ne s'intéressait qu'à sa personne et pas le moins du monde à ses études !

Mr. Mansforde vouait à sa femme une véritable adoration. Cependant, le plaisir de la discussion intellectuelle lui manquait. Quand il avait découvert que sa fille Mena avait l'esprit aussi vif, il n'avait pas hésité à lui faire dispenser une éducation poussée. Comme il l'aurait fait pour un garçon, il avait engagé les meilleurs précepteurs afin de lui enseigner non seulement les matières classiques, mais aussi les langues orientales et l'histoire des religions. Naturellement, la Grèce antique avait tenu dans ses études une place prépondérante.

Philomena était passionnée par les cours de ses professeurs et elle avait avec son père des discussions enthousiastes sur les sujets qu'elle étudiait. La mort de Mr. Mansforde avait brisé la vie de sa mère et avait laissé un grand vide dans sa propre existence. Chaque fois qu'elle pénétrait dans le bureau de son père désormais vide et silencieux, le chagrin étreignait son cœur. Combien de fois était-elle entrée dans cette pièce les yeux brillants d'excitation, pour lui rapporter ce qu'elle venait de lire dans un livre ou dans un journal?

— Regardez, papa! Un temple dédié à Apollon vient d'être découvert sur une île grecque !

Son père redressait la tête et son visage s'éclairait.

— Vraiment? A quel emplacement se trouvait-il ?

Tous deux relisaient alors l'article ensemble, puis Lionel Mansforde déployait des cartes géographiques et ouvrait d'énormes volumes ayant trait à la mythologie grecque.

En perdant son père, Mena avait perdu le meilleur des interlocuteurs. Avec qui, désormais, pourrait-elle échanger ses opinions sur un livre ou sur un événement historique? La mort de Mr. Mansforde avait entouré la vie de sa mère et la sienne d'un voile noir. Retrouveraient-elles jamais la joie de vivre ?

Tristement, Mena se pencha sur sa feuille. Quelles personnes allaient-elles convier à leur réception ? Elle avait à peine écrit une demi-douzaine de noms, lorsque des bruits de voix dans le hall la firent sursauter. Une visite ? Impossible. A l'exception du vicaire, un vieil homme perclus de rhumatismes, personne n'était venu les voir depuis des mois. Quant à ses précepteurs, elle les avait congédiés trois semaines auparavant, lors de son dix-huitième anniversaire.

Ces leçons représentaient sa seule distraction, mais il y avait bien longtemps que ses professeurs n'avaient plus rien à lui apprendre. En outre, c'était une dépense extravagante, compte tenu de leur situation financière actuelle ! Mena avait donc décidé que dorénavant elle étudierait seule.

La voix de Johnson, le maître d'hôtel, résonna de nouveau dans l'escalier. Soudain, la porte du salon s'ouvrit et Johnson annonça :

— Lady Barnham, milady !

Mrs. Mansforde tourna brusquement la tête et Mena étouffa un petit cri étonné.

— Lais! C'est donc toi?

Une jeune femme mince et élancée s'avança vers elles dans un bruissement de soie. Lais avait toujours été jolie, songea Mena. Mais revêtue de cette robe à la dernière mode, dont la tournure mettait merveilleusement en valeur la finesse de sa taille, elle était resplendissante ! Un adorable chapeau bordé de plumes vertes et un châle de soie verte terminaient cette superbe toilette.

Mrs. Mansforde tendit les mains.

— Lais, ma chérie! Quelle surprise! Je pensais que tu nous avais oubliées !

— Je suis heureuse de vous voir, maman, déclara posément Lais en embrassant sa mère.

Puis elle se tourna vers Mena, qui se tenait à côté d'elle.

— Mena ! Seigneur, comme tu as grandi ! Dire que je t'imaginais toujours comme une petite fille!

Lais avait quitté la maison paternelle depuis quatre ans déjà. Lorsqu'elle avait dix-huit ans, sa marraine, qui était très riche et évoluait dans les cercles de la très haute société londonienne, avait suggéré de la présenter à la Cour.

«Je désire offrir à Lais une saison à Londres», avait-elle écrit à Mr. et Mrs. Mansforde.

La jeune fille avait été transportée de joie à cette perspective. Ses parents avaient accepté, tout en exprimant à lady Winterton leur immense gratitude pour une telle générosité. Lionel Mansforde n'appréciait guère la capitale et il évitait de s'y rendre, fût-ce pour quelques semaines. Il savait que le moment était venu pour Lais de faire son entrée dans le monde, mais son épouse et lui connaissaient un bonheur si parfait dans leur demeure de campagne, qu'il hésitait à bouleverser leur existence paisible pour affronter l'agitation londonienne. C'est donc avec un certain soulagement qu'il avait confié Lais à sa marraine, pour sa présentation à la Cour.

Avant la fin de la saison, la jeune fille avait éclipsé toutes les autres débutantes. C'est alors qu'elle annonça sa décision d'épouser lord Barnham. Mena, qui avait tout d'abord été enthousiasmée en

apprenant la nouvelle, déchanta lorsqu'elle vit le fiancé de sa sœur. Lord Barnham lui parut très vieux et peu attirant. Ses cheveux étaient gris, il était légèrement bedonnant et s'exprimait d'un ton sentencieux.

— L'aimes-tu vraiment, Lais? avait-elle demandé à sa sœur aînée.

Celle-ci avait haussé les épaules avec désinvolture, tout en arrangeant sa coiffure devant le miroir de leur chambre.

— Lord Barnham est très riche et il occupe une position importante à la Cour. Quand tu auras vu le diadème que je porterai pour mon mariage, tu comprendras qu'il n'y avait pas à hésiter !

Mena n'avait pas osé insister. Elle savait que, quoi qu'elle dise, Lais suivrait son idée et épouserait lord Barnham. Avant de partir pour Londres, la jeune fille lui avait confié qu'elle en avait par-dessus la tête de vivre dans ce « patelin perdu ». Elle était bien décidée à trouver un époux qui lui ferait mener une vie mondaine et lui ouvrirait les portes des salons londoniens.

Philomena n'avait pas une telle ambition. Elle ne rêvait que de galants chevaliers, prêts à affronter un dragon pour sauver l'élue de leur cœur. Dans les récits qu'elle lisait, les héros franchissaient toutes sortes d'obstacles, gravissaient des murs d'une hauteur vertigineuse, pour atteindre le balcon où leur bien-aimée les attendait et les récompensait d'un baiser.

Or, Mena ne pouvait imaginer lord Barnham en train d'accomplir de pareils exploits.

Après tout, songea-t-elle avec un soupir résigné, si Lais désirait vraiment l'épouser, tout était pour le mieux. Leur mariage fut célébré en grande pompe à Londres.

— Quel dommage, que Lais ne se marie pas ici! avait dit Mena à son père. Le jardin est si beau en été! Et Mrs. Johnson est très déçue de ne pas confectionner elle-même le gâteau de mariage.

Lady Winterton s'était chargée de tout organiser. La cérémonie avait eu lieu à l'église St. George comme elle le souhaitait. Puis elle avait offert une grande réception dans son hôtel particulier de Hanover Square. Ce fut le mariage de l'année. Un grand nombre d'invités se pressaient dans l'église lorsque Lais, revêtue d'une robe somptueuse, s'avança vers l'autel au bras de son père. Mena écarquilla les yeux, éblouie.

Sa sœur était si belle, que toutes les femmes présentes devaient être folles de jalousie ! songea-t-elle.

Quand ils furent de retour à la campagne, son père poussa un soupir de soulagement.

— Nous allons enfin pouvoir discuter de choses intéressantes, lui dit-il. Je n'avais jamais entendu de conversations aussi ennuyeuses et aussi stupides que ces trois derniers jours !

Mena éclata de rire.

— Vous voilà bien sévère, papa !

— Je ne comprendrai jamais comment ma propre fille peut apprécier une société aussi assommante !

Mena se garda bien de répondre. En fait, Lais ne semblait pas du tout trouver sa nouvelle vie assommante. Tout au contraire ! La veille du mariage, lorsqu'elle était allée lui dire bonsoir, Lais lui avait déclaré :

— Te rends-tu compte de la chance que j'ai, Mena ? George est extrêmement riche. Je pourrai avoir toutes les robes que je voudrai ! Quand nous serons obligés d'aller à la campagne, j'inviterai tous ses amis à séjourner avec nous, afin de ne pas m'ennuyer.

— Ne crains-tu pas qu'ils soient un peu... vieux ?

— Ils sont aussi importants et aussi riches que lui. C'est tout ce qui compte ! avait déclaré Lais d'un ton péremptoire.

Puis, Lais était partie en voyage de noces avec lord Barnham. Comment sa sœur, qui était si ravissante, pouvait-elle aimer un homme assez vieux pour être son père ? Son front commençait déjà à se dégarnir ! remarqua Mena avec une moue désapprobatrice. Sans doute aurait-elle tôt fait de regretter sa décision !

Mais Philomena ne put jamais en avoir le cœur net. Aussi extraordinaire que cela paraisse, après son mariage, Lais avait disparu de leur vie. Chaque année pour Noël, elle se contentait d'envoyer un cadeau à ses parents et une babiole à sa jeune sœur. Il lui arriva quelquefois de répondre aux lettres que lui adressait sa famille. Mais elle ne revint pas dans la maison des Mansforde, même pour une courte visite.

Pendant un hiver particulièrement rigoureux, lord Mansforde contracta une pneumonie et mourut. Mena songea qu'elle allait enfin revoir sa sœur, car celle-ci ne manquerait pas d'assister aux funérailles.

Lais envoya une énorme couronne qui avait sans doute coûté fort cher. Elle y joignit une lettre, expliquant que son époux et elle-même étaient conviés à Sandringham pour une partie de chasse. Sa mère comprendrait sûrement, écrivait-elle, qu'elle ne pouvait refuser l'invitation du Prince de Galles.

Malgré les termes affectueux de la missive, Mena ne put s'empêcher de penser que sa sœur était soulagée d'avoir une bonne excuse pour être absente à l'enterrement.

Et voilà qu'au moment où on l'attendait le moins, Lais, plus jolie que jamais, faisait sa réapparition !

Il y avait peu de traits communs entre les deux sœurs. Lais ressemblait à son père et ses cheveux étaient noirs comme du jais. Ses yeux d'un bleu profond lui donnaient un charme si troublant, que chaque homme se retournait sur son passage. Grande, très mince, elle

avait un port de reine et la grâce d'une divinité grecque. De plus, par un curieux hasard du destin, ses traits purs et réguliers répondaient exactement aux critères de la beauté classique.

Muette d'admiration, Mena observa sa somptueuse toilette, ses boucles d'oreilles de diamants, le collier d'émeraudes et de perles fines qui ornait son cou. Était-ce bien là sa sœur, ou une princesse sortie d'un conte de fées ?

— Tu n'as jamais été aussi belle, Lais, murmura-t-elle.

Sa sœur ne put réprimer un sourire.

— C'est l'avis de tout mon entourage. Et maintenant que mon deuil est terminé, j'ai bien l'intention de profiter de la vie.

— Ton deuil ? s'exclama Mrs. Mansforde. Que veux-tu dire ?

— Réellement, maman ! Ne lisez-vous donc jamais les journaux ? George est mort tout juste un mois après papa.

— Je n'en avais pas la moindre idée. Oh, ma chérie, je suis désolée !

— Pourquoi ne nous as-tu pas prévenues ? demanda Mena.

— Je ne voulais pas vous bouleverser inutilement, répliqua sèchement sa sœur. George a été enterré dans le Yorkshire, à Barnham House, et maman ne pouvait pas faire un tel voyage pour assister aux funérailles.

— Je suis désolée, répéta doucement Elizabeth Mansforde. Tu as dû être si malheureuse, ma petite fille !

— Oui. Euh... bien sûr. Mais il est inutile de se retourner sur les épreuves passées. Il faut songer à l'avenir.

— Hélas... pour moi, il n'y a plus d'avenir, balbutia sa mère en étouffant un sanglot.

— Je comprends, maman. Mais en ce qui me concerne, j'attache beaucoup d'importance au futur. C'est pourquoi je suis là, déclara-t-elle en s'asseyant dans une bergère.

Mena s'installa face à elle, sur le canapé, impatiente de connaître la raison de cette visite inopinée.

— Vous comprenez, maman, que ma période de deuil étant terminée, je dois sérieusement penser à moi.

Mrs. Mansforde considéra sa fille avec étonnement.

— Où étais-tu depuis la mort de lord Barnham ? s'enquit Mena. Puisque tu ne pouvais sortir, ni recevoir d'amis, pourquoi n'es-tu pas revenue ici, avec nous ?

— Ici ? Quelle idée saugrenue ! Pourquoi serais-je revenue ?

Déconcertée, Mena sentit ses joues s'empourprer.

— Pour... pour ne pas rester seule.

— J'ai eu une bien meilleure idée que cela. Vois-tu, j'ai des amis en France. Aussi, j'ai d'abord séjourné quelque temps dans leur château, à la campagne. Puis je me suis rendue à Paris.

Mena poussa un petit cri de stupéfaction. A Paris? Alors que sa sœur était en grand deuil? Mais Lais poursuivit, d'un ton très assuré :

— Maintenant que je suis de retour, j'ai l'intention d'épouser le duc de Kernthorpe.

Mrs. Mansforde sourit.

— Oh, ma chérie! Tu as donc rencontré un homme qui te rendra heureuse !

— Oui, maman. Sûrement très heureuse.

— Quand allez-vous vous marier? s'enquit Mena.

Il y eut un bref silence, pendant lequel Lais sembla chercher ses mots.

— A vrai dire... rien n'est fixé. Le duc ne m'a pas encore fait sa demande.

— Mais... tu viens pourtant de nous annoncer que... balbutia Mrs. Mansforde, interloquée.

— Je voulais dire, maman, que je désire l'épouser. Et je suis certaine que dans quelques jours, le duc demandera ma main.

Stupéfaites, Mrs. Mansforde et Mena la contemplèrent un instant en silence.

— Le duc m'a été présenté le mois dernier et nous nous sommes très souvent revus depuis. Devinez où je séjourne actuellement?

— A... à Kerne Castle? demanda Mena.

— Exactement. Kerne n'est qu'à quelques kilomètres d'ici, c'est pourquoi je suis venue vous rendre visite.

Mena n'avait pas pensé à inscrire le duc de Kernthorpe sur la liste de leurs voisins. Bien que leurs demeures ne soient pas éloignées l'une de l'autre, Mr. Mansforde ne connaissait pas le duc personnellement et Mena n'avait jamais eu l'occasion de le rencontrer. C'était un personnage très influent, mais il s'intéressait peu aux affaires du comté. En revanche, il passait une grande partie de son temps à la Cour, où il occupait une charge importante. Mena avait entendu dire qu'il consacrait tous ses loisirs aux chevaux de course qu'il possédait à Newmarket. Outre sa résidence londonienne et Kernthorpe Castle, il avait aussi un pavillon de chasse dans le Leicestershire, où il se rendait fréquemment.

«Ce n'est plus comme au bon vieux temps! se plaignaient parfois les gens du village. Le père de monsieur le duc était beaucoup plus sympathique. Il connaissait tous les habitants du comté. Chaque année, la duchesse inaugurait l'exposition florale et, en été, elle organisait au château une garden-party à laquelle tous les villageois étaient conviés. »

Le duc actuel était un inconnu pour eux. Peut-être était-il comme Lais et trouvait-il la vie à la campagne trop monotone ? songea Mena. Comme si elle avait lu dans ses pensées, Lais poursuivit :

— Le duc vient peu à Kerne Castle. Il faut avouer qu'on ne peut guère l'en blâmer ! Je comprends qu'il préfère vivre à Londres, plutôt que dans cette triste demeure.

— Pourtant, quelle joie ce serait pour nous, si tu habitais Kerne Castle ! s'exclama Mrs. Mansforde.

— Je suis venue vous demander un service, maman, continua Lais, ignorant la remarque de sa mère. J'aimerais que vous veniez à Kerne, afin d'y rencontrer le duc.

— A Kerne ? Mais... le duc ne peut-il me rendre visite lui-même ?

— Vous n'y songez pas ! s'exclama Lais. Le duc a de nombreux invités en ce moment et je ne peux tout de même pas lui demander de les quitter pour venir vous voir ! Lorsque je lui ai parlé de cette demeure et que je lui ai révélé que notre famille était l'une des plus anciennes d'Angleterre, il a soudain exprimé le souhait de vous rencontrer.

— C'est très aimable à lui.

— Aimable ? répéta Lais en haussant les sourcils. Voyons, maman, le duc veut simplement s'assurer que sa prochaine femme est issue de la plus haute lignée !

— Sa prochaine femme ?

Lais lança à sa jeune sœur un regard hautain.

— Naturellement. Le duc a déjà été marié ! Lorsqu'il était très jeune, ses parents l'avaient fiancé à une jeune fille de la haute aristocratie. Le duc en parle rarement, mais j'ai cru comprendre que leur union n'a pas été heureuse. Quelques mois après le mariage, son épouse a fait une fausse couche et elle est morte.

Mrs. Mansforde hocha la tête d'un air apitoyé.

— Je donnerai au duc l'héritier qu'il désire, reprit Lais. Et je sais que je serai la plus belle de toutes les duchesses qui m'ont précédée !

— Il n'y a aucun doute là-dessus, Lais ! Mais... comment se fait-il que papa n'ait pas connu le duc ? Quel âge a-t-il donc ?

Lais réfléchit une seconde, avant d'annoncer :

— Je pense qu'il a environ quarante-cinq ans.

— Ne... ne crains-tu pas qu'il soit trop âgé pour devenir ton mari ?

— Que tu es sotte, Mena ! L'âge n'a rien à voir dans cette affaire. De plus, William est encore très séduisant.

La jeune femme jeta un rapide regard à la pendule.

— Il faut que je vous quitte, à présent. Le duc est allé faire une promenade à cheval avec ses invités et je souhaite être de retour à Kerne avant lui. Je vous enverrai une voiture demain à deux heures et demie, chère maman. Ainsi, vous serez avec nous pour le thé. Mettez votre plus jolie robe et, surtout, emportez tous vos bijoux !

Mrs. Mansforde parut légèrement décontenancée.

— Et... Mena ? demanda-t-elle soudain.

— Oh! Mena... Eh bien... elle peut rester ici, n'est-ce pas ?

— Sûrement pas ! s'exclama Mrs. Mansforde. Il n'est pas question que je laisse Mena seule. D'ailleurs, je suis certaine que tu souhaites sa présence, aussi bien que la mienne, n'est-ce pas ?

Ces paroles furent suivies d'un lourd silence. Lais considérait sa mère et sa sœur d'un air désapprobateur.

— Je... peux parfaitement demeurer ici en l'absence de maman, s'exclama Mena. Combien de temps restera-t-elle au château ?

— Je pense que les invités repartiront lundi, répondit Lais.

— Je suis désolée, ma chérie! s'interposa Mrs. Mansforde. Mais je ne viendrai pas sans Mena.

Sa mère avait parlé d'une voix si ferme que Philomena la regarda avec surprise.

— Je vous assure, maman...

Mais Elizabeth Mansforde secoua la tête d'un air obstiné.

— Ton père n'aurait jamais permis qu'on te laisse seule pendant plusieurs jours. Et nous n'avons plus le temps de trouver quelqu'un pour te tenir compagnie.

— Vous me rendez la tâche bien difficile, maman! déclara Lais avec un soupçon d'impatience. Le duc ignore que j'ai une jeune sœur. Bien que je lui aie souvent parlé de ma famille, naturellement. Il sait à quel point la présence de notre cher papa me manque.

Mrs. Mansforde garda le silence. Soudain, Mena redressa la tête.

— J'ai une idée! Je pourrais... venir avec maman et me faire passer pour... sa dame de compagnie.

Le regard dur de Lais s'adoucit et elle esquissa un sourire satisfait.

— Ainsi, je ne me mêlerai pas aux invités, mais je resterai auprès de maman quand elle sera dans sa chambre.

— Dans ce cas, je suis d'accord, répliqua Lais.

— Réellement, Lais! Je ne peux comprendre pourquoi tu n'as pas parlé au duc de Philomena !

— Cela serait trop long à vous expliquer, chère maman. A présent il est tard et je dois partir. Puisque Mena accepte de se faire passer pour votre dame de compagnie, il n'y aura aucun problème !

La jeune femme sortit et Mena la suivit dans le hall.

— Maman ne comprend pas ! lui chuchota Lais. Je veux absolument épouser le duc, Mena! Je t'en prie, ne complique pas la situation.

— Ne t'inquiète pas, Lais. Maman et moi ne voulons que ton bonheur. Tout se passera comme tu le désires et tu seras la plus belle duchesse qu'on ait jamais vue !

Lais lui sourit.

— Merci, Mena. Tu es si gentille ! Je te donnerai toutes les jolies robes que je portais avant mon veuvage. J'aurais dû y penser plus tôt,

mais la mort de George m'a tellement bouleversée! De plus, sa famille s'est montrée très déplaisante, lorsqu'elle a appris qu'il m'avait légué sa fortune...

— Mais alors... tu es riche? Oh, Lais, c'est merveilleux !

— Il y a quelques mois, alors que je faisais mes achats à Paris, j'ai soudain pensé que, depuis la mort de papa, maman et toi deviez être dans l'embarras...

— Il est vrai que nous avons connu des moments difficiles, admit Mena à voix basse.

— Je vous donnerai de l'argent. Mais... promets-moi de ne dire à personne au château, que tu es ma sœur! Dès que je serai rentrée à Londres, je t'enverrai mes robes.

— Merci, Lais. Tu es si bonne !

Lais embrassa légèrement la joue de sa jeune sœur.

— J'espère que tu me comprends, Mena. Il faut que j'épouse le duc. Mais j'ai de nombreuses rivales !

— Tu gagneras, Lais. Il ne peut en être autrement. Et personne ne saura que nous sommes parentes. Après tout, nous ne nous ressemblons pas du tout !

— C'est exactement mon avis, répondit Lais en descendant les marches du perron.

Dans l'allée, le vieux Johnson discutait avec le cocher qui attendait la jeune femme. Quatre superbes chevaux étaient attelés à l'élégante voiture marquée aux armes des Kernthorpe. Mena aurait aimé aller les caresser, car elle avait rarement vu d'aussi belles bêtes. Mais ce serait une erreur, car le cocher pourrait la reconnaître lorsqu'elle accompagnerait Mrs. Mansforde au château. Elle recula donc prudemment dans le hall, tandis qu'un valet de pied aidait Lais à monter en voiture.

L'équipage s'éloigna et Mena agita la main en signe d'adieu. Mais sa sœur, confortablement installée sur les sièges capitonnés, ne se retourna même pas.

Philomena rejoignit rapidement sa mère dans le salon.

— Vous allez séjourner à Kerne Castle, maman! C'est fantastique!

— Oui. Je me disais seulement que... ce serait tellement mieux, si ton père était encore avec moi. Oh, Mena! Il me manque terriblement.

— Vous ne pouvez pas aller au château dans vos habits de deuil, maman !

— Quelle importance, Mena ? Je n'y vais pas pour me divertir, mais uniquement pour faire plaisir à ta sœur.

— Lais sera furieuse, si vous ne prenez pas vos plus beaux atours.

Après la mort de son mari, Mrs. Mansforde avait demandé à la femme de chambre de ranger dans des armoires tous les jolis vêtements qu'elle ne désirait plus porter désormais. Mena sortit quelques robes qu'elle admira longuement.

Son père était si fier de sa ravissante épouse, qu'il l'avait toujours choyée. Elizabeth Mansforde possédait des toilettes splendides, faites dans les étoffes les plus délicates et les plus précieuses. Mena insista pour que sa mère en essaye quelques-unes et constata avec satisfaction qu'elles lui allaient toujours aussi bien.

Lorsque la voiture qui devrait les conduire à Kerne arriva, Elizabeth avait donc revêtu une tenue de soie bleue, qu'elle avait achetée autrefois à l'occasion d'un séjour à Londres. Mena l'aida à arranger son chapeau et contempla sa mère avec admiration. Quand elle la verrait ainsi, Lais ne regretterait pas de l'avoir invitée à Kerne !

— Pourquoi tiens-tu absolument à te faire passer pour ma dame de compagnie ? demanda Mrs. Mansforde pour la centième fois. Cette comédie est ridicule.

— Je vous en prie, maman, ne vous inquiétez donc pas pour cela. En réalité, tout ce qui m'intéresse c'est de voir le château et, si c'est possible, les chevaux que possède le duc. Je ne tiens pas vraiment à assister aux réceptions. De plus, Lais sera fort mécontente si nous n'agissons pas comme convenu. Vous savez comme moi qu'elle est capable d'entrer dans une colère folle si ses projets sont contrariés.

Mrs. Mansforde soupira lourdement.

— Lais est si belle, qu'elle s'imagine que tout lui est dû ! Son entourage doit plier devant sa volonté. Se prend-elle donc pour une reine ?

Mena se mit à rire.

— Peut-être bien ! Mais à défaut de roi, laissons-la épouser son duc ! Ensuite, nous n'aurons plus à nous soucier de ses caprices.

Durant les quatre années précédentes, elles n'avaient guère eu l'occasion d'entendre parler de la jeune femme, songea Mena. Tout portait à croire qu'il en irait de même après son prochain mariage. Cette pensée l'emplit de tristesse, car ses parents avaient beaucoup souffert de cet éloignement.

L'attelage envoyé par le duc était si luxueux, que Mena en eut le souffle coupé: quatre magnifiques chevaux blancs, qui agitaient fièrement leur resplendissante crinière, tiraient une voiture portant les armoiries des Kernthorpe.

— J'ai l'impression d'être Cendrillon partant pour le bal ! s'exclama-t-elle en grimant sur le marchepied. Il ne manque plus qu'une fée avec sa baguette magique pour me transformer en princesse !

Mrs. Mansforde observa sa fille et fronça les sourcils.

— Tu es ravissante, ma chérie. Mais pourquoi as-tu choisi ce chapeau? Il donne à ta toilette une allure un peu stricte.

— Auriez-vous oublié, maman, que je suis censée être votre dame de compagnie ? Ma tenue doit donc être modeste. C'est pour cette raison, que j'ai ôté les fleurs qui garnissaient cette capeline.

Voyant que sa mère était sur le point de protester, Mena s'empessa de déclarer:

— Ne vous souciez point de moi, maman. Pendant ces deux jours, vous ne devrez vous préoccuper que d'une seule chose: l'avenir de Lais! Lundi, lorsque nous reviendrons chez nous, nous rirons ensemble de cette petite comédie.

Mrs. Mansforde parut peu convaincue par ces arguments et elles roulèrent quelques minutes en silence.

— Au fait, maman! s'exclama soudain Mena. N'oubliez pas que vous devez m'appeler «Miss Johnson».

— «Miss Johnson»? Mais pourquoi donc?

— Personne ne doit soupçonner le moindre lien de parenté entre nous. Si quelqu'un venait à vous demander comment je m'appelle, il ne faut pas que vous soyez prise au dépourvu.

— Mais enfin...

— Je vous assure maman, que Lais serait hors d'elle, si ma véritable identité était révélée au duc !

Elizabeth Mansforde soupira avec résignation.

— Mais... reprit-elle au bout de quelques secondes. Mais, pourquoi «Johnson»?

Mena eut un rire joyeux.

— C'est le premier nom qui me soit venu à l'esprit. Il est tellement banal, que personne ne prêterait attention à moi. Et si nos domestiques parlent de Mr. Johnson, tout le monde pensera que je suis une de ses parentes.

Mrs. Mansforde poussa un petit cri indigné.

— Il n'en est pas question! Oh, ma chérie! Pourquoi ai-je accepté de me prêter à ce jeu insensé? Lais a tort de t'imposer ce rôle, c'est indigne de toi. Oh... si ton père savait cela, il serait... humilié et furieux contre ta sœur !

Au fond d'elle-même, Mena savait que sa mère avait raison. Lionel Mansforde était excessivement fier de sa famille et de ses nobles origines. Voir sa fille utiliser le patronyme d'un de leurs domestiques l'aurait profondément offensé.

— Si cela vous fait plaisir, maman, nous pourrions essayer de trouver un autre nom, déclara Mena, afin de tranquilliser Mrs. Mansforde.

Celle-ci réfléchit un bref instant.

— Pourquoi pas Ford? suggéra-t-elle enfin. Cela ressemble un peu à Mansforde. Et ainsi, tu n'utiliseras pas le nom d'un domestique !

— C'est une excellente idée! Je m'appellerai donc «Miss Ford». Mais à dire vrai, maman, j'espère que les invités du duc ne remarqueront même pas mon existence.

Mrs. Mansforde secoua la tête d'un air excédé.

— Ridicule ! murmura-t-elle. Cette comédie est inutile et ridicule !

Pendant le reste du voyage, Mena s'employa à distraire sa mère du mieux qu'elle le put et celle-ci se détendit un peu. Elles arrivèrent bientôt en vue du château. La jeune fille était impatiente de découvrir cette splendide demeure. Le matin même, au petit déjeuner, Mrs. Mansforde lui avait avoué qu'elle s'y était déjà rendue, plusieurs années auparavant.

— Je me souviens maintenant être allée à Kerne Castle alors que ton père et moi étions jeunes mariés.

— Vraiment, maman? Vous ne l'avez pas dit à Lais !

— Tout cela est si loin, j'avais presque oublié cette visite. Le père du duc actuel savait que Lionel s'intéressait à l'art grec. Aussi, il nous avait Invités à dîner en compagnie de l'ambassadeur de Grèce.

— Comme papa a dû être content! Mais... est-ce que le château est joli ?

— J'avoue n'en avoir gardé qu'un vague souvenir. Je me rappelle surtout le trajet en voiture Mvec ton père et toutes les fantastiques histoires de déesses grecques qu'il m'avait racontées ce jour-là. Il parlait si bien...

La voix de Mrs. Mansforde se brisa et Mena s'empessa de détourner la conversation. Quand elle évoquait ces jours heureux auprès de son époux, sa mère finissait invariablement par se mettre à pleurer. Il était hors de question qu'elle arrive au château les yeux rougis par les larmes !

— J'aimerais savoir pourquoi le duc actuel réside si peu à Kerne

Castle ! déclara-t-elle vivement. Apparemment, il s'intéresse très peu aux affaires du comté. Ne trouvez-vous pas cela étrange, maman ?

— Ton père n'aurait pas approuvé une telle négligence. Il disait toujours que l'absence prolongée du maître des lieux était désastreuse pour un domaine. Comment peut-on s'attendre à ce que le personnel travaille volontiers, si le maître n'est pas là pour diriger la besogne ?

— Papa, lui, était très attentif à ce qui se passait chez nous, n'est-ce pas ? Il ne manquait jamais de féliciter un ouvrier, ou, à l'inverse, de critiquer un ouvrage mal fait, fit remarquer Mena en souriant.

Mrs. Mansforde soupira d'un air navré.

— Pauvre Lionel ! Il serait très contrarié s'il voyait dans quel état se trouve le domaine ! Je donnerais cher pour pouvoir engager un nouveau jardinier.

— Je comprends, maman. Mais cela nous obligerait à revendre certains chevaux. Et je les aime tant ! Et puis... comment ferions-nous pour nous déplacer sans attelage ?

Mrs. Mansforde avait gardé le silence. Après la mort de son mari, elle avait accepté sans protester de réduire leur train de vie, s'en remettant à Mena pour toutes les décisions importantes. Manifestement, elle ne possédait plus l'énergie nécessaire pour tenter d'apporter elle-même des solutions à leurs difficultés financières.

Un immense portail de fer forgé apparut au détour de la route et les chevaux s'engagèrent dans une allée bordée de chênes centenaires. Mena était si impatiente d'apercevoir le château, qu'elle passa la tête à la portière, dans l'espoir de distinguer le sommet d'une tour. Mais au moment où elle s'y attendait le moins, le chemin s'élargit et elles découvrirent enfin la majestueuse demeure. Celle-ci dépassait en splendeur tout ce que Mena avait imaginé.

Sur la plus haute tour, flottait l'étendard portant les armes des Kernthorpe. Le soleil à son déclin jetait sur la façade resplendissante des reflets d'or et de feu, faisant étinceler les multiples vitraux. L'attelage s'immobilisa au pied d'un monumental escalier de pierre. Aussitôt, la lourde porte de chêne à deux battants s'ouvrit toute grande et plusieurs valets en livrée déroulèrent un long tapis rouge.

Mrs. Mansforde sortit, suivie de Mena, qui transportait sa mallette à bijoux. Un maître d'hôtel coiffé d'une perruque poudrée et portant la livrée des Kernthorpe vint s'incliner respectueusement devant elle.

— Bonjour, madame. Nous espérons que vous avez fait un agréable voyage.

— Excellent, je vous remercie, répondit Elizabeth Mansforde en gravissant l'escalier.

— Lady Barnham vous attend au salon. Si votre dame de compagnie veut bien se rendre au premier étage, la gouvernante lui montrera sa chambre.

Mrs. Mansforde lança à sa fille un regard désespéré. Puis, au prix d'un effort évident, elle se décida à suivre le maître d'hôtel, tandis que Mena se rendait à l'étage comme on l'en avait priée.

La gouvernante, une femme au visage avenant, réserva à Mena un accueil chaleureux. Elle était vêtue d'une très belle robe de soie noire à la coupe stricte et portait à la taille une longue châtelaine à maillons d'argent, à laquelle pendait un lourd trousseau de clés.

— J'espère que le voyage ne vous a pas trop fatiguée ? demanda-t-elle avec sollicitude.

— Pas du tout. Les chevaux ont couvert cette distance avec une rapidité surprenante.

— A mon avis, le cocher conduit beaucoup trop vite ! Un accident est vite arrivé sur ces étroites routes de campagne.

Tout en bavardant, elle conduisit Mena dans une très jolie chambre, certainement moins grande et moins luxueuse que celles des invités, mais cependant très confortable.

— Je pense que cette pièce vous conviendra. A présent, je vais vous montrer la chambre de lady Mansforde, déclara la gouvernante.

Elles traversèrent un long vestibule et pénétrèrent dans le vaste appartement qui avait été réservé à Mrs. Mansforde. Un charmant boudoir, entièrement tendu de soie bleu pâle, jouxtait la chambre à coucher.

— Lady Barnham nous a informés que vous souhaitiez prendre vos repas ici.

— J'espère que ceci ne causera pas trop de dérangement, demanda Mena avec un soupçon d'inquiétude.

— Absolument pas ! Mais il est plutôt rare, en effet, que les invitées du duc emmènent leur dame de compagnie avec elles.

Mena était sur le point d'inventer une excuse pour cette fantaisie de sa mère, mais la gouvernante poursuivit :

— La plupart du temps, ces dames viennent avec leur femme de chambre. Mais j'ai cru comprendre que Mrs. Mansforde souffrait de... mélancolie et préférait vous avoir près d'elle.

Mena ne put réprimer un sourire amusé. Lais avait trouvé cette excuse, afin qu'on ne s'étonne pas que sa mère n'ait pas de femme de chambre pour la servir.

— Mrs. Mansforde n'a besoin de personne d'autre que moi, déclara-t-elle calmement.

— Quoi qu'il en soit, ma chère, j'ai demandé à l'une des plus anciennes femmes de chambre du château de s'occuper de votre maîtresse. Ainsi, vous n'aurez aucun souci. Je suis sûre que Mrs. Mansforde sera très contente de ses services.

— Je vous remercie de cette attention.

Mena jeta un regard autour d'elle. Le boudoir était une pièce

charmante, disposant d'un canapé confortable, de plusieurs fauteuils et d'un petit secrétaire en bois précieux. Une grande armoire vitrée contenant toutes sortes de livres magnifiquement reliés attira l'attention de la jeune fille. A n'en pas douter, elle trouverait là de quoi s'occuper pendant son séjour au château !

Mais elle était également impatiente de découvrir le domaine. Tout en parlant avec la gouvernante, elle avait lancé un rapide coup d'œil par la fenêtre entrouverte. Les jardins lui avaient paru superbes. Sa mère serait certainement enchantée de les visiter.

Un laquais entra avec les bagages de Mrs. Mansforde. Mena regagna alors sa propre chambre et découvrit qu'une jeune domestique était déjà occupée à défaire sa valise.

« Kerne Castle est une demeure luxueuse et confortable, songea-t-elle. J'espère que ce séjour distraira maman et chassera ses idées noires ! »

Depuis la mort de Mr. Mansforde, elles avaient dû réduire le nombre des domestiques qu'elles employaient et ne disposaient pas de femmes de chambre ni de valets de pied. Les Johnson faisaient de leur mieux pour entretenir une maison bien trop grande pour eux. Mrs. Mansforde serait certainement enchantée de retrouver, ne fût-ce que pour quelques jours, le train de vie auquel elle avait été habituée.

Mena venait à peine d'ôter son chapeau et le boléro de velours brodé qu'elle portait sur sa robe, lorsqu'un valet frappa à sa porte et l'informa que son repas était servi dans le boudoir de lady Mansforde. La jeune fille s'empressa de regagner l'appartement de sa mère, où elle découvrit une table merveilleusement garnie. Il y avait là plusieurs sortes de cakes aux fruits et des gâteaux au chocolat qui auraient fait pâlir Mrs. Johnson de jalousie, se dit-elle avec un sourire malicieux. Elle mangea de bon appétit, tout en observant les somptueux parterres fleuris qui s'étaient sous la fenêtre. Soudain, elle entendit la porte de la pièce voisine s'ouvrir et un domestique accompagna Mrs. Mansforde dans la chambre. Mena attendit quelques secondes. Puis, lorsqu'elle fut certaine que le valet était ressorti, elle alla rejoindre sa mère.

— Oh! Mena chérie, te voilà! s'exclama celle-ci.

Philomena mit un doigt sur ses lèvres.

— Attention, maman! chuchota-t-elle. Quelqu'un pourrait nous entendre. Rappelez-vous qu'ici, je m'appelle «Miss Ford» !

— J'avais oublié. O ciel, pourquoi les choses sont-elles si compliquées ?

— Racontez-moi plutôt ce qui se passe au rez-de-chaussée, demanda Mena avec un sourire.

— Eh bien, il y a de nombreux invités. Ils me paraissent tous très agréables. L'un d'eux... je n'ai pas compris son nom... m'a dit qu'il avait bien connu ton père.

— Oh, vraiment? Quelle heureuse surprise! répondit-elle en aidant Mrs. Mansforde à ôter son chapeau et à défaire sa robe.

— Je vais me reposer avant le dîner.

— Bien sûr, maman. Mais vous ne m'avez pas encore dit ce que vous pensiez du duc !

— Je ne l'ai pas vu, car il était parti faire une promenade à cheval lorsque nous sommes arrivées. Mais Lais a été charmante. Elle m'a présentée à tous ses amis. Ceux-ci paraissent avoir beaucoup d'admiration pour elle.

Après avoir ôté ses vêtements de voyage, Mrs. Mansforde s'enveloppa dans une robe de chambre de soie ivoire et s'allongea.

— Essayez de dormir, maman, murmura Mena en tirant les lourdes tentures du lit à baldaquin. Je vous éveillerai à temps pour vous permettre de vous préparer tranquillement.

— Merci, ma chérie.

Mrs. Mansforde ferma les yeux et parut s'assoupir aussitôt. Mena retourna dans le boudoir et se tint un long moment devant la fenêtre. Si Lais devenait duchesse, saurait-elle apprécier la beauté exceptionnelle de ces jardins? Irait-elle chevaucher dans les bois épais qui environnaient le château? Serait-elle fière d'être la maîtresse de Kerne Castle ? Mena soupira.

«Je veux explorer ce somptueux domaine!» décida-t-elle en elle-même.

Lorsque les invités dîneraient, elle pourrait sans doute se faufiler à l'extérieur sans qu'on la remarque et elle aurait alors le temps d'admirer les jardins tout à son aise.

Une heure plus tard, elle alla réveiller Mrs. Mansforde et l'aida à se préparer pour la soirée. Elle tenait absolument à ce que sa mère retrouve ce jour-là l'éclat qu'elle avait eu autrefois, lorsque son mari était encore vivant et qu'elle était heureuse. Pour ce premier soir, elle avait choisi une robe moirée aux tons pastel qu'elle n'avait portée qu'une fois, à l'occasion d'un bal. Mr. Mansforde avait alors déclaré qu'elle surpassait en charme et en beauté toutes les femmes présentes.

Espérant que ce souvenir ne surgirait pas dans la mémoire de sa mère, Mena commença de coiffer ses souples boucles blondes. Elizabeth Mansforde se soumit docilement à cette séance d'habillage, laissant Mena choisir pour elle les accessoires de sa toilette et les bijoux qui l'accompagneraient.

— Je pense qu'il est préférable de ne pas porter votre diadème le premier soir, maman.

— Bien sûr, ma chérie. Les invités viennent à peine d'arriver et le duc n'a organisé qu'un simple dîner. Le bal n'aura lieu que demain et je m'habillerai alors en conséquence.

A cet instant, on frappa à la porte et Lais entra dans la chambre,

dans un bruissement de soie et de dentelles.

— Êtes-vous prête, maman? Je vais vous accompagner au salon.

— Merci, ma chère Lais. C'est la première fois que ton père n'est pas là pour m'offrir son bras, murmura Mrs. Mansforde avec un triste soupir.

Sans écouter la réponse de sa mère, Lais jeta dans la pièce un coup d'œil circulaire, s'assurant qu'aucune domestique ne s'y trouvait.

— Comment vas-tu, Mena? J'espère qu'on s'occupe de toi convenablement.

— Oui, Lais. Je te remercie. La gouvernante s'est montrée tout à fait charmante.

— J'ai exigé qu'on te serve tes repas dans le boudoir de maman.

Mrs. Mansforde écarquilla les yeux, d'un air horrifié.

— Dans le boudoir? Mais... Mena pourrait descendre dans la salle à manger avec nous, voyons ! Elle ne va tout de même pas rester enfermée ici !

Le regard de Lais s'assombrit et Mena intervint vivement.

— Je ne descendrai pas, maman. C'est impossible. D'ailleurs... je me sentirais très mal à l'aise parmi les invités. Ils pensent tous que je ne suis qu'une demoiselle de compagnie, obligée de gagner sa vie. Je suis sûre qu'ils ne m'adresseraient pas la parole et je ne tiens pas à affronter leurs regards méprisants !

— Mais... ma petite fille...

— Allons, maman, soyez raisonnable! s'exclama Lais, excédée. Mena sera très bien dans le boudoir. Et rappelez-vous que vous ne devez pas parler d'elle comme de votre fille. Au fait, ajouta-t-elle en se tournant vers Mena, j'espère que tu as choisi un nom d'emprunt. J'ai oublié de t'en parler, hier.

— Oui, Lais. Maman a décidé de m'appeler Miss Ford.

— Miss Ford? Mais...

— Ainsi, elle n'aura pas de mal à s'en souvenir. Et si quelqu'un imagine que je suis une parente pauvre... quelle importance cela a-t-il?

— Aucune, je suppose, admit Lais à contrecœur. Mais il vaut mieux que tu ne te montres pas. Ainsi, nul ne concevra de soupçons.

— Bien sûr.

— Votre robe me plaît beaucoup, maman. Elle vous va à ravir.

— C'est également l'avis de Mena! répondit doucement Mrs. Mansforde.

— J'allais justement choisir les bijoux que maman va porter ce soir. Je pense qu'il vaut mieux réserver le diadème pour demain, n'est-ce pas, Lais?

— Le diadème? Vous ne l'avez donc pas encore vendu ?

Mena lança à sa sœur un regard appuyé.

— Papa avait économisé longtemps, afin d'acheter cette parure !

fit-elle remarquer. Maman aurait le cœur brisé, si elle devait s'en séparer.

Lais ne répondit pas, se contentant d'examiner d'un air critique le contenu du coffret à bijoux.

— J'avais l'intention de fixer ces deux petites étoiles de diamants dans la coiffure de maman. Qu'en penses-tu, Lais?

— Oui, c'est très joli... quoiqu'un peu discret. Ne pourrait-elle également porter cette babiole ? demanda sa sœur en désignant un collier d'un geste dédaigneux.

C'était un des plus beaux bijoux que sa mère possédait et, lorsqu'elle était enfant, Mena le contemplait des heures durant avec admiration. Sans un mot, elle fixa le collier autour du cou d'Elizabeth Mansforde et examina le résultat avec un sourire de satisfaction. Sa mère était très belle et la sobriété de sa toilette mettait superbement en valeur sa grâce et sa distinction naturelles.

Lais, en revanche, portait une tenue aux couleurs vives, que Mena jugea un peu trop voyante. Mais elle se serait bien gardée de faire part de ses sentiments à sa sœur aînée ! Celle-ci avait revêtu une robe verte profondément décolletée, qui faisait ressortir la pâleur de son teint. Un lourd collier d'émeraudes ornait son cou et des diamants brillaient à ses oreilles. Des bracelets d'or et de pierres précieuses encerclaient ses poignets, tintant légèrement à chacun de ses mouvements. La jeune femme s'approcha du miroir et réajusta le bandeau brodé d'or, d'argent et de diamants qui retenait ses cheveux noirs. Elle sourit longuement à son image, puis se retourna vers sa mère.

— Venez, maman ! Le duc est impatient de vous rencontrer. Je crois qu'il sera très impressionné, lorsqu'il nous verra entrer dans son salon !

— Je l'espère, ma chérie, murmura Mrs. Mansforde avec une petite moue anxieuse.

Mena l'embrassa sur la joue.

— Vous êtes très belle, maman ! lui assura-t-elle avec un sourire affectueux. Je suis certaine que tout le monde vous complimentera ce soir sur votre charme et votre élégance.

— Bonsoir, ma chérie. Inutile d'attendre mon retour pour aller te coucher, la femme de chambre m'aidera à me déshabiller.

— Non, maman. Je veillerai jusqu'à ce que vous soyez remontée.

Lais, qui était déjà dans le corridor, montrait des signes d'impatience et Mrs. Mansforde s'empressa de la suivre. Mena le regarda s'avancer vers l'escalier d'honneur, puis elle se retira discrètement dans la chambre, afin de ne pas être vue par l'un des invités.

Cinq minutes plus tard, une domestique entra pour remettre la chambre en ordre.

— Je vais m'installer dans le boudoir, lui dit Mena. Savez-vous à quelle heure on doit me servir mon dîner ?

— Un valet va vous l'apporter dans un instant, Miss !

— Je vous remercie.

Dès qu'elle aurait fini son repas, elle se glisserait dans le jardin sans être vue. Rien de plus facile, songea-t-elle en souriant. Tous les domestiques seraient bien trop occupés dans les cuisines et dans les salles de réception pour la remarquer ! Le valet entra, chargé d'un plateau. Le dîner était simple, mais délicieux.

— Si vous désirez autre chose, Miss, nous ferons de notre mieux pour vous le monter. Le chef vous prie de l'excuser de ne pas vous avoir mieux servie. Il a dû servir plus de couverts que prévu ce soir et il est débordé.

— Vous le remercirez de ma part et lui direz que ce repas me satisfait amplement.

Mena mangea rapidement, car elle savait que le valet était impatient de retourner à l'office, où sa présence serait plus utile qu'auprès d'elle. Lorsqu'il ressortit en emportant le plateau, elle entendit des bruits de voix par la porte entrouverte. Les invités traversaient le hall, pour se rendre dans la salle à manger. La jeune fille aurait donné cher pour les observer du haut des marches, mais elle risquait d'être aperçue. Aussi resta-t-elle prudemment enfermée dans le boudoir, attendant que le corridor soit désert.

A présent, elle avait deux bonnes heures de liberté devant elle. Sans même prendre la peine de mettre un chapeau, elle décida de s'aventurer à l'extérieur. Comme elle s'y attendait, elle découvrit au bout du couloir un petit escalier en colimaçon, destiné aux domestiques. Au bas des marches, une porte dérobée donnait dans les jardins. Mena sortit sans bruit et s'avança dans une allée bordée de rosiers en fleur.

Face à elle se trouvait une fontaine de pierre sculptée, entourée d'un large bassin. De superbes jets d'eau s'élevaient vers le ciel. Parmi les nénuphars, elle aperçut des dizaines de poissons aux reflets d'or et d'argent. Continuant sa promenade au hasard, elle traversa un grand nombre d'allées, contourna des bosquets touffus et admira de multiples massifs fleuris, avant d'atteindre le verger.

Non loin du champ d'arbres fruitiers, elle vit un enclos dans lequel on avait dressé une série d'obstacles pour les chevaux. Mena s'approcha. Les écuries du château se trouvaient à quelques mètres de là. Oserait-elle aller les explorer ?

Avant qu'elle ait eu le temps de se décider, elle entendit le pas d'un cheval franchissant le portail de l'enclos. Mena recula et l'observa. L'animal ruait et se cabrait, si bien que l'homme qui le montait avait le plus grand mal à se maintenir en selle. On voyait pourtant à son

allure que c'était un cavalier émérite. Il avait sûrement autant d'expérience et d'habileté que son père, songea Mena non sans admiration.

Le cheval continua à se débattre quelques minutes, mais il sembla à la jeune fille que ses mouvements étaient moins farouches qu'au début. L'homme allait gagner la partie! se dit-elle avec un petit sourire. Elle connaissait, pour l'avoir elle-même éprouvée, l'intense satisfaction que cela lui apporterait.

L'homme obligea le cheval à faire demi-tour et le dirigea vers le premier obstacle. Celui-ci était haut, mais Mena savait qu'elle l'aurait franchi sans difficulté. L'animal s'approcha à une allure assez vive et s'arrêta pile devant la barrière. En même temps, il baissa l'encolure, si bien que son cavalier, malgré tous ses efforts, ne put éviter une chute plutôt rude. Comme s'il était enchanté de l'excellent tour qu'il venait de lui jouer, le cheval releva fièrement la tête et s'éloigna au galop.

Mena poussa une exclamation étouffée. Puis, sans hésiter davantage, elle franchit le portail de l'enclos pour se porter au secours de l'inconnu. Celui-ci était allongé, immobile, face contre terre. Mena s'agenouilla près de lui et lui posa une main sur l'épaule. Le malheureux cavalier, encore tout étourdi par sa chute, se redressa lentement et lui lança un regard très étonné.

— Êtes-vous... blessé? s'enquit-elle.

— Qui... êtes-vous donc? Aphrodite en personne ? balbutia l'homme.

Mena s'attendait si peu à cette réaction qu'elle éclata de rire.

— Non, je ne suis pas un personnage aussi important, répondit-elle avec un sourire espiègle. Je ne suis que... Philomena.

L'espace d'un instant, elle avait cru retrouver les dialogues enjoués qu'elle avait autrefois avec son père et ces paroles lui avaient échappé sans même qu'elle s'en rende compte. Mais... ne s'était-elle pas montrée imprudente en lui révélant son prénom? se demanda-t-elle soudain, avec un brin d'inquiétude.

L'inconnu sourit et elle s'aperçut alors qu'il était très beau. Il ne portait ni veste ni cravate et avait simplement noué un foulard de soie autour de son cou.

— Philomena! s'exclama-t-il. Je ne m'étais donc pas tellement trompé.

— J'ai eu peur que... vous ne soyez gravement blessé.

— Et j'ai bien failli l'être! Mais... heureusement pour moi, j'avais prévu la réaction de ce satané animal !

Non loin d'eux, le cheval broutait tranquillement quelques touffes d'herbe.

— Il est magnifique, déclara Mena.

— C'est bien mon avis. Mais j'aurai du mal à le dresser.

Tout en parlant, l'homme se releva et essuya ses vêtements du revers de la main.

— Voulez-vous venir le voir ?

— Avec plaisir !

Ils s'approchèrent ensemble de l'étalon. C'était une des plus belles bêtes que Mena ait jamais vues.

— Depuis combien de temps l'avez-vous ?

— Il est arrivé la semaine dernière. C'est seulement la deuxième fois que j'essaye de le monter.

Mena hocha la tête en silence. L'étalon appartenait sûrement au duc, qui avait demandé à cet homme de le dresser. Elle avança la main et caressa doucement l'encolure de l'animal. A sa grande surprise, celui-ci ne chercha pas à s'éloigner et frotta son museau contre son épaule.

— Vous semblez lui plaire! déclara son compagnon. Mais il est vrai que vous possédez un nom magique.

Intriguée, Mena le regarda en silence.

— Si je ne me trompe, Philomena signifie «je suis aimée», poursuivit l'inconnu. J'imagine que le pouvoir de votre nom s'étend aux animaux aussi bien qu'aux humains.

Mena se mit à rire. Comment cet homme, qui n'occupait qu'un simple emploi de subalterne dans les écuries du duc, pouvait-il connaître la signification de son nom? C'était étrange. Mais une idée lui traversa soudain l'esprit et chassa les questions qui l'assaillaient.

— Ce cheval a-t-il appartenu à une femme, avant de venir ici ?

L'homme réfléchit quelques secondes avant de répondre.

— Il vient d'Irlande et sa précédente propriétaire était la comtesse O'Kerry.

Pensive, Mena continua de caresser l'étalon. Celui-ci paraissait apprécier ses démonstrations d'affection, tout comme le faisaient ses propres chevaux, lorsqu'elle s'occupait d'eux et les flattait.

— J'ai une idée, mais je voudrais avoir la preuve que je ne me trompe pas. Voulez-vous m'aider à monter en selle?

L'homme la considéra avec stupéfaction.

— Prétendez-vous parvenir à mater cet animal ? Vous avez pourtant vu ce qui m'est arrivé !

— Je pense qu'il a réagi ainsi uniquement parce qu'il avait affaire à un homme.

— Vraiment? Je voudrais savoir ce qui vous permet d'affirmer cela. Et d'abord... que connaissez-vous aux chevaux ?

Mena se contenta de rire joyeusement.

— Aidez-moi ! ordonna-t-elle.

— Sachez d'abord que je ne désire pas être tenu pour responsable si vous vous brisez le cou !

— Très bien, je prends ce risque.

Lentement et comme à regret, l'homme l'aida à se mettre en selle. Il était visiblement persuadé que l'étalon allait la jeter à terre. Mena saisit fermement les rênes et parla doucement à l'animal.

— Allons, maintenant, tu vas m'emmener faire une petite promenade. Je sais que tu peux être très gentil si tu le veux, n'est-ce pas ?

Le cheval redressa les oreilles, comme s'il écoutait ce qu'elle lui disait. Puis, elle le dirigea lentement vers le centre de l'enclos, entre les obstacles. Arrivée au bout de l'allée sableuse, elle lui fit effectuer un demi-tour et il obéit.

L'homme, qui l'avait suivie afin de lui porter secours au cas où elle tomberait, la regarda bouche bée. Souriante, Mena retourna à son point de départ et descendit souplement de sa monture, avant que l'inconnu n'ait pu faire un geste pour l'aider. Puis elle flatta l'encolure du cheval et le remercia de s'être montré si doux et si docile.

— Êtes-vous convaincu, à présent ? demanda-t-elle à l'homme qui n'en croyait pas ses yeux. Sa maîtresse lui manque et il n'admet pas d'être monté par un homme, voilà tout.

— J'étais dans l'erreur ! énonça-t-il d'un ton grave. Je vous prenais pour une déesse et, en réalité, vous êtes une sorcière !

— Une sorcière ? N'exagérons rien, je n'ai pas de pouvoirs surnaturels. Mais mon père m'a raconté un jour qu'il avait eu un cheval qui n'admettait que des cavalières !

— Oui, j'ai entendu dire que cela arrivait quelquefois. A présent, je vais ramener Conquérant dans son box.

— Peut-être vaudrait-il mieux que je fasse cela pour vous ? suggéra Mena, sans lâcher les rênes.

Alors qu'ils arrivaient à quelques mètres de l'écurie, elle distingua un groupe de palefreniers qui s'affairaient devant les boxes. Ne commet-tait-elle pas une erreur en se montrant ?

— Je pense qu'il vaut mieux que je vous attende ici, déclara-t-elle en s'arrêtant.

— Pourquoi ? J'aimerais vous montrer les autres chevaux.

— Volontiers, mais... un autre jour, peut-être. Lorsqu'il y aura moins de monde.

— Très bien.

L'homme lui prit les brides des mains et aussitôt, le cheval redressa la tête, visiblement mécontent.

« Conquérant est sur la défensive, c'est indéniable ! songea-t-elle en le regardant s'éloigner. Papa aurait sûrement été très intéressé par la découverte que je viens de faire. Si seulement il était encore là ! Je pourrais parler avec lui et lui demander son avis. Hélas... »

Mena soupira. Depuis que son père était mort, elle n'avait plus

personne avec qui parler chevaux. C'était pourtant un domaine qui la passionnait. De peur que les valets d'écurie ne remarquent sa présence, elle retourna vers le verger, lançant à l'enclos un regard de regret. Comme elle aurait aimé faire franchir ces obstacles à l'un de ses propres chevaux !

L'inconnu eut tôt fait de la rejoindre. Sans doute avait-il confié l'étalon à l'un des valets, afin de ne pas la faire attendre.

— Aimeriez-vous faire une promenade dans le jardin ? lui demanda-t-il.

Mena hésita.

— Oui, mais... allons de préférence là où nous ne pourrions être vus de la maison.

— D'accord. Mais pourquoi tant de mystère ? Seriez-vous réellement une déesse descendue de l'Olympe afin d'ensorceler les hommes ?

Mena eut un petit rire amusé.

— Comment se fait-il que vous connaissiez si bien la Grèce ?

— Je reviens justement d'un voyage dans ce pays. Mais... permettez-moi de trouver votre question un peu offensante !

Les joues de la jeune fille s'enflammèrent et elle se détourna afin de cacher son embarras. Il y eut un bref silence et son compagnon se mit à rire.

— Je... pensais que vous étiez là pour vous occuper des chevaux et les dresser, balbutia timidement Mena.

— Et c'est exactement ce que je fais ! répliqua l'inconnu. Et vous ?

— Je... je suis la dame de compagnie de Mrs. Mansforde.

— Sa dame de compagnie ? répéta-t-il, étonné. Mrs. Mansforde... serait-elle une parente de Lionel Mansforde ? Celui-ci a publié des articles passionnants dans le *Geographical Magazine* !

— Oh ! Vous... vous les avez donc lus ?

— Naturellement. A ma connaissance, c'est ce qu'on a écrit de mieux sur la Grèce antique.

— Je suis contente que vous soyez de cet avis. Je sais que...

Mena s'interrompit brusquement. Elle était si heureuse, qu'elle avait failli s'exclamer : « Papa aurait été enchanté que ses articles vous aient plu. » Modérant son enthousiasme, elle déclara d'une voix égale :

— Mrs. Mansforde serait contente de vous entendre parler ainsi. Son mari est mort l'année dernière.

— Mort ? Je l'ignorais. C'est certainement une grande perte pour tous les amoureux de la Grèce.

Mena avait toujours pensé que la série d'essais que son père avait écrits pour le *Geographical Magazine* étaient les meilleurs qu'il ait jamais publiés.

— Vous devriez écrire un livre, papa ! lui avait-elle dit après les

avoir lus.

— Je le ferai peut-être un jour, avait répondu Lionel Mansforde d'un air vague.

En fait, il écrivait uniquement pour son plaisir, notant de temps à autre quelques réflexions personnelles sur ce qu'il avait vu.

— C'est après avoir lu ces articles, reprit l'inconnu, que j'ai décidé de partir pour la Grèce. J'ai trouvé qu'ils constituaient un guide précieux pour la découverte de ce pays et des ruines magnifiques qu'il possède.

Sans qu'elle s'en rende compte, l'homme l'avait entraînée dans une partie éloignée du jardin. Au détour d'une allée, ils découvrirent une petite cascade qui coulait le long des rochers avec un son léger et cristallin et allait se déverser dans un minuscule ruisseau bordé de joncs. Celui-ci se perdait ensuite dans les méandres du jardin, avant d'aller rejoindre le lac qu'on distinguait au loin. Ils s'assirent sur un banc de pierre et Mena contempla les gouttelettes scintillantes qui éclaboussaient des plantes aquatiques étranges, sans doute ramenées d'un lointain pays exotique.

— Maintenant, je veux savoir tout ce qui vous concerne ! déclara son compagnon. Je ne connais que votre prénom : Philomena. Le mien est Lindon.

— C'est un très joli nom. Il me plaît, car on ne peut pas l'abréger ou le transformer, comme le mien.

— C'est exact. Je suppose que tout le monde vous appelle « Mena » ? Ce diminutif vous va très bien, mais on vous l'a probablement déjà dit.

— Tout le monde me le dit ! répliqua Mena en riant.

Lindon rit également. Ses manières et son allure étaient celles d'un gentilhomme, songea la jeune fille. Mais il devait être pauvre. Sinon, pourquoi aurait-il accepté cet emploi dans les écuries du duc ?

— N'y a-t-il aucun inconvénient à ce qu'on vous voie ici, avec moi ?

Comme s'il avait suivi le cheminement de sa pensée, Lindon comprit immédiatement ce qu'elle voulait dire.

— Le risque en vaut la peine, répondit-il en souriant. Et comme vous l'avez constaté vous-même, j'ai appris à tomber sans me faire de mal !

— Mais vous devriez être prudent. En ce qui concerne Conquérant, il vaudrait peut-être mieux laisser une femme l'amadouer.

— Aimeriez-vous vous en charger ?

Mena lui lança un coup d'œil perplexe.

— Cette tâche me plairait énormément. Mais... je suis sûre qu'il serait inconvenant pour une simple dame de compagnie de monter à cheval.

— Je ne vois pas pourquoi ! Les dames de compagnie mangent, dorment, se promènent et vont danser, n'est-ce pas ? Il n'y a donc aucune raison pour qu'elles ne montent pas à cheval !

— Non, bien sûr. Mais... je ne peux pas... demander la permission au duc...

— Peu importe. Je suis responsable de ses chevaux. Par conséquent, si vous voulez faire une promenade dans le domaine, je peux tout arranger.

— Vraiment ? s'exclama Mena joyeusement. Et... vous n'aurez aucun... ennui ?

Lindon secoua la tête en souriant.

— Alors... lorsque les invités seront occupés ailleurs... peut-être pourrons-nous...

Mena laissa sa phrase en suspens et lança à son compagnon un regard interrogateur.

— Je m'occuperai de tout, déclara celui-ci. Je suppose que vous aurez un moment de liberté après le petit déjeuner ?

— Un peu plus tard. Je pense que ma... Mrs. Mansforde prendra son petit déjeuner au lit.

— Eh bien, dès que vous pourrez vous échapper, venez me rejoindre près du bois, derrière le verger. Je vous attendrai.

Mena retint son souffle.

— Êtes-vous vraiment sûr que... vous ne risquez rien ?

— Ne vous tourmentez pas. Venez, je vais vous montrer l'endroit où nous nous retrouverons.

Il l'entraîna dans une petite allée sinueuse, qui débouchait à l'arrière du domaine. Légèrement en contrebas, elle aperçut le verger. Plus loin, au-delà du bois, s'étendait une vaste prairie.

— Que c'est beau ! s'exclama-t-elle. Ce serait merveilleux de galoper ici !

— C'est ce que nous ferons demain ! répliqua Lindon en souriant.

Le soleil disparaissait à l'horizon, inondant le ciel de ses rayons pourpres.

— Il faut que je rentre, à présent, annonça Mena. Les domestiques risquent de s'étonner de mon absence.

— Je vais vous ramener jusqu'au château. Nous emprunterons un petit sentier et personne ne vous verra.

Ils marchèrent en silence pendant quelques minutes. Soudain, alors que le ciel s'assombrissait de plus en plus, ils se retrouvèrent devant la porte dérobée par laquelle Mena était sortie.

— Je me suis échappée par là, tout à l'heure, murmura-t-elle.

— A présent, vous connaissez votre chemin. Je vous attendrai demain à onze heures. Ne soyez pas en retard.

— Je ferai de mon mieux. Au fait... je n'ai pas de costume

d'amazone.

— Cela n'a aucune importance. Je suis sûr que les déesses ne portent pas de costume spécial pour monter à cheval !

Mena sourit d'un air malicieux.

— Si je suis une déesse, vous devrez me donner un cheval digne des dieux de l'Olympe !

— J'y veillerai, promit Lindon en ouvrant la porte.

Mena se glissa à l'intérieur et se retourna.

— Merci. Merci beaucoup pour cette merveilleuse promenade. J'ai l'impression d'avoir découvert un château enchanté.

— C'est certainement un château enchanté... depuis que vous y êtes.

Leurs regards se croisèrent. Troublée, Mena se détourna et monta rapidement le petit escalier de bois. Elle entendit Lindon refermer la porte derrière elle.

Mena était endormie dans l'un des fauteuils du boudoir, lorsque Mrs. Mansforde remonta dans sa chambre. La jeune fille ouvrit les yeux et se leva d'un bond.

— Oh, ma chérie ! s'exclama sa mère. Je t'avais pourtant recommandé de ne pas m'attendre.

— Je dormais, maman. Avez-vous passé une agréable soirée ?

— Merveilleuse ! Tout le monde s'est montré si charmant envers moi !

Mena lança un rapide coup d'œil à la pendule.

— Déjà minuit ! Vous n'êtes pas habituée à vous coucher si tard.

— Je sais, ma chérie. Mais il y avait bien longtemps que je ne m'étais pas autant amusée.

Mena ne jugea pas utile d'appeler la femme de chambre et aida elle-même sa mère à se déshabiller. Elizabeth Mansforde était rayonnante et elle semblait avoir rajeuni de dix ans depuis leur arrivée à Kerne Castle.

— Il y aura tant de choses passionnantes à faire demain ! dit-elle à Mena, tandis que celle-ci rangeait sa robe de soirée.

— Vous ne m'avez toujours pas donné votre opinion sur le duc, maman.

— Il est... charmant. Réellement charmant ! répliqua sa mère. Si Lais... l'épouse, elle aura vraiment... beaucoup de chance.

Le ton légèrement hésitant sur lequel elle prononça ces mots intrigua Mena, qui s'approcha lentement du lit.

— Craignez-vous donc... qu'il ne la demande pas en mariage ?

— Eh bien, à vrai dire... il ne paraît pas s'intéresser à elle. En fait, j'étais placée à sa droite pendant le dîner et il n'a parlé qu'avec moi, tout au long de la soirée.

— Il désire sans doute s'assurer que Lais est bien la femme qu'il lui faut... et qu'elle tiendra à la perfection son rôle de duchesse.

Mrs. Mansforde fronça les sourcils d'un air soucieux.

— J'espère ne rien avoir dit de mal. Mais il semblait si intéressé par les travaux de ton père... Et... tu ne devineras jamais ?

Mena considéra sa mère en silence. Qu'allait-elle donc lui dire ?

— Le duc a une véritable passion pour la botanique ! Je lui ai donc

parlé de notre carré d'herbes aromatiques, qui est si délaissé, depuis la mort de ton pauvre papa. Le duc m'a appris qu'il y en avait également un à Kerne Castle et il a promis de me le faire visiter demain.

— C'est merveilleux, maman ! J'essaierai d'aller le voir, pendant que vous dînez avec les autres invités.

Le sourire de sa mère disparut.

— Ma petite chérie ! Tu m'as terriblement manqué, ce soir. Ce n'est pas juste de t'obliger à rester confinée dans cette chambre, alors qu'il y a tant de gens charmants à rencontrer ici !

— Ne vous inquiétez pas pour moi, maman. Je suis très heureuse comme cela.

Elle aurait aimé raconter à sa mère son étrange rencontre avec Lindon. Mais Mrs. Mansforde aurait été profondément choquée d'apprendre que sa fille s'était promenée dans le jardin du château avec un des employés du duc ! Quant à lui avouer qu'elle devait le retrouver pour une promenade à cheval, il n'en était pas question ! Sa mère serait horrifiée si elle venait à le savoir. Aussi, elle se contenta de lui sourire gentiment et de lui dire :

— Dormez bien, maman. Il faut que vous soyez très belle demain, pour faire honneur à Lais.

— Bonne nuit, ma chérie. J'espère qu'un jour, je pourrai t'aider toi aussi, à épouser l'homme le plus séduisant qui existe !

Mena se mit à rire.

— Il faudra d'abord que je le trouve !

Sur ces mots, elle souffla les bougies et sortit. Elle parcourut rapidement le long vestibule et se glissa dans sa propre chambre. Ce séjour à Kerne Castle était très bénéfique pour sa mère, songea-t-elle en se déshabillant. Elizabeth Mansforde paraissait plus jeune et plus jolie que jamais. En une seule soirée, les traces de son chagrin semblaient s'être effacées.

« J'espère que ces longues soirées de veille ne la fatigueront pas trop, se dit-elle en s'allongeant entre les draps frais et parfumés. Il faut que maman soit au mieux de sa forme demain, pour profiter de cette journée... et pour persuader le duc que Lais ferait une excellente épouse ! »

Lorsqu'elle s'éveilla le lendemain matin, Mena était impatiente de rejoindre sa mère. Aussi s'empressa-t-elle de terminer son petit déjeuner pour la retrouver au plus vite. Confortablement installée dans son lit, Elizabeth Mansforde dégustait une tasse de thé accompagnée de toasts, de muffins et d'appétissantes confitures. Elle était plus belle que jamais, décida Mena en lui lançant un regard rempli d'admiration.

— Qu'allez-vous faire aujourd'hui, maman ? s'enquit-elle, dès que

la femme de chambre fut sortie.

— J'ai rendez-vous avec le duc à onze heures moins le quart, dans le hall d'honneur. Nous allons visiter le jardin de plantes aromatiques.

Elizabeth s'interrompt et avala une gorgée de thé.

— J'espère que personne ne nous accompagnera, reprit-elle au bout de quelques secondes. Ainsi, nous pourrions parler des plantes et de leurs vertus. Il paraît se passionner pour le sujet. C'est étrange de voir combien les gens doutent encore du pouvoir des plantes médicinales, alors que les plus anciennes civilisations connaissaient déjà leur efficacité contre certaines maladies. Ces plantes aux pouvoirs merveilleux, qu'on appelle aussi des simples, sont les plus humbles et les plus modestes de nos jardins. Vois-tu, Mena, l'observation de la nature est une incessante leçon de poésie et de sagesse !

La jeune fille écoutait sa mère avec ravissement. Elle était si heureuse de la voir partager cette passion avec le duc et de constater qu'après la longue période de chagrin et de solitude qu'elle venait de traverser, son enthousiasme était resté intact !

Dès onze heures moins le quart, elle serait libre de rejoindre Lindon. Mena savait mieux que personne que les chevaux devenaient nerveux lorsqu'on les faisait attendre trop longtemps et il aurait du mal à les tenir si elle était en retard. En prévision de leur promenade, elle avait revêtu sa robe la plus simple et la plus pratique pour monter à cheval. En fait, c'était une des plus vieilles qu'elle possédât. Mais après tout, lorsqu'elle avait rencontré Lindon, il ne portait pas de cravate et était en manches de chemise ! Ce qui ne l'empêchait pas d'être terriblement séduisant. Mena sourit, rêveuse. Combien de femmes avaient déjà été conquises par l'expression intense de ses yeux noirs ?

Encore plongée dans ses pensées, elle sortit de l'armoire une robe ravissante, que sa mère avait achetée quelques semaines à peine avant la mort de son mari et qu'elle n'avait encore jamais portée. Elle l'aida à la passer et constata que le tissu du vêtement s'assortissait parfaitement à la couleur de ses yeux. Une cascade de dentelle retombait gracieusement sur ses poignets et la jupe à tournure moulait sa taille fine. Mena eut un sourire de satisfaction. Puis elle posa sur les boucles blondes d'Elizabeth un adorable chapeau bleu sombre, garni de roses muscades.

— Vous êtes aussi belle qu'une reine ! s'exclama-t-elle en contemplant sa mère.

— C'est bien vrai, Miss ! s'exclama la petite femme de chambre, qui était entrée pour aider Elizabeth à se préparer. A l'office, tout le monde pense que lady Mansforde est la plus belle dame qu'on ait jamais vue au château !

Elizabeth poussa une petite exclamation étonnée.

— Maintenant, vous savez enfin ce que les gens pensent de vous, déclara Mena avec un sourire. Me croirez-vous enfin, lorsque je vous dis que vous avez la beauté d'une rose ?

— Je vous en prie, assez de compliments! s'exclama Mrs. Mansforde en rougissant.

Son regard s'attarda soudain sur la vieille robe que portait sa fille et son visage s'assombrit.

— N'avez-vous rien de plus joli à mettre, aujourd'hui ? interrogea-t-elle d'un ton sévère.

Mena fronça légèrement les sourcils, craignant que sa mère ne les trahisse. Mrs. Mansforde se mordit les lèvres et se reprit aussitôt :

— Il est vrai que je vous ai confié des travaux de couture. Inutile de mettre votre plus belle robe pour faire cela, n'est-ce pas ?

Puis elle quitta la pièce avec un dernier regard désolé pour sa fille et descendit lentement le majestueux escalier de marbre. Mena la suivit des yeux en souriant. Le duc l'attendait certainement dans le hall. Il ne manquerait pas d'être ébloui par la grâce et la beauté d'Elizabeth!

Mais à présent, elle devait se hâter de retrouver Lindon. Elle prit à peine le temps de jeter un coup d'œil au miroir pour vérifier sa coiffure, puis elle gagna la porte dérobée qui menait au jardin. Par chance, celui-ci était désert à cette heure de la matinée. De crainte que quelqu'un ne la voie par une des fenêtres du château, elle s'engagea dans une allée étroite, bordée de bosquets touffus. Il lui fallut quelques minutes pour atteindre la cascade et retrouver le chemin que Lindon lui avait indiqué la veille. Hors d'haleine, elle arriva enfin à l'orée du bois et aperçut sa haute silhouette brune. Debout près d'un chêne, il l'attendait patiemment, tenant les deux chevaux par la bride.

— Pour une femme, vous êtes d'une ponctualité surprenante ! s'exclama-t-il alors qu'elle approchait.

Mena lui sourit et elle ne put retenir une exclamation admirative quand elle vit les chevaux qu'il avait choisis. L'un des deux, un étalon alezan, secoua sa crinière et frappa du pied, faisant danser les brides d'argent qui ornaient son cou. C'était sans nul doute le plus bel animal qu'elle ait jamais vu, dépassant même Conquérant en finesse et en élégance.

— J'étais sûr que Red Dragon vous plairait, lui dit Lindon.

— Quelle bête splendide! D'où vient-elle?

— D'Irlande. Il est arrivé en même temps que Conquérant. Mais il est beaucoup plus docile et ne me donnera pas autant de mal pour le dresser.

— J'avais toujours entendu dire que les chevaux irlandais étaient superbes. Mais je ne m'attendais pas à voir de telles merveilles !

— Ceux-ci sont exceptionnels. Leur propriétaire a dû s'en séparer à

la suite de graves problèmes financiers et nous avons eu la chance de pouvoir les lui racheter.

— Cela a dû lui briser le cœur !

— J'espère que Red Dragon gagnera bientôt une course.

— J'en suis certaine.

Mena flatta l'encolure de l'animal et se tourna vers le deuxième cheval amené par Lindon. Bien que moins impressionnant, il était également très beau. Sa robe était grise, parsemée de quelques taches blanches sur les flancs et sur les naseaux.

— Je vous présente Fantôme.

— Fantôme? N'est-ce pas un peu cruel de l'avoir affublé de ce nom?

— Pas du tout. Certains fantômes sont bienveillants. C'est le cas de celui qui hante Kerne Castle et on considère généralement sa visite comme un heureux présage.

— Dans ce cas, j'espère que j'aurai la chance de le rencontrer !

Lindon lui prit la main et l'aida à monter en selle.

— Vous ressemblez aux nobles dames dont les portraits ornent la galerie, ainsi! s'exclama-t-il.

— Ne craignez-vous pas que je sois une revenante, prête à disparaître d'une seconde à l'autre ? répliqua Mena en riant de bon cœur.

— Vous ne vous échapperez pas tant que nous n'aurons pas fini notre promenade !

Sur ces mots, Lindon enfourcha Red Dragon et ils partirent au galop, à travers champs. Mena était enchantée. Bien que son père ait possédé une écurie remarquable, il n'avait jamais pu acheter de spécimen aussi beau que celui sur lequel elle caracolait aujourd'hui. Quel dommage qu'elle ne puisse pas lui faire admirer cette magnifique monture !

Les chevaux ralentirent aux abords du bois et Mena se tourna vers son compagnon.

— Cette course était merveilleuse ! Rien au monde n'aurait pu m'y faire renoncer... même pas les joyaux de la couronne !

— Pourtant, vous seriez ravissante, parée de tels bijoux, répondit Lindon.

Mena rougit légèrement sous le compliment.

— Peu importe! Les chevaux ne feraient pas la différence, fit-elle observer d'un ton léger.

— Vous paraissez apprécier ces animaux. En possédez-vous ?

— Naturellement. Ils ne sont pas aussi racés que ceux-ci, mais je les aime beaucoup.

— Donc, ils vous appartiennent !

Mena se rendit compte qu'elle venait de commettre une erreur. Elle

avait parlé sans réfléchir, oubliant qu'une simple dame de compagnie ne pourrait certes pas se permettre d'entretenir une écurie ! Ne sachant comment rattraper cette maladresse, elle garda le silence et dirigea Fantôme vers le bois. Le cheval s'engagea sur un chemin qu'il paraissait connaître et s'arrêta au centre d'une petite clairière. Des bûcherons y avaient travaillé récemment, car plusieurs troncs d'arbres avaient été découpés et proprement entassés les uns sur les autres. Autour d'un minuscule étang, des boutons-d'or et des pâquerettes formaient un bouquet coloré.

— Asseyons-nous un moment, proposa Lindon. Nous pourrions bavarder plus à notre aise.

Mena n'osa point refuser et se laissa glisser à terre, nouant les rênes sous le cou de son cheval.

— Les chevaux ne risquent-ils pas de s'enfuir ? s'enquit-elle, inquiète.

— Fantôme ne me quittera pas d'une semelle et je pense que Red Dragon n'osera pas s'aventurer plus loin, car ces bois ne lui sont pas familiers. Sinon... je n'aurai plus qu'à rentrer à pied.

Mena se mit à rire.

— A moins que je ne vous fasse monter en croupe, comme cela se fait dans certains pays, ajouta Lindon avec un sourire narquois.

— Ce qui serait très inconfortable ! répliqua aussitôt Mena en faisant la moue.

— Avez-vous déjà voyagé ?

— Hélas, non. Mais j'espère qu'un jour je pourrai me rendre en Orient.

— Cette partie du monde vous intéresse donc ?

— Naturellement.

L'histoire des religions orientales et de leurs pays d'origine avait toujours passionné Mena.

— Mais je suppose que vous feriez une étape en Grèce, n'est-ce pas ?

— C'est effectivement un pays que je rêve de connaître.

Mena réfléchit quelques instants, puis continua :

— Quand pa... quand Mr. Mansforde me racontait ce qu'il y avait vu, j'étais fascinée par ses récits. Je m'imaginais à Delphes ou à Athènes, près de l'Acropole.

Une note d'enthousiasme perça dans sa voix à ce souvenir.

— Vous avez donc bien connu Mr. Mansforde, remarqua Lindon. Depuis combien de temps est-il mort ?

— Un an, balbutia Mena.

— Et vous étiez déjà dame de compagnie de Mrs. Mansforde ?

Lindon fixa sur la jeune fille un regard étonné. Mena sentit ses joues s'empourprer. Son compagnon devait la trouver bien jeune pour

exercer cette fonction !

— Je... je n'étais pas vraiment dame de compagnie, à l'époque. Mais... je connaissais les Mansforde et ils se sont montrés très bons envers moi.

Embarrassée par ce mensonge, elle se détourna.

— Quel âge avez-vous? s'enquit Lindon d'une voix posée.

Mena hésita et tenta d'éluder sa question par une pirouette.

— J'ai toujours entendu dire qu'il était... très... mal élevé de demander l'âge d'une dame. Ne dit-on pas que les femmes ont l'âge qu'elles paraissent ?

Lindon éclata de rire.

— Je vous trouve très évasive !

— Eh bien, parlons de vos chevaux. Ce sujet nous intéresse tous les deux.

— Certes, mais j'aimerais en savoir davantage sur vous. J'ai beaucoup réfléchi, hier soir, avant de m'endormir et... notre rencontre me paraît assez extraordinaire. Vous semblez avoir surgi de nulle part. Vous êtes aussi belle qu'une déesse, vous aimez la Grèce et comprenez mieux que moi les réactions de Conquérant! Seriez-vous réellement une mystérieuse divinité, une messagère de l'Olympe ?

Mena se mit à rire et leva les mains en signe de protestation.

— Moi aussi, j'ai réfléchi à notre rencontre! s'exclama-t-elle. Et j'ai décidé que vous étiez le meilleur cavalier que j'aie jamais vu !

— Ainsi, vous avez pensé à moi ?

— Comment aurais-je pu faire autrement, alors que vous m'aviez promis cette promenade à cheval? J'avais très peur qu'au dernier moment, un événement imprévu m'empêche de vous rejoindre !

— C'eût été navrant. On dirait que ce bois n'a été créé que pour servir d'écrin à votre beauté. Dorénavant, je ne pourrai plus jamais regarder ces arbres et ces fleurs sans penser à vous.

Tout en prononçant ces paroles, Lindon se leva et rejoignit les chevaux qui, comme il l'avait prévu, ne s'étaient pas éloignés. Mena en fit autant, contemplant en silence son étrange compagnon. Celui-ci était réellement très beau, avec sa stature athlétique et ses larges épaules. Cependant, il était vêtu aussi simplement que la veille. Sa chemise blanche était propre et bien coupée, mais, en guise de cravate, il ne portait que son foulard de soie négligemment noué autour du cou. Mena remarqua que son pantalon, bien que passablement usé, était de belle qualité. Quant aux bottes, elles ressemblaient beaucoup à celles que son père portait autrefois pour monter à cheval.

«Lindon est un gentleman, c'est certain. Sa famille est sans doute ruinée et il en est réduit à travailler chez le duc de Kernthorpe, se dit-elle avec un pincement au cœur. Ce doit être terriblement frustrant

pour lui de dresser des chevaux qui ne lui appartiendront jamais. Je suis sûre qu'il rêve d'avoir une écurie bien à lui ! »

Fantôme les regarda approcher sans bouger et Lindon se tourna vers Mena pour l'aider à monter en selle.

L'espace d'un instant, ils se trouvèrent face à face et Lindon plongea son regard dans celui de la jeune fille. Celle-ci sentit les battements de son cœur s'accélérer. Puis, en moins d'une seconde, elle se retrouva perchée sur la selle. Lindon enfourcha Red Dragon et ils partirent au galop, à travers bois.

Ils chevauchèrent ainsi quelques minutes, puis Mena songea qu'il était temps qu'elle retourne au château.

— Il faut que je rentre, à présent. Mrs. Mansforde pourrait avoir besoin de moi, dit-elle à Lindon. Et de toute façon, je pense qu'on me servira mon déjeuner assez tôt car ensuite les domestiques seront occupés dans la salle à manger.

— Prenez-vous vos repas toute seule ? interrogea Lindon d'un air étonné.

— Oui. Dans le boudoir de Mrs. Mansforde.

— Mais... pourquoi ne descendez-vous pas dans la salle à manger?

— Je suis... une dame de compagnie. Pas une invitée.

— Quelle importance? La gouvernante déjeune dans la salle à manger. Je ne vois pas pourquoi vous ne feriez pas de même !

Mena ne sut que répondre. Elle pouvait difficilement avouer à Lindon que Lais avait imaginé ce stratagème, afin qu'on ne sache pas qu'elle avait une sœur !

— Mais je suis très heureuse comme cela répliqua-t-elle, d'un ton détaché.

— Puisque c'est ainsi, j'ai quelque chose à vous proposer.

Leurs chevaux trottaient côte à côte et Mena se tourna vers lui.

— Quoi donc? s'enquit-elle avec un brin de curiosité.

— Lorsque Mrs. Mansforde descendra pour le dîner ce soir, vous me rejoindrez et viendrez dîner avec moi.

Mena écarquilla les yeux.

— Mais... comment pourrai-je...

— C'est très simple. Nous prendrons les chevaux et je vous emmènerai non loin d'ici. Et ce sera bien plus agréable que de passer la soirée avec tous les invités du château !

— Mais... je peux fort bien me contenter de rester dans ma chambre... avec un livre.

— Vous préféreriez rester seule, plutôt que de passer la soirée avec moi ?

— Non, bien sûr que non! Mais... ce serait plus raisonnable.

— Oubliez donc ce qui est raisonnable ! J'ai envie de dîner en votre compagnie et de bavarder avec vous sans avoir à m'inquiéter de

l'heure.

Mena hésita. Pouvait-elle accepter cette étrange invitation? Après tout... pourquoi pas? Sa mère et Lais seraient horrifiées si elles l'apprenaient. Mais si son père était encore en vie, il aurait certainement compris qu'elle apprécie la compagnie de Lindon. Quelle que puisse être sa position dans la société, il avait à l'évidence reçu une parfaite éducation. Ce serait un plaisir de discuter avec lui comme elle le faisait autrefois avec son père. Ces conversations sur la Grèce, l'art, la religion, lui manquaient tant !

Dès lundi, elle prendrait le chemin du retour avec sa mère. Bien qu'elle adorât sa mère, Mena savait qu'elle ne pouvait avoir aucune discussion avec elle. Il ne fallait pas songer à lui faire partager son enthousiasme pour une découverte archéologique, ni même à lui relater une lecture, si passionnante soit-elle. En fait, Mena craignait qu'après leur départ de Kerne Castle Elizabeth Mansforde ne retombe dans sa langueur et son indifférence habituelles. Comment parviendrait-elle à la sortir de cette indolence? se demanda-t-elle, le cœur serré. Personne ne saurait jamais à quel point l'année qui venait de s'écouler avait été morne et triste pour elle !

— Si... vous le voulez vraiment, je viendrai dîner avec vous, déclara-t-elle d'un ton résolu. Et... j'aimerais monter encore à cheval.

— Eh bien, c'est ce que nous ferons. Le plus simple sera de se retrouver près de l'enclos où je vous ai rencontrée hier. Personne ne vous verra car cet endroit est généralement désert le soir.

— Je viendrai dès que les invités seront descendus.

Mena vit le visage de son compagnon s'illuminer.

— Vous ne pensez pas que... c'est mal? demanda-t-elle en rougissant légèrement. Après tout, je n'aurai pas de chaperon...

Elle ne se rendit pas compte en prononçant ces mots qu'une telle idée n'aurait jamais traversé l'esprit d'une jeune femme libre et indépendante, qui travaillait pour gagner sa vie! Mais Lindon ne parut pas s'étonner de sa réaction.

— Je vous promets d'amener deux chevaux très âgés, déclara-t-il avec le plus grand sérieux. Ils seront tout disposés à vous servir de chaperons d'un bout à l'autre de la soirée.

— J'imagine qu'ils vous regarderont d'un air désapprobateur, si vous ne vous comportez pas en parfait gentleman! s'exclama Mena en souriant.

— N'ayez crainte, répliqua Lindon, ma conduite sera irréprochable.

Ils repartirent vers le château, traversant au grand galop la campagne resplendissante sous le soleil printanier.

Mrs. Mansforde était enchantée de sa journée.

— Le jardin du duc est réellement splendide! annonça-t-elle à

Mena. J'ai honte d'avoir autant négligé le nôtre depuis un an !

— Nous nous en occuperons dès notre retour, maman. Qu'avez-vous vu d'intéressant, à part les plantes aromatiques ?

— Des orchidées! Aussi belles que celles que je portais dans mes cheveux pour ce fameux bal ! Non... elles sont encore plus rares, leur parfum est plus exotique. Et les arbres fruitiers! Les pêches de la serre sont déjà aussi grosses qu'une balle de tennis.

Mena songea à toutes les merveilles qui lui restaient à voir avant leur départ. Mais elle ne pourrait faire le tour du château, si elle passait tout son temps à monter à cheval avec Lindon! Sa mère était si transportée par la journée qu'elle venait de passer, qu'elle ne pensa pas à interroger Mena sur ce qu'elle avait fait en son absence.

— Cet après-midi, poursuivit-elle avec enthousiasme, le duc nous a tous invités à faire le tour du domaine en voiture.

— Vraiment ! Avec qui étiez-vous, maman ?

— Le duc m'a priée de monter dans le même cabriolet que lui. Lais était dans une autre voilure, avec deux jeunes gens qui paraissent tous deux très amoureux d'elle.

— Oh... n'a-t-elle pas été déçue de ne pas voyager en compagnie du duc ?

La consternation se peignit sur le visage de Mrs. Mansforde.

— J'avoue ne pas avoir songé à cela ! J'ai sans doute eu tort de monopoliser son attention.

Elle paraissait si sincèrement désolée que Mena s'empressa de la rassurer.

— Bien sûr que non, maman! C'est le duc lui-même qui a désiré vous rencontrer. Je suppose qu'il veut bien connaître notre famille avant de présenter sa demande à Lais. Quoi de plus normal?

Mrs. Mansforde sourit.

— C'est un homme charmant. Je ne pourrais rêver d'un gendre plus agréable !

Comme elle l'avait fait le soir précédent, Lais vint chercher sa mère avant de descendre au salon. Ce soir, elle avait revêtu une robe de satin orange, dont la traîne et le décolleté étaient bordés de plumes du même ton. Cette toilette avait sûrement coûté très cher, se dit Mena. Elizabeth portait une robe de soie mauve, à la coupe sobre, simplement ornée d'un bouquet de violettes de Parme à la ceinture. Un volant de tulle mauve garnissait son col et ses poignets. Pour tout bijou, elle avait son diadème, qui étincelait dans sa belle chevelure blonde. Mena contempla sa mère avec attendrissement. Elle était aussi charmante, discrète et raffinée que les violettes qui agrémentaient sa robe ! Lais, elle, était éclatante dans sa robe de satin, qui bruissait à chacun de ses pas. Philomena ne put s'empêcher de penser que si elle avait accompagné sa sœur dans la salle à manger, personne ne l'aurait

remarquée, tant elle était éclip­sée par sa beauté rayonnante.

— Ta toilette est splendide, Lais !

— Oui, n'est-ce pas ? répon­dit la jeune femme en relevant fièrement la tête.

— Quel joli diadème !

— Ce n'est rien, à côté des bijoux des Kernthorpe ! Que diras-tu, lorsque tu me verras parée de leur couronne ! Elle est énorme et entièrement sertie de diamants et de rubis. Le duc possède également des colliers de perles, si longs qu'ils m'arriveront aux genoux !

Mena haussa les sourcils, perplexe. Le poids de pareils bijoux devait être accablant et elle plaignait de tout son cœur les pauvres duchesses qui avaient dû assister ainsi parées aux interminables soirées de la Cour ! Toutefois, elle se garda bien de faire part de cette réflexion à sa sœur.

— Je suis sûre que tu seras magnifique, se contenta-t-elle de répondre en souriant gentiment.

Lais se dirigea vers la porte avec impatience.

— Venez, maman. Je suis contente que vous plaisiez au duc. Vous êtes vraiment très bonne, de vous être intéressée à son jardin de plantes aromatiques. Tout cela est si ennuyeux !

— Ennuyeux ? Pas du tout ! Le duc est très érudit et il m'a raconté mille choses passionnantes sur les fleurs et les propriétés de chaque plante.

Mais Lais n'écou­lait déjà plus.

Mena embrassa sa mère et lui murmura :

— Bonsoir, maman. Amusez-vous bien, ce soir encore. Et n'oubliez pas de parler au duc de ces fameuses herbes exotiques que papa avait ramenées de Grèce.

— Oh ! quelle étourdie je suis ! Je m'étais pourtant promis de lui demander son avis à ce sujet. Je suis certaine que ces plantes étranges l'intéresseront beaucoup !

Lais s'était déjà éloignée dans le vestibule et Mrs. Mansforde se hâta de la rattraper. Mena regarda leurs gracieuses silhouettes s'engager dans le monumental escalier et disparaître dans le hall. A ce moment, une domestique s'approcha de la chambre. La jeune fille était sur le point de l'avertir qu'elle ne dînerait pas ce soir, mais, au dernier moment, elle se ravisa. Ce serait une erreur. La jeune bonne pourrait s'étonner de ce caprice et le répéter aux autres domestiques. Si la moindre rumeur se répandait sur son compte, Lais ne manquerait pas d'en être avertie par sa femme de chambre.

Mena se résigna donc à attendre dans le boudoir qu'on lui serve son dîner. Enfin, un laquais apparut et déposa un plateau sur la petite table qui avait été dressée pour elle près de la fenêtre.

— J'ai une lettre urgente à rédiger pour Mrs. Mansforde, déclara

Mena. Pourriez-vous me laisser et revenir chercher ce plateau plus tard ?

— Vous êtes bien sûre que vous n'aurez besoin de rien, Miss ? s'enquit le valet.

— J'en suis certaine.

Le domestique n'insista pas davantage et s'éclipsa, ravi de pouvoir s'échapper. Dès qu'il fut sorti, Mena découvrit le plateau et se força à goûter une bouchée de chaque plat. Puis elle dissimula deux superbes pêches roses dans un tiroir. Les domestiques penseraient sans doute qu'elle manquait d'appétit, songea-t-elle avec un sourire. Mais cela importait peu. Prudemment, elle passa la tête dans le couloir afin de s'assurer que personne ne s'y trouvait. Puis, sans faire plus de bruit qu'une souris, elle descendit l'escalier en colimaçon et se retrouva devant la porte du jardin.

La pensée qu'elle commettait un acte répréhensible l'effleura un instant, mais elle la chassa aussitôt. C'était la première fois de sa vie qu'elle allait dîner seule en compagnie d'un homme !

Enchantée à l'idée de revoir Lindon, elle s'élança dans le jardin, oubliant ses craintes et ses hésitations. Cette fois, elle retrouva rapidement le chemin du verger.

Lindon l'attendait déjà près de l'enclos. Mena s'arrêta et l'observa, étonnée de voir que pour l'emmener dîner, il avait revêtu un habit de gentleman. Mais, quand elle se fut approchée, elle s'aperçut qu'il s'agissait en réalité d'un costume de soldat. Son père avait porté le même lorsqu'il était jeune et elle se rappelait avoir vu ce vieil habit enfermé dans une armoire. Quoi qu'il en soit, Lindon avait fière allure, avec son pantalon blanc serré sur les hanches et sa veste à brandebourgs rouges !

— Vous êtes donc militaire ! s'exclama-t-elle.

— Je l'étais autrefois, mais j'ai quitté l'armée. Cependant, j'ai pensé que c'était là le costume idéal pour dîner en compagnie d'une jolie femme.

Mena hocha la tête en silence. Vraisemblablement, Lindon n'avait pas les moyens de s'acheter un véritable costume de soirée.

— Cet habit vous sied à merveille, répondit-elle pour le mettre à l'aise. Vous êtes très élégant.

— Et vous, vous êtes ravissante.

Mena avait revêtu une robe très simple, qui mettait en valeur la finesse de sa taille et les rondeurs de son corps délicat. Son décolleté était très sage et ses manches courtes, bordées de dentelle blanche, laissaient apercevoir la peau rose et nacrée de ses bras. À défaut de bijou, elle avait agrafé deux roses safran sur son épaule. Les rayons du soleil couchant jetaient dans sa lourde chevelure blonde des reflets mordorés et ses yeux d'un bleu limpide brillaient comme des étoiles.

Lindon la contempla longuement, fasciné par une si lumineuse beauté. Puis, sans prononcer une seule parole, il la souleva et la déposa sur l'un des chevaux.

— Comment trouvez-vous vos chaperons ? lui demanda-t-il. Je pense que leur présence sera indispensable, ce soir.

Avant même que Mena ait compris qu'il s'agissait là d'un compliment, Lindon se mit en selle et ils s'éloignèrent du château à vive allure.

— C'est extraordinaire! s'exclama Mena au bout de quelques minutes. Se rendre à dîner à cheval ! Pensez-vous que cela arrive à beaucoup de gens ?

— Je ne le pense pas, répliqua Lindon. Mais je suis ravi que cette petite aventure vous plaise!

— En fait, je n'avais jamais rien fait d'aussi étrange... et d'aussi passionnant!

Lindon fit accélérer l'allure à son cheval et ils chevauchèrent longtemps en silence. La jeune fille pensa à sa mère et à Lais. Que se passait-il en ce moment, au château ?

Une chose était sûre, se dit-elle avec un sourire. Quoi qu'ils fassent et quel que soit le faste déployé par leur hôte, les invités du duc de Kernthorpe ne s'amusaient pas autant qu'elle !

Ils parcoururent environ trois kilomètres, avant d'atteindre enfin une ravissante maison, nichée au fond des bois.

Lindon venait de s'engager dans une allée bordée de rhododendrons, quand la demeure apparut au détour du chemin. Mena ne put retenir une exclamation de surprise.

— Une maison élisabéthaine ! Aussi jolie que la nôtre !

Les mots lui avaient échappé presque malgré elle. Lindon avait-il entendu parler de la maison de Lionel Mansforde ? se demanda-t-elle en lui lançant un coup d'œil inquiet. Mais le jeune homme ne paraissait pas avoir entendu sa remarque. Son cheval s'arrêta devant le perron et il sauta souplement à terre. Il tendait la main à Mena pour l'aider à en faire autant, lorsqu'un vieux domestique apparut sur le pas de la porte.

Le vieil homme s'inclina légèrement devant Lindon, puis, sans un mot, il saisit les chevaux par la bride et les mena vers les écuries.

Philomena examina la façade de briques roses.

Le porche, assez important, avançait largement dans l'allée centrale. De part et d'autre de la porte d'entrée, s'ouvraient de larges fenêtres dont les carreaux étaient découpés en losanges. Cette maison était très belle, quoiqu'un peu plus petite que celle des Mansforde.

Ils pénétrèrent dans le hall, dont un pan de mur était entièrement occupé par une cheminée monumentale.

Lindon lui prit des mains le châle dont elle avait recouvert ses épaules et le déposa sur une chaise. Puis il ouvrit la porte du salon.

C'était une pièce de dimensions modestes, mais meublée avec un goût exquis. De toute évidence, le mobilier ancien avait été conçu en même temps que la maison. De lourdes tentures aux tons un peu fanés donnaient à la pièce un aspect chaleureux et confortable. Mena s'avança dans l'embrasure de la fenêtre et observa les jardins, auxquels on avait conservé à travers les siècles, leur dessin d'origine.

— C'est ravissant... les maisons élisabéthaines ont tant de charme ! Je trouve que ce sont les plus romantiques.

— Je suis entièrement de votre avis. On ne pouvait rêver meilleur cadre pour notre dîner, n'est-ce pas ?

Son regard se posa sur la jeune fille et celle-ci sentit une légère

rougeur envahir ses joues.

— Ma... Mrs. Mansforde, balbutia-t-elle en se détournant, a été enchantée de découvrir un jardin d'herbes aromatiques, au château. Y en a-t-il également un ici ?

— Naturellement. Mais il n'est pas entretenu avec autant de soins que je le souhaiterais.

Mena se retourna brusquement, incapable de dissimuler sa surprise.

— Aussi bien que... vous le souhaiteriez? répéta-t-elle, incrédule. Cette maison vous appartient donc ?

— Oui. Mais je viens de passer plusieurs mois à l'étranger et j'ai bien peur que les jardins n'aient été négligés en mon absence.

— Vous avez une grande chance de posséder un bien si précieux, répondit-elle.

— Je suis de votre avis. A présent, allons dîner. Je vous montrerai le reste de la maison plus tard.

Ils retraversèrent le hall et entrèrent dans la salle à manger. Celle-ci était minuscule, mais aussi agréable que le salon. Lindon posa un chandelier au centre de la table ronde et l'alluma.

— Nous devons nous servir nous-mêmes, car il n'y a pas de domestiques. Mais j'espère que vous apprécierez quand même ce repas.

— Comment pourrait-il en être autrement? s'exclama spontanément Mena. Ce cadre est merveilleux et... et bien sûr...

Elle était sur le point de dire: «vous êtes là». Mais elle se reprit à temps et poursuivit :

— ... vous... vous appréciez... les mêmes choses que moi.

Lindon sourit et s'approcha du buffet, sur lequel étaient disposés des plats de porcelaine fine, remplis de mets de toutes sortes.

— Je vais vous servir, déclara-t-il en saisissant une assiette.

Deux superbes chaises sculptées étaient disposées de part et d'autre de la table. L'une était plus massive et d'un ornement plus riche. Mena pensa que c'était sans doute la chaise préférée de Lindon et elle s'assit sur l'autre, tout en examinant ces deux précieuses pièces de mobilier. Les dossiers et les accoudoirs étaient ornés d'angelots portant des couronnes à bout de bras, une décoration qui était en vogue sous le règne de Charles II.

Lindon lui offrit une coupe de champagne.

— Cette soirée exceptionnelle mérite bien une petite extravagance, déclara-t-il en levant son verre.

Mena le regarda sans comprendre et il ajouta avec un sourire :

— Ne m'avez-vous pas avoué que c'était la première fois qu'un homme vous invitait ?

— Oui. Mais... je ne m'attendais pas à dîner dans un cadre aussi

raffiné !

— Cette maison m'a été léguée par mon père. Où que je me trouve, quel que soit le travail qui m'occupe, j'aime penser qu'il y a ici un endroit qui m'appartient.

Tout en prononçant ces mots, il posa devant Mena l'assiette qu'il tenait à la main et qui contenait un délicieux entremets. La jeune fille le goûta et le trouva excellent. Mais ensuite, elle fut si absorbée par sa conversation avec Lindon, qu'elle ne prit même plus garde à ce qu'elle mangeait. Ils se lancèrent dans une discussion passionnante, échangeant une foule d'idées. Enfin, Mena avait en face d'elle un interlocuteur pour lui donner la réplique ! Les remarques de Lindon tantôt sérieuses, tantôt spirituelles lui parurent toujours pleines de bon sens. De plus, sa culture était si étendue qu'il semblait pouvoir aborder les sujets les plus divers.

Ils rirent beaucoup et exprimèrent tous deux avec enthousiasme leurs opinions sur l'art, la littérature et l'archéologie. Le repas achevé, ils restèrent assis à table, ne pouvant se résoudre à mettre un terme à cette merveilleuse soirée.

— Je crois... que je devrais penser au retour, annonça enfin Mena, à regret.

— Rien ne nous presse. Vous savez comme moi que la soirée va se prolonger tard dans la nuit, au château. Les invités vont jouer aux cartes, danser...

— Danser? s'exclama Mena.

— On m'a dit qu'il y aurait un orchestre dans la salle de bal.

Lais devait être aux anges, songea Mena. Sa sœur avait toujours adoré les bals et les grandes réceptions !

— J'ai bien peur de ne pas pouvoir vous en offrir autant! lui dit Lindon d'un ton d'excuse.

— Je serais bien exigeante, si je ne me contentais pas de ce somptueux dîner, dans cette maison adorable. J'ai l'impression de vivre un rêve!

Il y eut un bref silence, puis Lindon reprit :

— Je me demande combien de femmes hésiteraient, si on leur donnait le choix entre habiter Un immense château comme Kerne Castle, ou Une minuscule demeure comme celle-ci.

— En fait... la réponse dépendrait peut-être de la personne avec laquelle elles se trouvent! Je suppose que lorsqu'on aime quelqu'un, l'endroit où on habite importe peu.

— Pensez-vous vraiment ce que vous dites? interrogea Lindon, d'un ton incrédule.

— Naturellement ! D'ailleurs, je choisirais la petite maison. Dans un grand château, j'aurais bien trop peur de perdre l'homme que j'aime !

Lindon posa sur elle un regard intrigué et Mena sourit.

— Mon père m'a dit une fois que, quand ma mère et lui étaient invités à de grandes soirées de gala, maman faisait l'objet de tant d'admiration, qu'il se hâtait de la ramener à la maison de peur de la perdre.

— Votre mère était donc belle. Et... je suppose que vous lui ressemblez ?

— Mon... euh... Mr. Mansforde m'a souvent raconté que, dans la Grèce antique, on croyait que les enfants ne devaient pas leur beauté aux traits de leurs parents, mais à leurs pensées.

Voyant que Lindon l'écoutait avec attention, elle poursuivit :

— Les femmes enceintes vivaient dans des appartements ornés de splendides statues. Selon Mr. Mansforde, les Grecs étaient persuadés que les pensées et les sentiments de la mère avaient une influence non seulement sur le physique de l'enfant, mais également sur sa personnalité.

— Cette idée me plaît. Je suis sûr que lorsque vous aurez des enfants, ils seront aussi adorables que vous.

Les joues satinées de Mena s'empourprèrent sous le compliment.

— J'aimerais visiter le reste de la maison, déclara-t-elle en se levant. Ce serait dommage de repartir sans l'avoir vu. J'en aurais beaucoup de regret.

— Êtes-vous donc sûre de ne jamais revenir ici ?

— Nous quitterons Kerne Castle dès lundi.

Lindon ouvrit la porte de la salle à manger et monta les premières marches de l'escalier de chêne aux rampes sculptées. Mena constata qu'il était très semblable à celui de leur maison, quoique légèrement moins large. Le premier étage comprenait trois chambres. La plus vaste, qui était visiblement celle de Lindon, contenait un immense lit à baldaquin. Mena poussa une exclamation étouffée.

— Oh... J'aurais aimé que Mr. Mansforde voie ce meuble ! Il y a le même chez lui. Mais... celui-ci est beaucoup plus joli !

La fenêtre en arc de cercle s'ouvrait sur les jardins et de confortables fauteuils étaient disposés devant l'imposante cheminée de chêne. Les deux autres pièces étaient meublées plus simplement, mais les commodes et les miroirs anciens dataient du règne d'Elizabeth. Chaque pièce de mobilier s'intégrait harmonieusement à l'ensemble de la maison.

Les deux jeunes gens redescendirent dans le salon.

— Merci de m'avoir fait visiter votre demeure. Elle est aussi charmante qu'une maison de poupée !

— J'espérais qu'elle vous plairait. Avant de vous raccompagner au château, je voudrais vous faire admirer cette tapisserie.

Lindon lui désigna une tapisserie ancienne qui couvrait presque

entièrement un des murs du salon. C'était une scène médiévale, qui représentait un mariage.

— D'où vient cette merveille? s'enquit Mena.

— Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, je l'ai ramenée d'Egypte ! Je pense qu'elle était arrivée là en même temps que l'armée napoléonienne. Les autochtones ont dû la dérober pendant que les soldats français étaient occupés à piller leurs pyramides.

— Vous devez avoir vu tant de choses passionnantes en Egypte! Hélas, il faut que je m'en aille, à présent.

— Vos chaperons vont donc nous ramener au château, répliqua Lindon en souriant. Et vous pourrez les rassurer: je me suis conduit en véritable gentleman.

Mena ne put s'empêcher de rire. Son regard croisa celui de Lindon et elle s'immobilisa soudain, rougissante. L'expression de son compagnon était si intense, si emplie d'admiration, qu'elle en fut troublée et se détourna timidement. Franchissant la porte du salon, elle pénétra dans le hall.

— Attendez-moi, lui dit Lindon. Je vais chercher les chevaux.

La jeune fille demeura seule, près de la lourde porte à deux battants. Le soleil avait presque disparu à l'horizon et une douce obscurité envahissait la pièce. Mena regarda encore une fois autour d'elle et elle eut l'impression étrange que la vieille maison la suppliait de ne pas partir. Une atmosphère si chaleureuse se dégageait des boiseries anciennes, des meubles admirables, des tentures aux tons doux et passés, qu'elle eut envie de demeurer là. Son intuition lui disait que tous ceux qui avaient eu la chance d'habiter ce lieu avaient connu un bonheur sans pareil.

C'était exactement le même sentiment qu'elle éprouvait dans la maison de ses parents. Il lui semblait encore entendre la voix chaude et harmonieuse de son père, lorsqu'il s'adressait à son épouse bien-aimée. Depuis sa plus tendre enfance, cette voix aux inflexions tendres était pour elle synonyme de paix et de bien-être. Après la disparition de Lionel Mansforde, la maison était devenue triste et silencieuse, comme si elle avait perdu son âme.

Mais là, dans la demeure de Lindon, elle retrouvait la chaleur et le réconfort qui lui manquaient tant. Soudain, ce fut comme si chaque pièce lui souhaitait la bienvenue, comme si chaque meuble lui murmurait à l'oreille que sa place était là, parmi eux.

Était-ce un effet de son imagination ? se demanda-t-elle en portant la main à son front. Ou avait-elle réellement entendu cet étrange chuchotement ?

Mena s'approcha de la porte et sortit sur le perron. Au bout de l'allée, elle vit Lindon qui revenait des écuries, tenant les chevaux par la bride. Le vieil homme qui les avait salués à leur arrivée avait

disparu.

« Lindon est trop pauvre pour avoir des domestiques, songea-t-elle en le regardant s'avancer vers elle. Il a sans doute dépensé la plus grande partie de ses gages pour m'offrir ce délicieux dîner au champagne ! »

Une brise fraîche lui effleura le visage et elle se couvrit les épaules de son châle, nouant les pointes à la taille, afin de pouvoir monter à cheval sans être gênée.

Puis ils s'éloignèrent dans la direction du château. Les chevaux étaient rapides et, en moins d'une demi-heure, ils se retrouvèrent dans le verger de Kerne Castle. Lindon s'arrêta près de l'enclos où ils s'étaient rencontrés pour la première fois.

— Je veux vous revoir demain, lui dit-il. A quelle heure serez-vous libre ?

Mena sentit son cœur bondir de joie. Pendant tout le trajet du retour, elle s'était demandé si Lindon lui donnerait un nouveau rendez-vous.

— Je voudrais voir... les écuries du duc, lui dit-elle timidement. Les chevaux que vous m'avez montrés jusqu'à présent sont si beaux, que je meurs d'envie d'admirer les autres !

— Rien de plus facile ! Nous nous retrouverons à l'heure du déjeuner. Le duc fera visiter les écuries à ses invités dans la matinée, à leur retour de l'église. Ensuite, ils iront au château pour déjeuner et nous serons tranquilles. Il n'y aura là qu'un ou deux valets.

— Et je pourrai voir tous les chevaux ?

— Absolument tous !

— Merci. Et merci encore pour... cette fantastique soirée.

— Vous n'avez donc pas été déçue ?

— Déçue ? Comment serais-je déçue ? Vous possédez une maison de rêve... la maison... du bonheur, balbutia-t-elle, émue.

— J'espère que Dieu vous entendra et qu'un jour, elle abritera encore le bonheur, répondit Lindon en l'aidant à descendre de cheval.

La jeune fille mit pied à terre, mais Lindon garda sa main dans la sienne.

— J'ai tenu ma promesse murmura-t-il de sa belle voix grave. Ma conduite a été irréprochable... et je pense avoir fait preuve d'un admirable sang-froid en résistant à la tentation de vous embrasser.

Mena pâlit et sentit un léger frisson lui parcourir le corps. Mais avant qu'elle ait eu le temps de prononcer un mot ou de faire un geste, Lindon tourna les talons. Saisissant fermement les rênes des chevaux, il les ramena vers l'écurie. Philomena demeura un long moment près de la clôture, mais Lindon s'éloigna à grands pas, sans se retourner.

Avec un petit soupir, elle traversa le verger et regagna les allées du jardin. Tout en marchant, elle songeait à Lindon. Ce devait être

merveilleux d'être embrassée par un homme aussi séduisant que lui !

Mais soudain, elle se rendit compte qu'il fallait chasser cette pensée de son esprit. Lindon était un gentleman cultivé et de noble lignée, elle ne pouvait en douter. De plus, il avait la chance de posséder une maison tout à fait exquise. Mais de toute évidence, il devait travailler dur pour gagner sa vie.

«Lindon n'a certainement pas les moyens de se marier, se dit-elle, désespérée. Je ne pourrai jamais devenir sa femme... et d'ailleurs... il ne souhaite sûrement pas m'épouser ! »

De plus, Mena savait que ses parents auraient été horrifiés, si elle avait exprimé le désir d'épouser un homme qui servait comme domestique chez le duc! Quelles que soient ses origines et son éducation, son père n'aurait jamais consenti à cette mésalliance.

«Je ne dois plus penser à lui, se dit-elle tristement. Ce n'est pas convenable. Peut-être même est-ce une erreur de le revoir demain. Je n'aurais pas dû lui demander de me faire visiter les écuries du duc de Kerthorpe. »

Plongée dans ses pensées, elle atteignit la grille du jardin sans même s'en apercevoir. La nuit commençait à tomber, mais elle évita néanmoins de traverser la pelouse et s'engagea dans une allée étroite. De part et d'autre du chemin s'élevaient des églantiers touffus et des buissons d'aubépines, si bien que nul ne pouvait la voir du château. Elle avança prudemment de peur de trébucher dans l'obscurité.

Soudain, des bruits de voix lui parvinrent et elle s'immobilisa, intriguée. Des hommes parlaient de l'autre côté des buissons dans l'allée centrale. Mena perçut l'odeur d'un cigare et un des inconnus demanda d'une voix rude :

— Avez-vous bien exécuté tous mes ordres ?

— Oui, milord. Nous vous avons obéi à la lettre. Tout est prêt pour ce soir.

— Comment allez-vous vous débarrasser du valet de service à l'écurie ?

— Je m'arrangerai pour faire verser une drogue dans sa bière.

— Parfait, Robert. C'est une excellente idée, lorsque j'aurai fait passer Conquérant en France, je retirerai une somme considérable. Vous pouvez, compter sur ma reconnaissance pour votre dévouement.

— Merci, milord. Merci mille fois !

Les Français ont perdu tellement de chevaux pendant leur guerre avec l'Allemagne, que les éleveurs paieront cher pour avoir un étalon tic cette valeur !

— Les chevaux irlandais sont les plus beaux qu'on puisse trouver, milord!

— C'est bien mon avis. Dès que j'ai vu Conquérant, j'ai compris que je pourrais en tirer Une petite fortune. Aussi, n'allez pas tout

gâcher on vous laissant surprendre ! Et ne traînez pas en mute. Mon yacht se trouve dans le port de Folkestone, prêt à lever l'ancre. L'équipage a reçu mes ordres. Il faudra faire vite, au cas où la disparition du cheval serait découverte plus tôt que prévu.

— N'ayez crainte, milord. Il sera fait selon votre volonté.

— Je l'espère, Robert ! Je dois rentrer à présent. Il ne faut pas que les autres s'inquiètent de mon absence. Bonne chance !

— Bonne nuit, milord.

Les deux hommes se séparèrent et leurs pas s'éloignèrent dans l'allée. Mena demeura interdite, ne pouvant croire à ce qu'elle venait d'entendre. Comment un invité du duc osait-il comploter pour enlever Conquérant ? Impossible de savoir de qui il s'agissait. Mais cet homme avait deviné juste : les Français ne seraient que trop contents d'acquérir un cheval aussi exceptionnel et ils seraient prêts à le payer n'importe quel prix !

Il n'y avait pas à hésiter sur la conduite à tenir. Elle devait prévenir Lindon. Lui seul pouvait empêcher cet odieux larcin. Prenant d'innombrables précautions pour qu'on ne devine pas sa présence dans le jardin, Mena retourna sur ses pas. Elle franchit la grille, traversa le verger et atteignit le portail où Lindon l'avait quittée. Là, il n'y avait plus de risque qu'elle soit aperçue d'une fenêtre du château, aussi se mit-elle à courir tout le long de l'allée menant aux écuries.

Celles-ci étaient désertes. Les chevaux étaient tous enfermés dans leur box pour la nuit. Mais tout au bout du bâtiment, elle aperçut une lueur qui filtrait par une porte entrouverte. Lindon était probablement en train de panser les chevaux avec lesquels ils étaient sortis.

Mena s'élança sur le chemin pavé, priant intérieurement pour que les deux hommes dont elle venait de surprendre la conversation ne la voient pas pénétrer dans l'écurie. Sa présence ici à une heure aussi tardive ne manquerait pas de les inquiéter ! Alors qu'elle franchissait le seuil du bâtiment, elle entrevit une ombre dans l'un des boxes. Lindon était en train d'ôter la selle de son cheval. La jeune fille se glissa derrière lui et il sursauta en entendant le bruit de ses pas sur la paille.

— Mena ! s'exclama-t-il, éberlué de la voir surgir de façon aussi inattendue.

— Chut ! Écoutez-moi ! chuchota-t-elle en posant un doigt sur ses lèvres. Conquérant va être volé cette nuit. Quelqu'un veut le dérober au duc, pour le revendre en France !

Lindon la considéra avec stupéfaction. La jeune fille était hors d'haleine. Son visage, à peine éclairé par la lanterne accrochée à l'extérieur, paraissait pâle et défait.

— C'est la vérité ! poursuivit-elle. Je viens d'entendre deux hommes parler dans le jardin.

Lindon souleva la selle qui était à terre devant lui et alla la déposer

à l'extérieur du box. Puis il le tourna vers Mena.

— Répétez-moi toute leur conversation. Vous n'avez rien à craindre, il n'y a personne dans l'écurie.

— Je... je traversais la petite allée d'égantiers qui longe la pelouse... quand... quand je les ai entendus.

Elle tremblait encore de frayeur et elle avait du mal à trouver ses mots. Lindon saisit sa petite main fine et la serra entre les siennes.

— Calmez-vous, lui dit-il doucement. Répétez-moi tout ce qu'ils ont dit.

— J'ai eu... si peur d'arriver trop tard... ou que... vous ne soyez blessé en essayant de sauver Conquérant, balbutia-t-elle, au bord des larmes.

Lindon esquissa un sourire.

— Essayez de vous rappeler toutes leurs paroles.

Mena ferma les yeux et tenta de recouvrer son sang-froid. Maintenant qu'elle sentait la présence rassurante de Lindon auprès d'elle, la pression de ses doigts fermes sur les siens, elle ne tremblait plus.

Depuis qu'elle était enfant, elle s'était toujours efforcée de développer sa mémoire. Elle s'entraînait à apprendre des textes par cœur et lorsqu'elle discutait avec son père, elle était capable de répéter ensuite mot pour mot les phrases qu'ils avaient échangées. Lentement, elle répéta à Lindon ce qu'elle avait entendu, sans omettre une seule parole.

— Merci, ma chérie, murmura-t-il quand elle eut terminé. A présent, je sais ce qu'il me reste à faire.

Tout en parlant, il entoura Mena de ses bras et l'attira vers lui. Ses lèvres se posèrent sur celles de la jeune fille, qui ne songea même pas à protester. Le baiser qu'ils échangèrent fut si ardent, si passionné, qu'elle crut défaillir. Il lui sembla que son cœur et celui de Lindon ne formaient plus qu'un et elle s'abandonna à cette exquise sensation.

Soudain, Lindon relâcha son étreinte et, la prenant par la main, l'entraîna à l'extérieur. Étourdie et enivrée par le merveilleux baiser qui les avait réunis, elle le suivit sans mot dire. Son compagnon s'arrêta devant une allée qui traversait la roseraie. Mena s'aperçut alors qu'ils se trouvaient face au château, devant le majestueux perron qu'elle avait gravi avec sa mère à leur arrivée.

— Entrez par là, lui ordonna Lindon. Vous direz aux valets de pied que vous êtes allée vous promener près du lac.

Mena eut une seconde d'hésitation. Lindon l'encouragea d'un sourire et fit volte-face. L'instant d'après, il avait disparu dans les fourrés et elle se retrouva seule dans l'allée obscure.

Elle comprit alors pourquoi il l'avait amenée jusqu'ici. Si elle était rentrée par la porte du jardin, l'un des hommes qu'elle avait entendus

aurait pu la voir et deviner qu'ils avaient été surpris. Mena inspira profondément et s'obligea à gravir les marches du perron d'un pas lent et mesuré. La porte était grande ouverte et deux laquais se trouvaient dans le hall. Ils la regardèrent d'un air curieux lorsqu'elle entra.

— La soirée est si belle que j'ai eu envie d'aller me promener au bord du lac, déclara-t-elle en leur souriant aimablement.

— Vous avez bien de la chance, Miss. Nous ne pouvons pas en faire autant ! répliqua un des valets.

— Bonne nuit ! répondit-elle en montant l'escalier.

— Bonne nuit, Miss !

De la musique s'échappait de la salle de bal. Des bruits de voix et des rires résonnaient dans le salon au pied de l'escalier.

«Le duc a de nombreux invités, se dit Mena. Mais je suis certaine qu'aucun d'entre eux n'a passé une aussi belle soirée que moi ! »

De plus, si elle ne s'était pas rendue en cachette à l'invitation de Lindon, personne ne se serait aperçu de la disparition de Conquérant avant le lendemain. L'étalon aurait été perdu à jamais pour le duc.

Lindon saurait empêcher ces gredins de mettre leur plan à exécution! Peut-être préviendrait-il le duc que l'un de ses invités avait trahi sa confiance... Mena imaginait sa fureur, s'il avait découvert le lendemain matin, que Conquérant n'était plus dans son box! C'était le plus bel animal qu'il possédait et il désirait certainement le faire admirer à ses hôtes.

«C'est vraiment une chance extraordinaire, que j'aie surpris la conversation de ces hommes», se dit-elle avec un soupir.

Pourtant, elle ne pouvait révéler à quiconque qu'elle avait passé la soirée avec Lindon. Lui-même ne désirait certainement pas que l'on apprenne qu'ils étaient ensemble.

Mena ouvrit la porte de sa chambre et aperçut son reflet dans le miroir de la coiffeuse. Sa course dans les allées du jardin avait abîmé sa coiffure et ses boucles blondes retombaient en désordre sur son front. Mais son visage était plus rayonnant que jamais. Ses joues étaient roses, ses yeux brillants et elle croyait encore sentir sur ses lèvres le tendre baiser de Lindon.

«Je savais... que ce serait merveilleux... de l'embrasser, murmura-t-elle pour elle-même. Il est si beau, si séduisant, si... »

Mena s'interrompit et fronça les sourcils. Non ! Elle ne devait pas tomber amoureuse de Lindon ! C'était impossible. Ce serait une folie de penser encore à lui... Lundi, elle rentrerait chez elle et ne le reverrait plus jamais.

Pourtant, le souvenir de ce baiser enivrant la poursuivait encore, malgré elle. Au moment où leurs lèvres s'étaient unies, elle avait ressenti une émotion profonde, intense. Un bonheur si parfait et si exaltant, qu'elle n'imaginait pas que cela soit possible.

Elle alla vers la fenêtre et écarta les rideaux de velours rouge. La nuit était tombée, à présent.

Des millions d'étoiles brillaient dans le ciel et la lune éclairait la cime des arbres de ses pâles rayons argentés. Le paysage baignant dans cette douce clarté était d'une beauté irréelle.

Le cœur battant, Mena revit la petite maison au fond des bois. Elle évoqua la douce émotion qui l'avait saisie au moment de partir, puis le vertige qu'elle avait ressenti lorsque sa bouche s'était unie à celle de Lindon.

Pourquoi le nier encore? se dit-elle, le cœur lourd. Quoi qu'elle dise, quoi qu'elle fasse, une seule chose était vraie: elle était éperdument amoureuse de Lindon.

Mena demeura un long moment ainsi, plongée dans sa rêverie. Enfin, beaucoup plus tard, elle songea qu'il était temps de retourner dans la chambre de sa mère. Celle-ci n'allait pas tarder à remonter et elle devait l'aider à ôter ses habits de soirée.

Que faisait Lindon maintenant? Était-il aux prises avec les voleurs? Il avait sûrement pensé à demander de l'aide aux valets d'écurie! Mais les scélérats qui voulaient enlever Conquérant paraissaient déterminés à mener leur projet à bien. Mena joignit les mains, désespérée. Pourvu qu'il n'arrive aucun mal à Lindon!

Une horloge, dans le corridor, sonna onze coups et la jeune fille s'empessa de regagner le boudoir. Comme elle s'y attendait, Mrs. Mansforde n'était pas encore remontée. Mena saisit un livre dans la bibliothèque et s'installa confortablement dans une bergère. A peine commençait-elle sa lecture, que la porte s'ouvrit brusquement. Lais apparut, visiblement furieuse.

— Oh, c'est toi. Lais! Maman est encore en bas.

— Je le sais, répliqua sèchement sa sœur. Elle a accaparé le duc toute la soirée et je commence à trouver son attitude franchement désagréable!

Abasourdie, Mena regarda la jeune femme s'asseoir devant la coiffeuse et contempler son image d'un air soucieux. Sourcils froncés, Lais redressa son diadème et remit en place une boucle brune qui lui effleurait le front.

— Maman agit selon ton désir et elle ne pense qu'à te faire plaisir, reprit Mena doucement. Elle dit que le duc lui plaît beaucoup et qu'elle serait enchantée de l'avoir pour gendre.

— Naturellement! répliqua Lais en haussant les épaules. Quelle mère serait assez stupide pour prétendre le contraire?

N'osant pas prononcer une parole, Mena observa sa sœur en silence.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit celle-ci d'un ton pincé, je veux le

duc pour moi toute seule. Or, depuis que vous êtes là, j'ai de plus en plus de mal à l'approcher!

— Nous... nous partons lundi...

— Ce n'est pas trop tôt ! Heureusement, je verrai le duc cette semaine, à Londres. Ces quelques jours à Kerne Castle ont été très désagréables pour moi !

— Peut-être... devrions-nous nous mettre en route dès demain, balbutia Mena d'une voix étranglée.

Si Lais les obligeait à quitter le château, elle ne reverrait jamais Lindon. A cette pensée, son cœur se serra.

— C'est impossible, voyons! s'exclama Lais, excédée. Tout le monde s'étonnerait de cette décision. J'étais pourtant sûre que William reporterait son attention sur moi, ce soir... Mais il ne m'a même pas invitée à danser !

— Je suis désolée...

— En fait... j'ai bien eu une demande en mariage. Mais de quelqu'un d'autre!

— Vraiment ? Qui est-ce ? Est-il séduisant ?

Lais haussa les épaules d'un air vague.

— Je suppose que la plupart des femmes le considèrent comme un bon parti. Il s'agit du comte d'Elderfield. Je dois avouer qu'il est très beau.

— Quel âge a-t-il ? s'enquit Mena.

Lais lui lança un regard perplexe.

— Je ne comprends pas pourquoi tu attaches: tant d'importance à ce genre de détail ! Je pense qu'il a vingt-neuf ou trente ans... et il est très, très riche !

— Ne crois-tu pas que... tu serais plus heureuse avec... un homme de son âge? Et s'il est riche, il pourra t'acheter tout ce que tu désires.

— George m'a laissé suffisamment d'argent et je peux déjà avoir ce qui me plaît. Non... essaye de comprendre, Mena! Je veux le duc! Répéta Lais avec hauteur.

Mena connaissait bien sa sœur et savait qu'elle n'en ferait qu'à sa tête. Pourtant, elle insista encore, persuadée que Lais était dans l'erreur.

— Lais, tu es ma sœur, je t'aime et je t'admire depuis que nous sommes toutes petites. Tu sais à quel point nos parents étaient unis. Ils étaient si heureux ensemble, que leur amour semblait aplanir toutes les difficultés qu'ils rencontraient.

Lais écoutait d'un air distrait et exaspéré.

— N'est-ce pas ce que nous devrions tous rechercher? reprit Mena. Les titres et les richesses ne pourront jamais compenser l'ennui que l'on ressent à vivre avec une personne qui n'est pas faite pour nous.

Il y eut un long silence et Lais regarda sa sœur d'un air hautain.

— Ma pauvre petite Mena! Tu vis dans les nuages et tu manques totalement de sens pratique. Une duchesse est une duchesse, vois-tu! Et elle tient un certain rang dans la société! Lorsque j'aurai épousé le duc, tout le monde m'enviera et me respectera.

— Mais... imagine que tu ne sois pas heureuse... avec lui?

Lais se mit à rire, visiblement amusée par la naïveté de sa sœur.

— Eh bien... j'ose espérer que j'aurai encore un grand nombre d'admirateurs qui ne demanderont qu'à me consoler !

Vaincue, Mena garda le silence. Sa sœur envisageait donc sans vergogne de tromper son futur époux! Cette attitude lui parut si choquante, qu'elle ne sut plus quoi dire. Lais se leva et se dirigea vers la porte de sa démarche majestueuse.

— Je retourne dans la salle de bal, lui annonça-t-elle. Et si maman est encore avec le duc, je m'arrangerai pour prendre sa place et l'envoyer se coucher. De toute façon, elle n'a plus l'âge de danser aussi tard dans la nuit!

Sur ces mots, elle sortit et Mena contempla sa silhouette altière qui s'éloignait dans le couloir, avec un froufrou de satin et de taffetas froissés. Une petite plume orange était tombée sur le tapis persan du boudoir et Mena la regarda tristement, avant de reprendre place dans la bergère.

L'apparition inopinée de Lais, son courroux et son incroyable vanité, avaient jeté une note discordante dans la soirée enchantée que Mena venait de vivre. Soudain, elle revit le visage de Lindon lorsqu'il l'avait soulevée pour la mettre en selle, la profondeur de son beau regard noir... Un sentiment délicieux envahit son cœur.

— Je l'aime... je... l'aime! se répéta-t-elle plusieurs fois.

Une sensation d'apaisement et de bonheur l'enveloppa, tandis qu'elle ne pouvait détacher ses pensées de Lindon.

La salle de bal était décorée de somptueux bouquets. Elizabeth Mansforde contempla avec ravissement les roses, les lys et les pivoines, dont les parfums subtils s'entremêlaient et embaumaient la vaste pièce, au centre de laquelle plusieurs danseurs virevoltaient déjà.

Le dîner avait été merveilleux et elle passait une soirée fort agréable. Tous les hommes présents s'étaient montrés avec elle d'une courtoisie exquise et pas un seul n'avait omis de lui adresser un compliment sur son charme et son élégance. Les lignes soucieuses qui, quelques jours auparavant, barraient encore son front avaient disparu. Son visage était radieux et elle paraissait dans tout l'éclat de sa beauté, lorsque le duc vint l'inviter.

Ils glissèrent gracieusement sur la piste de danse, au rythme d'une valse lente et romantique.

A l'autre bout de la salle, Lais était entourée d'une nuée d'admirateurs et les autres jeunes femmes, qui faisaient l'objet de moins d'attentions, lui lançaient des regards acérés. Mais sa beauté brune, rehaussée par les tons flamboyants de sa robe et l'éclat de ses bijoux, éclipsait toutes ses rivales. Lais était incontestablement la reine de la soirée.

La valse terminée, le duc se pencha vers Elizabeth et lui murmura à l'oreille :

— J'ai quelque chose à vous montrer.

— De nouveaux trésors ? Comment est-ce possible ? Votre château contient tant de merveilles, d'objets précieux et d'œuvres d'art, que je ne trouve plus de mots pour exprimer mon admiration.

Le duc sourit d'un air énigmatique.

— Je suis certain que ce que je veux vous faire découvrir à présent vous enchantera.

Il l'entraîna le long d'un vaste corridor et lui fit traverser de nombreux couloirs, au bout desquels ils atteignirent enfin l'orangerie. Celle-ci avait été rajoutée au château bien après sa construction, mais elle était cependant d'une architecture imposante. Ils parcoururent l'allée centrale, bordée d'orangers en fleur. A l'extrémité du bâtiment, se trouvait une serre que le père du duc actuel avait fait construire

quelques années auparavant. Le duc ouvrit la porte et Elizabeth poussa une exclamation, où se mêlaient la joie et la surprise.

Une multitude d'orchidées s'épanouissaient là, dans une atmosphère presque tropicale.

— Moi qui croyais avoir vu ce matin les plus belles orchidées du monde ! s'écria Elizabeth.

— Je possède ici les variétés les plus rares qui soient. On m'a averti avant le dîner que l'une d'entre elles, que je désespérais de voir fleurir un jour, venait d'éclore ce soir. J'en suis ravi, car cela me permettra de l'admirer en votre compagnie.

La serre était très petite. Elizabeth jeta un coup d'œil autour d'elle et aperçut une large banquette de rotin, recouverte de coussins chamarrés. Elle était placée de telle façon, qu'on pouvait en s'y installant embrasser toute la salle du regard.

Le duc se dirigea vers le centre de la pièce. Là, au milieu de toutes les autres plantes, se trouvait une orchidée superbe, dont la fleur unique se détachait des autres par ses tons pourpres..

— C'est un cattleya, lui dit le duc. Un spécimen rarissime ! En fait, je doute qu'il s'en trouve un autre dans tout le royaume !

Elizabeth admira longuement les délicats pétales mauves à peine entrouverts.

— Il est splendide... d'une beauté parfaite! murmura-t-elle. Je vous remercie de me l'avoir montré.

Le duc l'entraîna vers la banquette et ils s'assirent côte à côte.

— Cette fleur serait d'un effet admirable dans vos cheveux, déclara-t-il doucement.

— Il ne faut surtout pas la cueillir! s'exclama Elizabeth. Elle est bien trop précieuse. Nous devons simplement la contempler telle qu'elle est... et remercier le ciel d'avoir offert une telle beauté à nos regards.

— C'est exactement le sentiment que j'ai eu la première fois que je vous ai vue, répondit le duc.

Elizabeth ne sut que répondre et garda timidement les yeux fixés sur l'orchidée.

— Nous allons quitter ce château, reprit le duc et je vais vous emmener dans ma maison du Devonshire, où je réside habituellement.

— Dans le Devonshire? murmura Elizabeth, stupéfaite.

— Ma maison n'est pas aussi ancienne que Kerne Castle, mais elle ne manque pas de charme et je la trouve très confortable. J'ai moi-même redessiné les plans des jardins et j'espère que d'ici peu, ils constitueront l'une des curiosités du royaume !

Elizabeth retint son souffle, mais elle n'osa pas prononcer une parole.

— Le jardin anglais est déjà terminé. A présent, je me consacre à

l'installation du jardin japonais et à ma collection d'orchidées, qui est presque aussi belle que celle que vous admirez en ce moment.

— Votre maison doit être un enchantement!

— Naturellement j'ai l'intention de créer un jardin d'herbes médicinales. Mais pour cela, j'aurai grand besoin de votre aide.

— Je... je ne demande qu'à vous aider. Mais... je ne vois pas... comment...

Le duc saisit sa main en souriant.

— Elizabeth, je vous demande de m'épouser, murmura-t-il d'une voix grave et profonde.

Il sentit les doigts d'Elizabeth se crispier légèrement, puis elle se tourna vers lui, abasourdie, les yeux écarquillés.

— Vous... vous épouser?

— Dès que je vous ai vue, j'ai compris que vous étiez la femme que j'attendais. J'avais l'intention de vous l'avouer plus tard, lorsque les autres invités seraient repartis. Mais ce soir, quand j'ai appris que le cattleya venait de fleurir, j'ai pensé qu'il s'agissait d'un heureux présage et que vous m'aimiez peut-être un peu.

— Mais... naturellement. Et je me sens si bien, si heureuse depuis que je suis à Kerne Castle. Mais...

Elizabeth détourna les yeux et le duc sentit ses doigts frémir entre les siens.

— Je... je suis venue, reprit Elizabeth d'une voix tremblante, parce que... Lais pensait que vous alliez la demander en mariage.

Le duc sourit d'un air entendu.

— Beaucoup d'autres jeunes femmes ont formé les mêmes projets qu'elle! Mais je ne me fais guère d'illusions sur leurs sentiments à mon égard. Toutes ces adorables jeunes personnes convoitent le titre de duchesse! Aucune d'entre elles ne s'intéresse véritablement à moi, à l'homme que je suis en réalité.

— Oh ! Je... je ne puis le croire !

La main du duc se resserra sur la sienne.

— Je pense, mon ange, que vous, vous m'aimez un peu. Même si... vous refusez de l'admettre.

Parcourue d'un étrange frisson, Elizabeth soupira.

— J'étais... si heureuse d'être tout simplement... en votre compagnie.

— Dans ce cas, ma chérie, rien d'autre n'a d'importance. Les mondanités et la vie de la Cour ne m'intéressent plus. Si vous le souhaitez, nous nous retirerons ensemble dans le Devonshire afin de cultiver notre jardin, à l'abri du monde et de ses médisances. Et nos fleurs seront si belles, que nous contribuerons tout de même un peu à travers elles à la gloire de l'Angleterre!

Émerveillée, Elizabeth plongea ses yeux bleus pétillants dans le

regard sombre du duc. Mais soudain, une pensée traversa son esprit et son visage s'assombrit.

— C'est... impossible. Lais serait terriblement blessée dans son amour-propre et... je sais qu'elle m'en voudrait. Elle ne me le pardonnerait jamais !

— Je pense que je tiens la solution à ce problème délicat ! reprit le duc d'un ton calme et égal. Elderfield m'a avoué ce soir qu'il était follement amoureux de Lais. Savez-vous qu'il serait pour elle le mari idéal ?

— Le comte ? C'est effectivement un jeune homme très séduisant, observa Elizabeth.

— Oui. Et il est jeune ! Alors que j'aurais moi-même l'âge d'être le père de Lais.

— Mais... je suis sûre qu'elle est amoureuse de vous, balbutia Elizabeth.

— Non. Lais est tout simplement éblouie, à la pensée qu'elle pourrait devenir duchesse de Kernthorpe. Elle s'imagine déjà reçue à la Cour par la reine en personne, enviée et admirée par une foule de jeunes femmes toutes aussi ambitieuses qu'elle !

Elizabeth n'osa pas protester. Le duc semblait lire dans le cœur de sa fille comme dans un livre !

— Si vous voulez bien, laissez-moi faire, poursuivit-il d'une voix douce. N'ayez aucun souci, tout s'arrangera.

Elizabeth allait répondre, quand soudain, elle poussa une exclamation désolée.

— J'étais tellement absorbée par la pensée de Lais, que j'allais oublier une chose extrêmement importante... et... Vous devez comprendre que, bien que je vous aime de tout mon cœur, je ne peux en aucun cas vous épouser.

— Pourquoi cela ?

— Mais... parce que le duc de Kernthorpe doit avoir un héritier !

Tout en parlant, Elizabeth était consciente ce qu'elle détruisait délibérément sa dernière chance de retrouver le bonheur. Mais elle n'avait pas le choix. Il fallait que le duc envisage toutes les conséquences d'une telle union.

— J'ai pensé à cela et j'étais sûr que cette idée vous tourmenterait. Mais je dois vous avouer quelque chose, Elizabeth. Je n'en avais jamais parlé à quiconque avant vous. Mais... jusqu'à notre rencontre, j'étais fermement décidé à ne jamais me remarier.

Une ombre voila son regard. Il passa doucement son bras autour des épaules d'Elizabeth et l'attira contre lui. Il avait deviné, bien avant qu'elle en prenne conscience elle-même, qu'elle l'aimait éperdument.

— Mon père a épousé ma mère, alors qu'elle avait à peine dix-huit ans, lui dit-il. Ce mariage avait été arrangé par leurs familles, mais ils

ont eu la chance de tomber amoureux l'un de l'autre. Leur lune de miel fut un enchantement.

Serrée contre lui, Elizabeth buvait ses paroles.

— Peu après qu'ils se furent installés au château, ma mère découvrit qu'elle allait avoir un enfant. Plus tard, elle m'a souvent parlé de la joie qu'elle avait éprouvée à l'idée de donner un héritier à son époux. Cependant, peut-être à cause de son extrême jeunesse, elle se sentit rapidement très fatiguée et les médecins lui ordonnèrent de rester allongée. Ce repos forcé la désola, car elle ne pouvait plus accompagner mon père lorsqu'il parcourait son domaine en voiture et visitait les fermiers des alentours.

Le duc fit une pause et soupira.

— Ma naissance fut une terrible épreuve, reprit-il lentement. Ma mère mit des semaines à s'en remettre.

— J'avais le même âge qu'elle, lorsque j'ai eu Lais. J'imagine très bien ce que votre mère a dû ressentir et les souffrances qu'elle a éprouvées.

— Deux ans plus tard, elle fut enceinte de nouveau. J'étais encore très jeune, quand j'ai compris que mon père était obsédé par une seule pensée: avoir plusieurs fils et assurer une descendance à son titre. C'était devenu pour lui une véritable idée fixe !

Elizabeth songea à la déception de son propre mari quand, après la naissance de Philomena, le médecin lui avait annoncé qu'elle ne pourrait plus avoir d'enfant. Ils n'auraient jamais le fils tant espéré, à qui Lionel Mansforde voulait léguer la maison familiale qui faisait sa fierté.

— Ma mère eut encore neuf enfants, poursuivit le duc d'une voix sourde, avant de mettre au monde un deuxième garçon, mon jeune frère. Elle était très affaiblie et chaque naissance était un peu plus pénible que la précédente. Elle eut donc huit filles. Deux sont mortes à la naissance et trois avant leur premier anniversaire. J'ai encore trois sœurs, qui sont toutes mariées et heureuses aujourd'hui.

Elizabeth comprit, à l'amertume qui transperçait dans ses paroles, combien les souffrances endurées par sa mère avaient dû marquer son âme d'enfant.

— C'est seulement après la naissance de mon frère, que mon père consentit enfin à se ranger à l'avis des médecins. A plusieurs reprises, ceux-ci avaient déjà déconseillé à ma mère d'avoir d'autres enfants. Mais il était trop tard, le mal était fait. Ma mère était de santé fragile et ces naissances répétées l'avaient considérablement affaiblie.

— Vous deviez beaucoup l'aimer, murmura Elizabeth.

— Je lui vouais une véritable adoration. Si j'avais pu l'aider... j'aurais fait tout ce qui était en mon pouvoir pour cela.

— Toutes les femmes n'ont pas la chance d'avoir un fils aussi

dévoué.

— Je me suis marié à vingt-quatre ans. Mon père tenait évidemment à ce que j'aie un héritier. Il choisit lui-même l'épouse qu'il me destinait. Irène était fille de duc et, par conséquent, la femme idéale pour figurer dans notre arbre généalogique.

Il y eût un bref silence et Elizabeth attendit qu'il poursuive son récit.

— Nous nous vîmes très peu avant le mariage. Mais il nous fallut peu de temps, pendant notre voyage de noces, pour comprendre que nous n'avions aucune affinité.

Instinctivement, Elizabeth se rapprocha de lui. Le duc resserra légèrement l'étreinte de ses doigts.

— Nous nous installâmes ici dès notre retour de voyage. Irène attendait déjà un enfant et la perspective d'être mère n'adoucissait en rien son caractère dur et intransigeant.

A ce souvenir, le duc poussa un profond soupir.

— Elle avait résolu de ne rien changer à ses habitudes. Irène était une cavalière hors pair et pour rien au monde, elle n'aurait renoncé à sa promenade à cheval quotidienne.

— Vous n'étiez... pas heureux, n'est-ce pas? demanda Elizabeth à voix basse.

— Non. Je n'étais pas heureux et je n'aurais jamais pu l'être avec elle. Quoi que je dise, elle me défiait et n'en faisait qu'à sa tête. Je pensais qu'elle aurait dû cesser d'aller à la chasse pendant ces quelques mois et je l'avais priée de se reposer. Mais elle prenait un malin plaisir à me narguer en effectuant des courses d'obstacles et en montant des chevaux particulièrement rétifs que je ne maîtrisais moi-même qu'avec difficulté.

Elizabeth leva vers lui un regard empli de douceur.

— J'imagine que vous savez comment cela s'est terminé. Cet accident a causé une grande émotion, à l'époque. Irène a tenté de franchir un obstacle beaucoup trop haut pour elle et... elle s'est tuée, ôtant du même coup la vie à l'enfant qu'elle portait.

— Non... je n'avais jamais entendu cette histoire. Je suis... désolée. La mort de votre jeune épouse a dû être une épreuve terrible.

— En effet. C'est alors que j'ai décidé de ne jamais me remarier.

— Votre famille a sans doute tenté de vous faire changer d'avis?

— Vous avez deviné juste. Mais cette fois, je me suis opposé à la volonté de mon père. Cela l'a mis hors de lui et nous avons eu plusieurs discussions orageuses. Mais j'ai tenu bon et je suis parti à l'étranger.

— Vos voyages vous ont-ils apporté... un peu d'apaisement ?

— Ils m'ont beaucoup appris. Grâce à eux, j'ai compris que l'indépendance était un bien précieux. J'ai résolu de ne plus jamais me

soumettre à la volonté de qui que ce soit et d'agir toujours selon mon seul jugement.

— Aussi, vous ne vous êtes pas... marié.

— Non. De plus, j'avais pris ce château en horreur, à cause des tristes événements qui s'y étaient déroulés. J'ai préféré vivre loin d'ici, dans mes autres demeures.

— Ceci explique que nous ne nous soyons jamais rencontrés auparavant.

— Et c'est une chance ! Si je vous avais connue, alors que vous étiez mariée à un autre homme, j'en aurais eu le cœur brisé ! Mais à présent, mon ange, je vous supplie de m'accorder enfin le bonheur dont j'ai été privé pendant tant d'années. Épousez-moi.

— Le... voulez-vous vraiment ?

— Ne le savez-vous point ? murmura le duc en se penchant vers elle et en embrassant tendrement ses lèvres.

Elizabeth représentait tout ce qu'il avait toujours désiré trouver chez une femme: la féminité, la douceur, la générosité. Les sentiments qu'elle lui inspirait étaient les plus doux et les plus profonds qu'il ait jamais éprouvés. Si elle acceptait de devenir sa femme et de vivre auprès de lui dans le Devonshire, son bonheur serait parfait. Il ne pourrait rien demander de plus à la vie.

Quelques mois auparavant, il avait décidé de quitter sa chère demeure, afin d'aller présenter ses hommages à la reine. Les Kernthorpe avaient un rang à tenir à la Cour et il s'était efforcé de faire honneur à son titre. Mais il trouvait l'étiquette de la Cour ennuyeuse et les mondanités ne l'intéressaient guère. Cependant il avait remarqué, non sans un certain amusement, que son nom et sa fortune faisaient de lui un parti des plus intéressants et nombreuses étaient les mères de jeunes filles à marier qui jetaient sur lui leur dévolu.

Il n'était pas rare qu'il se retrouvât environné de jeunes personnes tout à fait charmantes, que leurs mères faisaient parader dans les cercles londoniens dans l'espoir de leur dénicher le mari idéal !

Le manège de certaines jeunes femmes, à la morale beaucoup plus libre, ne lui avait pas échappé non plus. Celles-ci, attirées par son physique remarquable aussi bien que par sa position sociale, lui lançaient des œillades langoureuses qu'il pouvait difficilement ignorer !

Songeant qu'il avait jusque-là trop négligé ses devoirs sociaux, le duc avait résolu de revenir quelque temps au château des Kernthorpe et d'y donner plusieurs réceptions. Mais quand il s'était retrouvé une fois de plus à Kerne Castle, il avait senti son sang se glacer dans ses veines et une sourde angoisse l'envahir. Les fantômes qui avaient hanté son enfance et sa jeunesse étaient loin de s'être dissipés. Où

qu'il se trouve, quelle que soit son occupation au château, ils revenaient le harceler, ne lui laissant pas un seul moment de répit.

En son absence, l'intendant s'était efforcé de maintenir la beauté des jardins, qu'il faisait entretenir avec autant de soins que le reste du domaine. Le duc avait été satisfait de le constater, mais il savait que son jardin du Devonshire était mille fois plus intéressant que celui-ci, car il l'avait créé lui-même, avec tout son cœur et toute sa passion.

Lorsque ses lèvres se posèrent sur celles d'Elizabeth, il les trouva si douces et si tendres, qu'il crut embrasser les pétales d'une rose à peine éclos. Son plus cher désir était de la rendre heureuse et de faire de sa vie un splendide jardin, qu'ils traverseraient main dans la main.

Le duc releva la tête et plongea son regard dans celui d'Elizabeth.

— Je vous aime, murmura-t-il d'une voix émue. Je vous aime tant, que si vous me repoussez, je n'aurai plus le goût de vivre.

— Oh... non... ne parlez pas ainsi! Je vous aime aussi... je vous aime de tout mon cœur! Je ne pensais pas pouvoir un jour éprouver de nouveau ce sentiment. Mais... Lais est ma fille et... je dois penser à elle.

— Vous m'épouserez, quoi qu'en dise Lais! répliqua le duc en souriant. Mais je ne veux pas que vous éprouviez la moindre inquiétude à son sujet. Désormais, il est de mon devoir de vous protéger et de vous éviter tout chagrin. Aussi, je vous promets que Lais ne sera pas malheureuse.

— Mais... elle le sera, si vous m'épousez ! Et... elle ne me pardonnera jamais de l'avoir trahie!

Tout en prononçant ces mots, Elizabeth ne put s'empêcher de songer qu'en fait, Lais ne lui avait pas donné signe de vie pendant son mariage avec lord Barnham. Mais faire un tel aveu au duc, aurait été d'une grande déloyauté envers la jeune femme.

— Voilà ce que vous allez faire, reprit le duc. Quittez le château très tôt demain matin, avant que Lais ne soit levée.

— Vous voulez... que je quitte le château? balbutia Elizabeth, médusée.

Elle ne s'attendait certes pas à ce qu'il lui donne un tel conseil !

— Je ne veux en aucun cas que l'attitude de Lais vous bouleverse. Aussi, ma chérie, je pense qu'il vaut mieux que vous soyez déjà partie lorsque je lui parlerai.

Elizabeth nicha son visage contre l'épaule robuste de son compagnon.

— Mais... je ne veux pas... vous quitter.

— N'ayez crainte, notre séparation sera de courte durée. Nous nous marierons dès que possible et je vous emmènerai aussitôt dans le Devonshire.

— Est-ce vrai? murmura Elizabeth. J'ai... j'ai l'impression de vivre

un rêve!

— Non, ma chérie. Tout cela est bien réel. Et je vous promets qu'après notre mariage, vous n'aurez plus jamais à vous soucier de quoi que ce soit.

Elizabeth se serra contre lui et il lui embrassa doucement le front.

— Votre diadème me gêne, fit-il observer en souriant. Si cette parure m'empêche de vous embrasser, je ne vous laisserai plus jamais la porter !

— Peu importe ! s'exclama Elizabeth en riant. Je la remplacerai par une couronne de vos magnifiques orchidées.

— C'est une idée merveilleuse. Je ferai pousser des orchidées splendides, venues des contrées les plus lointaines, afin que vous puissiez les porter comme des bijoux dans vos cheveux.

Elizabeth soupira.

— Tout cela est trop beau, trop parfait... je... oh, William... j'ai peur!

— Rien ne doit vous effrayer, mon ange. Faites ce que je vous dis et fiez-vous entièrement à moi.

— Oui, je vous le promets. Mais... oh! s'exclama soudain Elizabeth.

— Qu'y a-t-il, ma chérie ?

— J'ai... j'ai oublié de vous dire... oh, William, il faut que vous sachiez que je vous ai menti !

— Vous ? Me mentir ? demanda le duc, incrédule. Mais pourquoi?

— J'ai prétendu avoir emmené ma dame de compagnie avec moi. Mais en réalité... il s'agit de ma fille, Philomena.

Le duc éclata de rire.

— J'ai eu l'impression, en effet, qu'un certain mystère entourait votre « dame de compagnie » !

— Vraiment? Mais... comment avez-vous pu deviner...

— Mon valet m'a dit qu'elle était très belle. Et même... aussi belle que vous!

Elizabeth sourit.

— Mena est beaucoup plus belle que moi. Mais elle n'a que dix-huit ans et... je n'ai pas eu le cœur de la laisser seule dans notre grande demeure.

— Nous lui trouverons bientôt un mari, répondit le duc. Mais naturellement, elle viendra vivre dans le Devonshire avec nous. A condition... que je puisse vous avoir pour moi seul pendant notre lune de miel !

— Mena est adorable et ne nous causera aucun problème. Cependant... je tiens à ce que vous sachiez que... nous ne sommes pas riches.

— Eh bien, moi, je le suis ! répliqua le duc. Aussi, ne vous tourmentez pas à ce sujet.

— Est-ce bien vrai... allons-nous vraiment nous marier? Je... je n'aurais jamais osé imaginer une chose pareille. Je pensais que vous étiez l'homme le plus charmant que je connaisse. Je me disais que ce serait merveilleux de vous avoir pour... gendre.

— Pour gendre ? Quelle idée ! Alors que je rêve de devenir votre époux !

Le duc saisit le menton d'Elizabeth entre ses doigts et l'obligea à rencontrer son regard.

— Je vous aime, Elizabeth! Et j'ai l'intention d'employer le reste de ma vie à vous le prouver.

Leurs bouches s'unirent et ils échangèrent un baiser ardent et passionné.

— Il est tard, murmura-t-il en quittant ses lèvres à regret. Vous devez vous lever tôt demain matin et je pense qu'il serait plus sage de regagner votre chambre, à présent.

— J'agirai comme vous le désirez, William. Je vais me coucher et rêver de vous... J'espère que vous n'aurez pas disparu demain et que ce beau rêve ne se sera pas dissipé !

— Disparaître ? Jamais de la vie ! Je suis bien trop heureux de vous avoir enfin trouvée. Lundi matin, dès que tous mes invités seront repartis, je viendrai vous rejoindre.

— Me promettez-vous de... ne pas m'oublier?

— Comment le pourrais-je, ma bien-aimée? demanda-t-il en souriant. J'espère qu'il ne sera jamais question d'oubli entre nous.

— Jamais... jamais! murmura Elizabeth, d'une voix vibrante d'émotion.

Le duc l'embrassa encore. Le cœur gonflé de joie, il remercia Dieu en son for intérieur, de lui avoir envoyé cet immense bonheur. Elizabeth était la femme qu'il avait attendue toute sa vie et il savait que leur amour n'en serait que plus grand et plus parfait.

Lorsque Elizabeth ouvrit la porte de sa chambre, Mena ne dormait pas. Comment aurait-elle pu se détendre, alors que Lindon était en danger ? Toute la soirée, elle avait prié pour qu'il ne lui arrive aucun mal.

Les journaux londoniens relataient souvent d'effroyables histoires de vols à main armée. Dans la capitale, la violence était chose courante et, à plusieurs reprises, des policiers avaient été abattus par les brigands qu'ils poursuivaient. Mena craignait que des événements similaires ne surviennent ce soir à Kerne Castle. Lindon avait sans doute pris toutes sortes de précautions, pour faire échouer les voleurs dans leur entreprise. Mais ceux-ci seraient probablement armés... des coups de feu seraient tirés de part et d'autre !

— Mon Dieu, protégez-le, murmura-t-elle. Faites qu'il ne soit pas

blessé.

Elle répéta plusieurs fois cette fervente prière, espérant de tout son cœur que Dieu l'entendrait et qu'elle retrouverait Lindon sain et sauf le lendemain.

Mrs. Mansforde entra, arrachant Mena à ses sombres pensées. La jeune fille se leva et dévisagea avec étonnement sa mère, qui se tenait encore près de la porte. Elizabeth était transformée ! Immobile, les mains jointes devant elle, elle paraissait très calme. Mais une lueur radieuse animait son regard et Mena comprit qu'un événement inattendu l'avait bouleversée.

Comme sa mère demeurait silencieuse, elle l'interrogea :

— Que se passe-t-il, maman ? Vous paraissez... émue !

— Oh, Mena, je suis si heureuse ! Ce qui vient de m'arriver est si merveilleux que... je ne puis y croire !

Mena fit quelques pas vers elle.

— Que vous est-il arrivé, maman ?

Mrs. Mansforde prit une profonde inspiration et sourit à sa fille.

— Oh, Mena... le duc m'a demandé... de... l'épouser. Nous allons nous marier !

— Vous allez épouser le duc ? répéta Mena, éberluée. Mais... je pensais... que...

— Il m'aime ! s'exclama Mrs. Mansforde. Il avait décidé de ne jamais se remarier... mais... quand il m'a vue, il est immédiatement tombé amoureux de moi ! Oh, Mena ! Mena ! Tout cela est si... incroyable ! Je n'aurais jamais osé espérer un tel bonheur.

Mena glissa affectueusement son bras autour des épaules de sa mère.

— Oh, maman, je vous souhaite d'être aussi heureuse avec le duc, que vous l'étiez autrefois avec papa. Si vous retrouvez votre joie de vivre, nous ne serons pas venues à Kerne Castle en vain !

— Le penses-tu vraiment, ma chérie ? Vois-tu... pour rien au monde, je n'aurais voulu faire de peine à Lais. Mais... William m'a dit qu'il n'avait jamais eu l'intention de l'épouser. Il avait renoncé au mariage...

— S'il vous aime et que vous l'aimez aussi, il n'y a pas à hésiter, maman ! Vous devez l'épouser.

Lais serait furieuse, il n'y avait aucun doute là-dessus ! se dit Mena, en songeant à la discussion qu'elle avait eue avec sa sœur quelques heures auparavant. La jeune femme pouvait être très désagréable, lorsqu'elle était en colère et Mena espéra qu'elle ne serait pas chargée de lui révéler la tournure qu'avaient prise les événements.

Mrs. Mansforde s'assit devant sa coiffeuse.

Mena l'aida à ôter son diadème et commença de brosser délicatement ses longs cheveux blonds. Au bout de quelques instants,

Elizabeth rompit le silence.

— William désire que nous partions demain à la première heure, avant que Lais ne soit levée.

— Il veut que... nous partions? Mais pourquoi, maman?

— Parce qu'il désire parler lui-même à Lais et lui expliquer la situation. Il craint que ta sœur ne se montre... désagréable envers moi et il veut éviter une scène qui pourrait me bouleverser.

Mena frissonna en songeant à la réaction de Lais lorsqu'elle découvrirait la vérité.

— Je comprends, maman. A quelle heure... devons-nous partir ?

— Notre voiture sera prête à huit heures et demie. On nous servira le petit déjeuner ici, après quoi nous nous éclipserons le plus discrètement possible.

Mena se figea et sentit sa gorge se nouer. Une fois qu'elle aurait quitté le château, elle n'aurait aucune chance de revoir Lindon. Que faire ? Lui écrire une lettre? Comment pourrait-elle lui expliquer la situation en quelques mots? Ces idées se bousculèrent rapidement dans sa tête. Mais soudain, elle se rappela qu'elle ne connaissait même pas son nom !

Si elle lui envoyait un message dans la petite maison où ils avaient dîné ensemble, il le recevrait sûrement. Mais... Lindon n'avait pas mentionné le nom de la maison, ni du lieu où elle se trouvait. De plus, songea Mena, découragée, elle avait fait preuve de la plus extrême prudence: de peur qu'il ne lui demande comment elle s'appelait, elle avait évité de le questionner sur son nom ou sur sa famille.

Quand Lindon lui avait déclaré avoir lu tous les articles que Lionel Mansforde avait écrits, elle s'était amèrement repentie d'avoir choisi le nom de «Ford» pour son séjour au château. La similitude entre les deux noms était si évidente, que si elle déclinait sa fausse identité, elle éveillerait ses soupçons à coup sûr.

«J'aurais dû m'en tenir à ma première idée et me faire appeler Johnson, se reprocha-t-elle intérieurement. Ainsi, je n'aurais pas hésité à le questionner et je saurais maintenant à quoi m'en tenir. »

Mais il était trop tard, les regrets étaient inutiles à présent. Il fallait se rendre à l'évidence : elle n'avait aucun moyen de communiquer avec Lindon et elle ne le reverrait probablement jamais.

Sa mère, le visage illuminé de bonheur, ôta sa robe de soirée et revêtit ses vêtements de nuit. Mena l'aida en silence. Pour elle, le rêve était terminé. Il fallait qu'elle redescende sur terre et accepte la réalité, si triste soit-elle. Tout ce qui s'était passé jusqu'à présent n'était qu'un merveilleux mirage, qui aurait disparu le lendemain.

Le cœur serré, elle se remémora leur promenade à cheval dans la campagne, leur dîner en tête à tête dans le petit cottage élisabéthain blotti au fond des bois... Puis elle songea au baiser qu'ils avaient

échangé. Une fois de plus, il lui sembla sentir le contact de ses lèvres tendres contre les siennes et la même vague de bonheur intense l'enveloppa. Demain elle serait partie et elle devrait oublier Lindon ! Cette pensée l'accabla de chagrin.

Sa mère se coucha et elle l'embrassa. Elizabeth était si heureuse, qu'elle ne remarqua pas que le regard de sa fille était voilé de tristesse.

— Bonne nuit, maman, dit Mena en ouvrant la porte de la chambre.

Il y eut un bref silence, puis Mrs. Mansforde parut sortir d'un rêve.

— Bonne nuit, ma chérie, répondit-elle distraitement. Je suis si heureuse! Tu me comprends, n'est-ce pas ?

Mena lui sourit et referma la porte derrière elle. D'un pas rapide, elle traversa le corridor, franchit la porte de sa chambre et se jeta sur le lit.

Alors seulement, elle donna libre cours à son chagrin et des larmes brûlantes inondèrent son visage. L'amour qu'elle venait à peine de découvrir lui échappait déjà.

L'orchestre égrena les toutes dernières notes d'une valse et les quelques couples qui dansaient encore s'immobilisèrent au centre de la salle. Le comte d'Elderfield offrit son bras à Lais et ils franchirent les immenses portes vitrées qui s'ouvraient sur le jardin.

La nuit était fraîche et étoilée, la lune éclairait de ses pâles rayons les parterres de roses en fleur. On ne pouvait imaginer paysage plus beau ni plus romantique. Les deux jeunes gens firent quelques pas sur la pelouse. Bientôt, les lumières du château disparurent derrière un rideau d'arbres touffus.

— Vous êtes très en beauté, ce soir, Lais, déclara le comte d'une voix grave et profonde. Mais... autant que j'aie pu en juger, les invités du duc vous ont déjà complimentée à ce sujet.

La pointe de jalousie qui perçait dans ses paroles n'échappa point à Lais. La jeune femme sourit dans l'obscurité.

— Ce château est magnifique. Quel séjour merveilleux, n'est-ce pas ? répondit-elle d'un ton léger.

— Viendrez-vous me rendre visite chez moi, comme je vous en ai déjà priée ? Ma demeure n'est pas aussi ancienne que celle-ci, mais elle fut construite au siècle dernier par les frères Adam, dont la renommée s'est étendue à toute l'Europe. Votre beauté s'accorderait très bien à l'allure majestueuse de cette maison et je rêve de vous voir traverser les salons de votre démarche gracieuse et altière.

Lais soupira.

— Voyons, mon cher comte ! Quand serez-vous enfin raisonnable ? Vous savez que je suis bien trop occupée en ce moment pour rendre visite à qui que ce soit.

— Mais... vous avez pourtant accepté l'invitation de Kernthorpe !

— Naturellement.

Le comte réfléchit quelques secondes et se tourna vers sa compagne.

— Allez-vous épouser le duc ? demanda-t-il, non sans brusquerie.

Lais détourna les yeux.

— Je trouve cette façon de me questionner très embarrassante.

— Répondez-moi ! Je veux savoir la vérité.

— Vraiment ? Eh bien, ayez un peu de patience et vous finirez par

la connaître.

Pendant un instant, on n'entendit que le bruit cristallin d'une fontaine qui jaillissait au loin.

— Lais, ignorez-vous que je vous aime éperdument? reprit le comte. Je saurai vous rendre heureuse.

— Comment pouvez-vous en être si sûr ?

— Je sais que je ne vous suis pas indifférent. Et vous me rendez fou, Lais ! Vous me rendez fou de désir !

Sa voix était rauque, vibrante de passion. Mais Lais se contenta de hausser les épaules et de se détourner avec une superbe indifférence. Le comte lui agrippa le bras d'une main ferme.

— Écoutez-moi, Lais! Je vous aime. Pour l'amour du ciel, épousez-moi et cessez de courir après le duc. Kernthorpe ne veut pas de vous !

Lais se redressa et foudroya le comte du regard.

— Comment osez-vous me parler sur ce ton ? demanda-t-elle avec hauteur.

— N'admettez-vous jamais la vérité? Kernthorpe est beaucoup trop vieux pour vous et vous ne l'aimez pas. Il a l'âge d'être votre père. Mais vous êtes dévorée d'ambition et vous ne pensez qu'à devenir duchesse ! Allons, Lais, cessez donc votre manège, vous ne parviendrez qu'à vous couvrir de ridicule.

Lais tenta de se dégager, mais en vain.

— Vous n'avez pas le droit de me traiter comme cela, s'écria-t-elle. Laissez-moi, je vous déteste !

— Ah, vraiment? Eh bien dans ce cas, je vais vous donner une bonne raison de me détester encore plus !

Elderfield l'attira brutalement contre lui et, sans qu'elle ait pu le repousser, prit possession de ses lèvres. Animé par une colère qu'il maîtrisait à grand-peine, il l'embrassa sans aucune tendresse. Prisonnière de sa poigne de fer, Lais se débattit pour échapper à son étreinte. Peine perdue ! Vaincue, elle finit par s'abandonner contre lui et se soumettre à son baiser.

Alors, l'attitude du comte s'apaisa quelque peu et il l'embrassa avec plus de douceur. Puis soudain, si brusquement qu'elle poussa un petit cri de stupéfaction, il la repoussa loin de lui.

— Ah, les femmes ! Vous feriez perdre patience à un saint ! s'exclama-t-il avec colère.

Tournant les talons, il s'éloigna à grandes enjambées et disparut bientôt dans l'obscurité. Lais demeura sur place, pétrifiée, le cœur battant à tout rompre.

— Comment... a-t-il... osé! murmura-t-elle.

Mais très vite, son indignation fit place à un étrange sentiment d'excitation. Le comte était amoureux d'elle? Eh bien, dans peu de temps il se traînerait à ses pieds pour implorer son pardon !

D'un air décidé, elle retourna vers le château et entra dans la salle de bal. Mais à sa grande déception, elle n'y trouva ni le duc ni Elderfield. La plupart des invités s'étaient déjà retirés. Lais constata que les autres femmes avaient les traits tirés et marqués par la fatigue. Mais le miroir lui renvoya une image superbe et toujours éclatante. Un jeune homme qu'elle trouvait particulièrement ennuyeux l'aperçut de loin et s'approcha. Exaspérée, Lais lui tourna le dos, sortit de la salle et erra un moment au hasard dans les couloirs, dans l'espoir de rencontrer le duc.

Si elle se mettait à pleurer sur son épaule en lui racontant la conduite inqualifiable du comte à son égard, il pourrait difficilement la repousser. Un gentleman digne de ce nom la consolerait et lui promettrait de la mettre dorénavant à l'abri de ce genre de mésaventure. Et Lais aurait été bien surprise que cette scène ne se termine pas par une demande en mariage !

Par malchance, le duc demeura introuvable.

Éprouvant une certaine lassitude après cette soirée mouvementée, Lais se résigna finalement à regagner sa chambre. Alors qu'elle se dirigeait vers le large escalier aux rampes de chêne sculptées, quelques invités sortirent du salon, s'apprêtant à quitter le château. Les hommes firent appeler les voitures et Lais entendit l'une des femmes qui disait :

— Où se trouve donc notre hôte ? Nous devons absolument le remercier pour l'accueil charmant qu'il nous a réservé. Quelle délicieuse soirée !

— Le duc s'est éclipsé il y a un moment, répliqua un des gentlemen. Je ne sais où il est, mais il vaut mieux ne pas faire attendre les chevaux trop longtemps. Il est déjà très tard.

— Vous avez raison, mon ami. J'écirai au duc demain matin pour nous excuser.

Le petit groupe sortit sur le perron et Lais entendit le bruit de leurs voix s'éloigner. Pensive, elle ouvrit sa porte et appela sa femme de chambre, puis elle s'assit devant la coiffeuse. Ses joues et ses lèvres étaient encore irritées par les baisers brûlants du comte. Mais ses yeux étincelaient et son visage avait un éclat incomparable.

Même son pire ennemi n'aurait pu nier qu'elle était d'une beauté à couper le souffle.

La femme de chambre tira les rideaux. Une lueur dorée s'infiltra dans la chambre à travers les tentures de soie et éveilla Lais qui se retourna paresseusement dans son lit. La jeune femme ouvrit les yeux et fronça les sourcils. Elle venait de rêver du comte d'Elderfield.

« Quel ennui ! » songea-t-elle, furieuse. Hier soir, juste avant de s'endormir, elle s'était répété pour la centième fois qu'elle le détestait. Il s'était conduit comme un goujat. Néanmoins, le souvenir de ses rudes baisers la troubla et un long frisson lui parcourut le corps.

« Inutile de penser à lui, se dit-elle avec un léger haussement d'épaules. Ce n'est qu'un incident sans conséquence ! Lorsque nous aurons quitté Kerne Castle, nos chemins ne se croiseront plus. »

Cependant, elle savait que le comte n'en resterait pas là. Dès leur retour à Londres, il tenterait de la revoir et elle ne pourrait l'éviter.

— Il est vraiment allé trop loin! murmura-t-elle avec colère.

La scène qui avait eu lieu entre eux la semaine précédente lui revint en mémoire. Le comte l'avait demandée en mariage une première fois et naturellement elle avait refusé.

— L'ennui avec vous, avait-il déclaré d'un ton sec, c'est que vous vous comportez comme une enfant gâtée !

Lais s'était contentée de sourire d'un air narquois.

— Qu'y puis-je? Je suis ainsi, voilà tout!

— C'est bien là le problème, avait grommelé Elderfield. Sous prétexte que vous êtes belle, les hommes se plient à toutes vos volontés! Alors que tout ce que vous méritez, ce serait que l'un d'entre eux vous donne une bonne correction et vous fasse rentrer dans le droit chemin.

Lais lui avait ri au nez. Mais aujourd'hui, ses lèvres étaient encore endolories par son baiser brutal. Si elle n'y prenait pas garde, il finirait par mettre sa menace à exécution. Cette pensée la fit frissonner.

— Quel être abominable! fulmina-t-elle tout bas.

Pourtant, le contact de son corps fort et viril l'avait excessivement émue. Dans ses bras, elle s'était sentie soudain faible et vulnérable et... cette sensation n'était pas déplaisante.

Avec un petit mouvement agacé, Lais pria la femme de chambre de lui monter son petit déjeuner. Il n'était pas question de descendre dans la salle à manger, comme le faisaient certaines femmes. La plupart d'entre elles avaient les yeux cernés d'avoir trop veillé et ne se montraient vraiment pas à leur avantage, songea-t-elle avec une pointe de mépris.

Lorsqu'elle eut terminé son repas, deux jeunes servantes apportèrent un tub et de lourds brocs de cuivre remplis d'eau chaude. Lais se prélassa un moment dans le bain fumant, parfumé aux essences de gardénia, puis elle s'enveloppa dans une épaisse serviette-éponge et choisit soigneusement la toilette qu'elle allait porter pour la journée.

Tout en revêtant sa robe de soie verte, elle pensa au duc. Cette comédie avait assez duré, résolut-elle. Aujourd'hui, elle l'arracherait à ses invités envahissants et elle lui parlerait en tête à tête !

«Son attitude envers maman frise le ridicule, Il est temps que cela cesse. Je ne quitterai pas le château, tant qu'il ne m'aura pas demandé ma main ! » marmonna-t-elle en fixant deux splendides émeraudes à ses oreilles.

Depuis qu'elle était arrivée au château, elle n'avait pu échanger un

seul mot avec le duc. Il ne l'avait invitée à danser qu'une seule fois. Évidemment, avec tous les autres couples qui valsaient autour d'eux, le moment n'était guère propice à une déclaration. Lais avait senti les regards curieux que les autres femmes dardaient sur eux. Le duc ne pouvait quand même pas lui demander: «Acceptez-vous de m'épouser, ma chérie ? » dans de pareilles conditions.

Il ne lui restait qu'une chose à faire, décida-t-elle, tandis que la femme de chambre coiffait ses lourdes boucles brunes. Déclarer au duc qu'elle désirait le rencontrer seule à seul. Hochant la tête d'un air satisfait, elle contempla son reflet dans le miroir. Cette robe lui seyait à merveille ! Elle était beaucoup moins sophistiquée que sa tenue de soirée, mais flattait son teint pâle et la faisait paraître encore plus jeune qu'elle n'était. Quand il la verrait tout à l'heure, le duc serait subjugué !

«Je dois absolument le persuader de m'épouser, se dit-elle. Je prétendrai que je me sens très seule dans la grande maison que George m'a léguée. Quelle tristesse pour une jeune veuve de devoir rester enfermée chez elle, sans la compagnie de son cher époux ! »

Tandis qu'elle se faisait cette réflexion, une pensée désagréable l'effleura. Le duc était beaucoup plus vieux qu'elle et peut-être n'avait-il pas une vie aussi mondaine qu'elle le souhaitait. Tant pis pour lui ! songea-t-elle, avec un brin d'irritation. S'il n'aimait pas sortir, il ne pourrait pas lui interdire d'assister aux fastueuses réceptions données dans la haute société londonienne. Après tout, une duchesse devait tenir un certain rang ! Elle était si absorbée dans ses pensées, que lorsque sa femme de chambre lui adressa la parole, elle sursauta, redescendant brutalement sur terre.

Il était temps de partir à la recherche du duc. Elle sortit et descendit le large escalier d'honneur d'une démarche lente et majestueuse, telle une reine prête à recueillir les acclamations d'une foule d'admirateurs massés sur son passage.

Toutefois, le grand hall était vide, à l'exception de deux laquais et du maître d'hôtel. Dès qu'il la vit, celui-ci vint à sa rencontre.

— Bonjour, milady. Monsieur le duc vous attend et il serait enchanté si vous lui faisiez l'honneur de le rejoindre dans son bureau.

Lais sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Le duc désirait la voir ! Il avait exprimé le désir de la rencontrer en tête à tête ! Le maître d'hôtel s'inclina devant elle et la précéda dans le corridor. Après l'avoir annoncée au duc, il l'introduisit dans le bureau et referma la porte derrière elle.

Kernthorpe se leva et accueillit la jeune femme avec un large sourire.

— Bonjour, Lais. J'espère que vous avez passé une bonne nuit.

— Excellente, je vous remercie. Vous nous avez offert une très

agréable soirée.

La jeune femme s'installa sur le canapé, face à la cheminée de chêne dans laquelle, malgré la température clémente, le duc avait fait allumer du feu.

— Je suis heureux que vous ayez assisté à cette réception, reprit Kernthorpe. C'était la première que je donnais ici et ce sera sans doute la dernière.

— La dernière ?

— Oui, répondit-il sobrement. Je n'ai jamais aimé ce château et j'ai décidé de ne plus y revenir.

— Je... je ne comprends pas.

— C'est très simple. J'ai l'intention de me retirer dans le Devonshire. J'y possède une maison de campagne et c'est là-bas que je vivrai désormais.

— Dans le Devonshire? répéta Lais abasourdie.

Elle s'attendait si peu à cette révélation, qu'elle ne sut que répondre. Le duc prit place non sur le canapé, mais sur une chaise, en face d'elle.

— Je ne vous ai pas demandé de venir pour vous parler de moi, mais de Michael Elderfield.

— Oh... le comte! Pour ne rien vous cacher, il s'est montré très désagréable, hier soir.

— Il est venu me trouver après que vous vous êtes retirée. Elderfield est très amoureux de vous, Lais. Il désire vous épouser.

Lais se redressa, les yeux étincelants de colère.

— De quel droit est-il venu vous ennuyer à ce sujet? Je lui ai déjà donné ma réponse. C'est non! Ne peut-il donc l'admettre une fois pour toutes ?

— Je pense... que vous commettriez une véritable folie en persistant à le refuser.

— Une folie ?

— J'ai une grande admiration pour Elderfield. C'est un garçon très intelligent. En fait... je vais vous faire une confidence, Lais. C'est une chose que je n'ai encore révélée à personne, aussi je compte sur votre discrétion.

Lais avait espéré que la conversation prendrait un tour différent. Mais les paroles du duc éveillèrent sa curiosité et elle n'osa pas l'interrompre.

— Vous savez sans doute que j'occupe au Palais de Buckingham des fonctions importantes. Mais j'ai l'intention d'abandonner bientôt mon poste auprès de la reine.

— Abandonner votre poste ? répéta Lais, incrédule. Mais pourquoi feriez-vous une chose aussi absurde ?

— Comme je vous l'ai dit, je souhaite me retirer à la campagne.

J'ai déjà donné des ordres pour faire fermer ma résidence londonienne. Et j'ai suggéré à Sa Majesté de confier mon poste à... Elderfield.

Lais poussa une exclamation étouffée. Elle connaissait exactement la position du duc à la Cour et elle savait que personne avant lui n'avait jamais abandonné un poste aussi important.

— Mais enfin... balbutia-t-elle.

— Sa Très Gracieuse Majesté m'a fait le grand honneur d'insister pour que je renonce à cette décision. Mais... je me fais vieux et je désire consacrer les années qui me restent aux choses qui me passionnent.

Lais garda le silence et le duc poursuivit :

— Elderfield est intelligent et il a l'enthousiasme de la jeunesse. Je sais qu'il remplira admirablement ses fonctions, au château de Windsor comme au Palais de Buckingham. Cependant, la reine n'acceptera de le nommer à ce poste qu'à une seule condition.

— Quelle... est-elle? demanda Lais d'une voix à peine audible.

— Qu'il se marie ! Étant donné son jeune âge, la reine estime que le mariage lui apporterait une certaine aura de... respectabilité.

Il y eut un long silence et le duc posa sur Lais un regard lourd de sens.

— Elderfield désire vous épouser. Je pense que nulle ne saura tenir ce rang mieux que vous. Votre beauté, votre élégance et votre distinction lui seront une aide précieuse dans ses nouvelles fonctions... et l'aideront à se faire apprécier des hommes plus âgés qui risquent de le jalouser un peu.

Le duc sourit.

— Je n'ai nul doute que leurs femmes et leurs filles vous envieront également !

Kernthorpe ne quittait pas Lais des yeux. Celle-ci était assez intelligente pour comprendre qu'il lui offrait une chance unique de s'intégrer à la plus haute aristocratie britannique.

— Je suis certain que si Sa Majesté est satisfaite des services d'Elderfield, elle n'hésitera pas, dans quelques années, à lui confier un poste de gouverneur, quelque part dans l'Empire britannique.

Lais lui lança un regard en coin et le duc poursuivit :

— En fait, la reine a été assez bonne pour me proposer un tel poste l'année dernière. J'ai refusé, car j'avais déjà formé le projet de me retirer. Mais je sais, Lais, que le faste et l'apparat d'une telle fonction vous conviendraient à merveille. Vous représenteriez le Royaume britannique et seriez même traitée comme une reine ! Qu'en pensez-vous ?

Lais retint son souffle. Le duc savait plaider mieux que quiconque la cause d'Elderfield. Ses propos étaient on ne peut plus clairs.

— Je ne veux pas vous obliger à prendre une décision trop rapidement, Lais. Mais, comme vous pouvez vous en douter, mon poste est convoité par de nombreux candidats. Si Elderfield ne peut promettre à la reine qu'il sera marié d'ici peu, il perdra toute chance de l'obtenir.

— Je comprends, murmura Lais. Mais j'avais espéré...

Elle s'interrompit, hésitante. Comme s'il avait lu dans ses pensées, le duc devina les paroles qui lui brûlaient les lèvres: «J'espérais que vous m'aimiez un peu... »

Sans lui laisser le temps de terminer sa phrase, il se leva.

— A présent, je vous prie de m'excuser, Lais. J'espère que vous ne me trouverez pas grossier si je vous quitte pour régler quelques affaires avec mon secrétaire. Je tiens à finir mon courrier avant que les autres invités ne reviennent de l'église.

Il se dirigea vers la porte d'un pas vif.

— Au fait, déclara-t-il en se retournant, j'ai demandé à votre mère de m'accompagner dans le Devonshire. Ses connaissances en botanique sont beaucoup plus étendues que les miennes et elle me sera d'une aide précieuse pour créer dans mon domaine un jardin de simples.

— Ma... mère?

— Elle est enchantée à cette idée.

— Maman... a accepté de partir avec vous... dans le Devonshire ?

— Oui, et je lui en suis infiniment reconnaissant. Mais nous ne tenons pas à provoquer des commérages, aussi... Elizabeth a eu la bonté d'accepter ma demande en mariage.

Le duc vit l'expression sidérée de Lais, mais, sans lui laisser le temps de poser la moindre question, il ouvrit la porte et sortit.

Lais demeura plusieurs minutes sans réaction, les yeux fixés sur la porte fermée. Le duc s'était-il moqué d'elle? se demanda-t-elle, stupéfaite. L'idée que sa mère puisse se remarier ne l'avait jamais effleurée... et de plus, elle envisageait d'épouser l'homme sur lequel elle, Lais, avait jeté son dévolu! C'était ahurissant.

— Ce n'est pas vrai... je ne peux le croire ! Ce doit être une... plaisanterie.

Mais elle imaginait mal le duc se livrant à ce genre de plaisanterie à ses dépens! D'ailleurs, elle n'avait pas du tout envie de rire. En fait, elle se sentit envahie soudain d'une telle fureur, qu'elle eut envie de hurler de rage.

— Comment maman a-t-elle osé m'enlever le duc ? murmura-t-elle, livide de colère. Maman ! Ma propre mère, va devenir duchesse de Kernthorpe à ma place! Quel... quel affront! Et... elle sera châtelaine... elle possédera tous les biens des Kernthorpe... c'est inouï!

Effondrée, Lais imagina Elizabeth coiffée du fabuleux diadème des

Kernthorpe, assistant à l'ouverture de la session parlementaire en présence de la reine.

Mais brusquement, les paroles du duc lui revinrent à l'esprit. Elizabeth n'irait jamais à Westminster... car elle serait dans le Devonshire avec le duc, occupée à parler avec lui de leurs stupides plantes médicinales et de leurs orchidées ridicules. Lais avait toujours trouvé grotesque l'intérêt que sa mère portait aux plantes. De plus, la perspective de vivre dans un lugubre manoir du Devonshire avec le duc était loin d'être attrayante. Elle ne pouvait s'imaginer menant une vie aussi triste, loin de Londres et des fêtes fastueuses données dans le beau monde.

A quoi bon devenir duchesse, si on ne pouvait éblouir que des valets d'écurie ?

En revanche, ce que le duc lui avait dit au sujet du comte d'Elderfield était fort intéressant. Vivre à la Cour... rencontrer des personnages importants, être invitée aux soirées de gala... être reçue par la reine... voilà la vie qu'elle désirait mener ! Lais se voyait déjà, saluée par les ambassadeurs, arrivant en carrosse au Palais de Buckingham, traversant dignement la salle du Trône sous les regards admiratifs de l'assistance.

Quand elle ferait sa révérence au Prince de Galles, elle serait mille fois plus belle et plus gracieuse que toutes les autres femmes réunies ! Plus tard, le comte deviendrait gouverneur dans une colonie de l'Empire... alors, elle serait traitée comme la reine elle-même. Tout le monde s'inclinerait devant elle. Dans les dîners et les réceptions, elle entrerait la première au bras de Michael...

Cette pensée lui rappela soudain l'existence du comte. Après ce qui s'était passé la veille entre eux, celui-ci était peut-être furieux contre elle. Se pouvait-il que par dépit il ait déjà quitté le château ?

Lais ouvrit la porte du bureau et se précipita dans le couloir. Le maître d'hôtel avait disparu, mais les deux valets se tenaient encore dans le hall.

— Avez-vous vu le comte d'Elderfield ? questionna-t-elle avec une pointe d'anxiété dans la voix.

Si le comte était parti, c'en était fait de ses projets ! Mais un des laquais lui indiqua le jardin.

— Monsieur le comte est allé se promener près du lac, milady.

Lais jeta un coup d'œil à l'extérieur et aperçut la haute silhouette du comte qui traversait la pelouse. Elle eut un instant d'hésitation.

— Donnez-moi une ombrelle, ordonna-t-elle au laquais.

Celui-ci alla en chercher une sous l'escalier et Lais avança lentement sur le perron. L'ombrelle protégeait son ravissant visage de l'ardent soleil de midi et un sourire irrésistible flottait sur ses lèvres.

Elderfield venait d'atteindre le lac. Lais traversa le jardin à son

tour, songeant à ce qu'elle allait lui dire. Tout d'abord, elle exigerait des excuses pour la façon inadmissible dont il s'était conduit la veille. Ensuite, elle consentirait peut-être à lui accorder un baiser.

Redressant fièrement la tête, elle rejoignit le comte au bord du lac.

Dissimulé derrière la fenêtre du bureau de son secrétaire, le duc l'observa, une lueur amusée dans les yeux.

— Peut-être ai-je manqué ma vocation. J'aurais dû devenir diplomate! songea-t-il avec un soupir.

Lais n'était pas faite pour vivre à la campagne. Elle avait envie de mener grand train et de briller dans les cercles à la mode. Le duc l'avait vue pâlir légèrement, lorsqu'il lui avait fait part de ses projets. A présent, il savait qu'Elizabeth n'avait plus à redouter la colère de sa fille.

Quant à lui, il ferait exactement ce qu'il lui avait promis. La lettre qu'il avait l'intention d'envoyer au Premier ministre pour l'informer de sa décision était déjà prête. Il y mentionnait Elderfield, comme étant son meilleur successeur possible.

Une deuxième lettre était destinée à la reine. Dans celle-ci, il exprimait son immense chagrin, à l'idée de devoir abandonner le privilège de servir Sa Très Gracieuse Majesté.

«J'espère, ajoutait-il, avoir quelquefois l'honneur et le plaisir de rendre visite à Votre Majesté, au château de Windsor. Ma future femme est de santé délicate et les médecins lui ont recommandé d'éviter toute fatigue. Aussi mènerons-nous une vie paisible, loin du monde et de son agitation.

«Connaissant votre grande bonté, je suis certain que vous comprendrez la situation dans laquelle je me trouve... »

La lettre se terminait sur quelques phrases flatteuses, que la reine appréciait toujours... surtout lorsqu'elles venaient d'un homme au physique agréable.

Tout en faisant preuve d'une humilité exemplaire, le duc laissait clairement entendre à la souveraine que sa décision était irrévocable. Toutefois, il lui suggérait de choisir le comte d'Elderfield pour lui succéder dans ses fonctions à la Cour.

« Le comte, écrivait-il, vient de se fiancer à ma future belle-fille, lady Barnham».

Cette lettre ne manquerait pas de surprendre la reine, se dit-il avec un sourire en coin. Mais Victoria était fine mouche ! Elle comprendrait immédiatement qu'il ne reviendrait pas sur sa décision. Et comme il fallait bien que son poste échoie à quelqu'un d'autre, elle lui ferait confiance pour le choix de son successeur.

Quand il eut fini de dicter ces deux lettres, son secrétaire, qui travaillait pour lui depuis de nombreuses années, s'inclina

respectueusement et lui dit :

— Puis-je me permettre de féliciter Votre Grâce pour cette heureuse nouvelle ?

— Je vous remercie, Watson. Cependant, ma décision doit encore demeurer secrète quelque temps.

— Naturellement, Votre Grâce.

— Et maintenant, je voudrais que vous me rendiez un certain nombre de services.

Le duc donna à son secrétaire une longue liste de tâches à accomplir pour lui et retourna dans le hall, juste à temps pour accueillir ses invités qui revenaient de l'église.

— J'espère que vous allez nous montrer vos nouveaux chevaux, Kernthorpe ! s'exclama un des hommes. Particulièrement ceux dont vous nous avez parlé hier soir et que vous venez de recevoir d'Irlande.

— Les palefreniers seraient excessivement déçus, si nous n'accomplissions pas cette visite traditionnelle, répliqua Kernthorpe en souriant aimablement à ses amis.

Le petit groupe le suivit jusqu'aux écuries. Le duc eut la satisfaction de constater qu'il y régnait un ordre parfait. Rien ne laissait deviner que la nuit avait été plutôt agitée dans cette partie du château ! On l'avait prévenu à la première heure de la tentative de vol qui avait eu lieu dans les écuries. Les brigands s'étaient farouchement défendus, mais ils avaient finalement tous été capturés et ligotés. Dès le lever du jour, on les avait conduits au poste de police de la ville la plus proche.

Avant même que les invités ne soient levés, le duc avait reçu la visite du chef de la police. Ils s'étaient tous deux mis d'accord pour ne pas ébruiter l'affaire et ne pas provoquer de scandale. Les journaux locaux ne feraient paraître aucun article concernant cet incident. Quant aux voleurs, au lieu d'être accusés de vol de chevaux, ils seraient simplement jugés pour tentative de cambriolage. Toutefois, étant donné qu'ils étaient tous armés, la sentence serait certainement sévère.

Le duc insista particulièrement pour que le nom d'un certain gentleman, qui faisait partie de ses invités, ne soit mentionné dans aucun rapport de police. Mais il ne fut pas surpris d'apprendre que l'homme en question avait quitté le château avant l'aube. Il avait simplement déclaré à Mr. Watson qu'il venait de recevoir un message de sa famille, l'informant qu'un de ses parents était gravement malade. On avait interrogé tous les domestiques, mais aucun ne se souvenait d'avoir transmis ce message.

Le duc était très satisfait. Conquérant était sauvé et tout allait pour le mieux. Il considérait donc que cet incident était clos et il ne désirait plus en entendre parler. A présent, son seul souhait était de retrouver

Elizabeth au plus vite. Mais il devrait attendre pour cela que ses derniers invités soient repartis.

Entre-temps, il tenait à s'assurer que Lais avait suivi son conseil et qu'on célébrerait bientôt ses fiançailles avec Elderfield. Il en eut la confirmation l'après-midi même, quand le comte vint le rejoindre dans son bureau. Jamais il n'avait vu le visage d'un homme exprimer aussi bien le bonheur que celui d'Elderfield !

— Je pense que vous connaissez la raison de ma visite, lui déclara celui-ci.

— Disons que je la devine !

— Quand je suis venu vous demander votre aide, hier soir, j'étais à bout... désespéré! Aujourd'hui, je suis si heureux que je pourrais décrocher la lune si elle me la demandait !

— Lais a donc dit oui ! Félicitations, mon cher. C'est une très belle jeune femme et je sais que vous serez heureux ensemble.

— Merci. Le seul ennui, c'est qu'elle est si belle, que j'ai peur de devoir provoquer une douzaine d'hommes en duel chaque semaine...

Le duc éclata de rire.

— Étant donné notre différence d'âge, je me permettrai de vous donner un conseil. Lais fait partie des femmes qui ne se laissent apprivoiser que par un homme fort. Tâchez de vous en souvenir et tout ira bien.

— Comptez sur moi, Kernthorpe. Lais aura vite compris que j'ai l'intention de demeurer le maître chez moi. Et nous connaissons ensemble un bonheur... idyllique!

— Je m'attendais à ce que vous m'annonciez cette bonne nouvelle aujourd'hui. Aussi, j'ai fait mettre du champagne au frais.

Le duc se dirigea vers un guéridon, où une bouteille de champagne, marquée à ses propres armes, baignait dans un seau d'argent rempli de glace.

— A votre bonheur, Michael ! s'exclama-t-il en tendant une coupe au jeune comte.

— Je vous remercie, Kernthorpe. Et permettez-moi de vous féliciter à mon tour, car j'ai appris que vous alliez épouser Elizabeth Mansforde.

— C'est exact. Mais je préférerais que cette nouvelle ne s'ébruie pas pour l'instant. Nous désirons que notre mariage soit célébré avec la plus grande discrétion.

— Comme je vous comprends ! Lais va certainement exiger un mariage en grande pompe à l'église St. George et je ne pourrai pas me dérober. Ce sera sans doute le mariage de l'année et tout Londres y assistera...

Le comte paraissait si désolé que Kernthorpe se mit à rire.

— Pour tout vous dire, reprit Elderfield en souriant, je me moque

pas mal que la cérémonie ait lieu à l'Albert Hall ou même au beau milieu de Hyde Park ! Tout ce que je veux, c'est qu'elle devienne enfin ma femme !

Le duc leva sa coupe en souriant. Une seule femme comptait à ses yeux, désormais: Elizabeth.

«Elle est aussi précieuse et délicate qu'une orchidée, se dit-il. Je voudrais contempler son exquise beauté jusqu'à la fin de mes jours. »

Mena s'éveilla, les yeux rougis par les larmes. Elle avait passé la plus grande partie de la nuit à pleurer et s'était finalement endormie, épuisée, au petit matin.

Non seulement les événements l'avaient séparée de Lindon à tout jamais, mais elle n'avait pas le droit de chercher à le revoir. Il était hors de question d'avouer à sa mère qu'elle était amoureuse... follement, éperdument amoureuse... d'un inconnu qui n'était que l'employé du duc.

Elizabeth serait effondrée, si elle apprenait une chose pareille. Quant au duc, il serait profondément choqué et risquait même de ne pas garder Lindon à son service.

— Je ne dois pas lui faire de tort... jamais... jamais! murmura-t-elle entre deux sanglots.

Elle s'était assoupie en prononçant son nom et avait rêvé de lui toute la nuit. Comme sa présence lui manquait, depuis que sa mère et elle avaient regagné leur demeure !

Mena aspergea son visage à l'eau froide, dans l'espoir de faire disparaître les traces de son chagrin. Sa mère ne devait pas soupçonner qu'elle était triste d'avoir quitté le château plus tôt que prévu. De plus, elle ne voulait pas gâcher son bonheur tout neuf en lui laissant voir qu'elle-même n'était pas heureuse.

Après avoir revêtu une petite robe de coton toute simple, elle alla chercher le petit déjeuner d'Elizabeth et le lui monta dans sa chambre.

— Bonjour, ma chérie, lui dit sa mère. Je me demande si William me rendra visite aujourd'hui. J'ai l'impression qu'il y a des siècles que nous sommes séparés !

— Soyez sans crainte, maman. Je suis sûre qu'il viendra dès que ses amis auront quitté Kerne Castle. En attendant, reposez-vous. Il faut que vous soyez en beauté quand il vous recevra.

Mena quitta la chambre d'Elizabeth et se rendit au jardin afin de cueillir quelques fleurs. La maison devait être belle en l'honneur du duc. Elle ramassa une brassée de roses qu'elle disposa dans un des vases en porcelaine du salon, puis elle contempla son œuvre avec un sourire de satisfaction. Les fleurs épanouies remplissaient la pièce de leur parfum suave et leurs couleurs tendres étaient du meilleur effet

près des rideaux de soie.

Ensuite, elle alla voir ce que Mrs. Johnson avait préparé pour le déjeuner. Il fallait reconnaître que les plats qu'on leur avait servis à Kerne Castle étaient beaucoup plus recherchés que ceux que confectionnait leur vieille cuisinière. Mais Mena s'était interdit d'établir la moindre comparaison entre Kerne Castle et la maison familiale.

Dès son retour, elle s'était rendue à l'écurie pour dire bonjour à Kingfisher. Celui-ci était loin d'égaliser en vigueur et en beauté les chevaux qu'elle avait montés au château. Mais il était enchanté de la revoir et il avait manifesté sa joie en frottant ses naseaux contre son épaule.

Ses démonstrations d'affection avaient ému Mena, qui l'avait caressé, les larmes aux yeux.

— Je t'aime, mon bon vieux Kingfisher, avait-elle murmuré. Fantôme et Conquérant sont peut-être splendides, mais tu comptes bien plus pour moi que tous les étalons du monde.

Kingfisher avait paru comprendre ses paroles et il avait joyeusement secoué sa crinière alezane. Dans l'après-midi, elle était allée se promener avec lui. Mais la beauté de la campagne environnante n'avait fait qu'augmenter sa tristesse: elle aurait aimé partager avec Lindon le plaisir de galoper à travers bois, par cette lumineuse journée de printemps.

Seule la peur de choquer sa mère ou de provoquer une réaction horrifiée de la part de Lais, l'empêcha de retourner à Kerne Castle. Son souhait le plus cher était de revoir Lindon et de s'assurer qu'il l'aimait encore autant que lorsqu'il l'avait embrassée.

Au moment d'aller se coucher, ce soir-là, elle pensa qu'il n'avait peut-être cherché qu'à lui exprimer sa gratitude. Après tout, son intervention lui avait permis de sauver Conquérant !

Se pouvait-il qu'à présent il souhaite encore être avec elle, dans son adorable petite maison élisabéthaine ? Lindon venait de passer plusieurs années à l'étranger. Dans quelles conditions avait-il voyagé ? Il ne lui en avait rien dit. Mena en avait conclu qu'il devait être au service de quelqu'un. Peut-être remplissait-il les fonctions de guide, car il paraissait bien connaître les pays dont ils avaient parlé. A moins qu'il n'ait été précepteur. Les jeunes gens qui sortaient des universités d'Oxford ou de Cambridge se faisaient quelquefois accompagner d'un précepteur pendant leurs vacances à l'étranger.

Son père lui avait souvent raconté que, dans sa jeunesse, les voyages étaient difficiles. Alors qu'aujourd'hui, les gens qui en avaient les moyens pouvaient aisément se rendre dans des pays lointains. Lindon avait certainement trouvé un moyen de partir à peu de frais. Mais comment ? Cette question la tarabusta pendant des heures.

«Quoi qu'il en soit, se dit-elle tristement, Lindon est loin de moi maintenant et je n'ai aucun espoir de le revoir.» Ses yeux s'embruèrent de larmes et elle dut faire un effort désespéré pour ne pas pleurer devant Elizabeth.

Celle-ci était plus belle que jamais et Mena ne pouvait s'empêcher d'admirer son visage illuminé de bonheur. La robe qu'elle avait revêtue pour descendre déjeuner n'était certes pas à la dernière mode, mais elle lui allait à ravir. Elle était faite dans une étoffe précieuse aux reflets chatoyants et bordée de volants de dentelle qui retombaient en cascade au bas des manches et de la jupe.

— Comme vous êtes jolie, maman! s'exclama Mena.

— En es-tu bien sûre? Je crains que William ne soit déçu, lorsqu'il me verra ici. Hors du cadre féerique de ses jardins, il s'apercevra que je suis bien moins belle qu'il ne l'a cru.

Mena se mit à rire.

— Le duc vous aimera où que vous soyez, maman ! De plus je pense que notre maison, avec ses parterres fleuris et ses salons douillets, a tant de charme que celui-ci rejaillit sur vous.

— A propos, j'ai remarqué que tu avais cueilli des roses pour mon boudoir. C'est une attention exquise, ma chérie, et je t'en remercie.

Elizabeth ne pouvait détacher ses pensées du duc et de sa prochaine visite. Après le repas, Mena insista pour qu'elle s'installe confortablement sur le canapé du salon et se repose un moment. Elle plaça un coussin de satin derrière sa tête et recouvrit ses jambes d'un joli châle de soie brodée, que son père avait ramené d'un lointain voyage.

— Détendez-vous, maman. Et essayez de dormir. Le duc sera peut-être là pour le thé, aussi, je vais aider Mrs. Johnson à préparer quelques scones. J'espère qu'ils seront aussi bons que ceux qu'on nous a servis au château !

— C'est une très bonne idée, ma chérie. Je suis si impatiente de voir William !

Mena se dirigea vers la porte en souriant, lorsqu'une pensée lui traversa l'esprit.

— Au fait, maman... que deviendra cette maison quand vous aurez épousé le duc? Nous ne pouvons tout de même pas la fermer et la laisser à l'abandon, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non. Je crois que le mieux serait de la donner au frère de ton père. C'est un Mansforde et sa famille a toujours vécu ici.

Mena lança à sa mère un regard stupéfait.

— La donner au frère de papa? répéta-t-elle, sidérée. Mais... ne vit-il point à l'étranger?

— Oui, en ce moment il se trouve en Inde avec son régiment. Dans sa dernière lettre, que j'ai reçue à la mort de ton pauvre papa, il

m'informait de son prochain retour en Angleterre.

— Oh... je me rappelle, à présent.

La disparition de son père lui avait causé un tel chagrin, que Mena avait eu du mal à lire les nombreuses lettres de condoléances qu'on leur avait adressées.

— Stephen et sa femme ont plusieurs enfants, poursuivit Mrs. Mansforde. Je pense qu'ils seraient très heureux de disposer d'une belle demeure confortable, après toutes ces années passées en Orient.

— Naturellement, murmura Mena.

Le monde semblait s'écrouler autour d'elle! songea-t-elle en quittant le salon. Non seulement elle avait perdu Lindon, mais voilà maintenant qu'elle perdait aussi sa maison ! Sa chère vieille maison, à laquelle elle était si profondément attachée! De plus, quand elle serait mariée au duc, sa mère désirerait rester le plus souvent possible en tête à tête avec lui. Mena se trouverait dans une situation des plus embarrassantes,

Peut-être devrait-elle partir? Mais où? Qui accepterait de l'accueillir? Certes, elle pouvait essayer de devenir gouvernante, ou dame de compagnie. Mais sa mère ne voudrait jamais en entendre parler. Il était hors de question qu'une Mansforde travaille pour vivre !

— Que vais-je devenir? murmura-t-elle pour elle-même.

Le problème paraissait insoluble. Le cœur lourd, elle aida Mrs. Johnson à confectionner ses pâtisseries. Une heure plus tard, une délicieuse odeur de gâteaux parfumés à la vanille s'éleva dans la cuisine. Mena contempla avec fierté les scones parfaitement dorés que la cuisinière retira du four. Ils étaient presque aussi beaux que ceux de Kerne Castle !

L'après-midi était déjà avancé, lorsque Mena retourna dans le salon. Comme elle s'y attendait, sa mère s'était assoupie, la tête gracieusement rejetée en arrière, sur les coussins moelleux du canapé. La jeune fille referma silencieusement la porte et décida d'aller rendre visite à Kingfisher. Celui-ci l'avait accompagnée dans le jardin ce matin, pendant qu'elle cueillait les fleurs. Elle le fit de nouveau sortir de son box et appela le vieux palefrenier, qui était au service des Mansforde depuis plus de vingt ans.

— Gale! Nous attendons un visiteur, aujourd'hui. Pourrez-vous vous occuper de ses chevaux, pendant qu'il sera au salon?

— Naturellement, Miss Mena. Je vais mettre de la paille fraîche dans les boxes.

— Très bien, Gale. Je vous remercie.

La jeune fille avança dans les allées, tenant Kingfisher par la bride. Les jardins du duc avaient beau être les plus jolis d'Angleterre, elle regretterait quand même celui-ci, qui était certes plus modeste, mais qui contenait tous ses souvenirs d'enfance. Mena se revoyait encore,

par une belle journée de printemps, alors qu'elle n'était encore qu'une toute petite fille. Les premières jonquilles venaient de fleurir et elle en avait cueilli une pleine brassée, qu'elle avait ramenée à son père.

— Tenez, papa! C'est pour vous! s'était-elle écriée de loin.

Lionel Mansforde l'avait soulevée dans ses bras et embrassée sur les deux joues.

— Mon adorable petite fille! Ces jonquilles chassent la tristesse de l'hiver et annoncent la lumière et l'espoir que nous apporte le printemps. Celui-ci est comme Perséphone, qui dissipait la noirceur des Enfers !

— Perséphone? Est-ce moi, papa? avait demandé Mena, intriguée par ce nom qui ressemblait tant au sien.

Son père s'était mis à rire.

— Oui, ma chérie. C'est toi. Et où que tu ailles, tu seras toujours comme un rayon de soleil printanier pour les hommes qui te regarderont.

Mena n'avait pas compris le sens de ces paroles. Mais aujourd'hui, elle se disait qu'elle aurait aimé être comme un rayon de soleil dans la vie de Lindon.

«Même si je ne dois jamais le revoir... je prierai... pour qu'il soit toujours heureux.»

Après avoir longuement admiré le jardin et fait le tour de toutes les allées, elle ramena Kingfisher à l'écurie. L'heure du thé approchait. Si le duc avait décidé de venir aujourd'hui, il ne tarderait pas.

Elizabeth se trouvait encore dans le salon et elle adressa un doux sourire à sa fille.

— Je me suis endormie. Je dois être toute décoiffée, à présent !

— Non, maman. Vos boucles sont toujours aussi jolies.

Sa mère se leva et s'approcha de la fenêtre, l'air soucieux.

— Crois-tu qu'il m'a... oubliée?

Au moment même où elle prononçait ces mots, la porte du salon s'ouvrit et le maître d'hôtel annonça :

— Le duc de Kernthorpe, madame !

Elizabeth fit volte-face et poussa une exclamation de joie.

— William! Vous êtes venu! Vous êtes venu!

Le duc traversa rapidement la pièce et saisit ses mains entre les siennes.

— J'ai fait aussi vite que possible, déclara-t-il en lui embrassant tendrement le bout des doigts. Mes invités ne se décidaient pas à partir !

— Mais enfin, vous êtes là, murmura-t-elle en posant sur lui un regard empli d'adoration.

— Oui, je suis là, ma chérie. Nous sommes enfin réunis et rien d'autre n'a d'importance.

Mena était sur le point de s'éclipser discrètement mais, alors qu'elle s'apprêtait à sortir, le duc se tourna vers elle.

— Quelqu'un vous attend dehors, Mena, lui dit-il.

Puis, sans plus s'occuper de la jeune fille, il plongea son regard dans celui d'Elizabeth et lui sourit. Manifestement, il ne pouvait détacher ses pensées de sa future épouse.

Mena sentit son cœur faire un bond. Après quelques secondes d'hésitation, elle referma la porte derrière elle et se précipita sur le perron. Là, elle vit les mêmes chevaux blancs qui les avaient emmenés au château quelques jours auparavant. Un homme à la haute stature les tenait par la bride et bavardait avec Gale. C'était Lindon.

Comme s'il avait deviné sa présence, il releva la tête et leurs regards se croisèrent. Excessivement émue, Mena eut l'impression que ses jambes se dérobaient et elle dut s'adosser aux lourds battants de la porte.

Le vieux palefrenier s'éloigna avec les chevaux et Lindon monta rapidement les marches du perron. Malgré son trouble, Mena remarqua qu'il était très élégamment vêtu. Il portait même un chapeau haut de forme, qu'il enleva pour la saluer.

Mena pensa qu'il avait dû conduire le duc jusqu'ici. Sans doute lui servait-il de cocher de temps à autre. Tremblant des pieds à la tête, elle le regarda approcher.

— Je dois vous parler, déclara-t-il, de sa belle voix grave et harmonieuse. Où pourrions-nous discuter sans être dérangés ?

— Dans... le jardin.

Lindon déposa son chapeau dans le hall, prit Mena par la main et l'entraîna sur la pelouse. La jeune fille le guida le long des allées, jusqu'à un bosquet touffu, derrière lequel se cachait un petit temple grec. Celui-ci avait été construit pour un immense domaine des environs, qui avait été vendu aux enchères après la mort de son propriétaire. Mr. Mansforde n'avait pu résister au plaisir de faire cette acquisition, qui lui rappelait ses voyages de jeunesse et le rapprochait quelque peu de ce pays pour lequel il avait tant d'admiration. Dès les premiers beaux jours, il s'installait dans le temple pour travailler et passait là de longues heures à réfléchir et à écrire sans être dérangé.

Lindon sourit en découvrant le temple et Mena s'attendit à ce qu'il fasse une remarque sur cette étrange construction. Mais, sans prononcer un seul mot, il la prit dans ses bras et l'embrassa avec une telle passion qu'elle se sentit défaillir. Soudain, il lui sembla que le ciel s'ouvrait devant eux et qu'ils étaient tous deux transportés dans un monde merveilleux. Lorsque Lindon relâcha enfin son étreinte, elle cacha son visage au creux de son épaule et resta blottie contre lui, frissonnante.

— Comment avez-vous pu partir sans me prévenir? J'ai cru devenir fou, quand je me suis aperçu que vous aviez quitté le château.

— Je... je voulais vous avertir, répondit Mena, d'une voix altérée par l'émotion. Mais... je ne connaissais pas votre nom... et... cela va vous paraître stupide... je... je n'avais pas pensé à vous demander le nom de votre maison.

Lindon sourit.

— Je m'en doutais. Vous ne pouvez pas imaginer quel désespoir m'a envahi, quand je ne vous ai plus trouvée au château.

— J'avais si peur... de ne plus jamais vous revoir ! chuchota Mena.

Lindon lui souleva le menton du bout des doigts et l'embrassa tendrement. Ses lèvres étaient douces, son baiser tendre et délicat.

— Quand pourrons-nous nous marier, ma chérie ? lui demanda-t-il doucement. Je ne peux plus vivre sans vous.

— Oh... Lindon! articula Mena, ivre de bonheur.

Elle vivait un tel enchantement, qu'elle ne pouvait encore y croire ! Mais brusquement, elle se rappela que Lindon était pauvre et une ombre passa sur son visage.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-il avec inquiétude. Qu'est-ce qui vous tourmente ?

— Je... voudrais vous parler.

— Naturellement. Nous sommes venus ici pour cela.

Saisissant tendrement sa main dans la sienne, il l'emmena à l'intérieur du temple et ils s'assirent sur le canapé que Mr. Mansforde y avait fait installer autrefois. C'était un vieux siège au tissu élimé, mais encore très confortable. Lindon passa tendrement son bras autour des épaules de Mena et l'attira contre lui.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question, ma chérie. Quand pourrons-nous nous marier ?

— Je vous aime tant, Lindon... si vous saviez comme j'ai souffert de devoir partir sans vous le dire ! Et... depuis que nous sommes revenues ici, je me suis sentie si malheureuse !

Sa voix se brisa et Lindon l'embrassa avec douceur.

— Je veux vous épouser, Lindon. J'imagine que... je ne connaîtrais pas de plus grand bonheur que de devenir votre femme. Pourtant... je ne veux pas... être une charge pour vous.

— Une charge? répéta Lindon, sans comprendre.

— Je veux dire que... vous... devez travailler, gagner votre vie... et... je n'ai pas d'argent...

— Pensez-vous réellement que cela soit important? interrogea Lindon.

— Vos... vos gages vous permettent sans doute de vivre et d'entretenir votre adorable petite maison, mais... peut-être pas de faire vivre une femme et...

Mena s'interrompit, rougissante.

— Et... quoi ? demanda Lindon.

La jeune fille se serra contre lui.

— Que... se passera-t-il, si nous avons un bébé ?

Lindon l'attira contre lui et elle poursuivit, à voix basse :

— Je... peux m'occuper de la maison et vivre sans faire de dépenses, mais... je ne pourrais pas supporter d'être une charge trop lourde pour vous. Vous regretteriez peut-être de m'avoir épousée.

Mena leva vers lui son petit visage ruisselant de larmes. Lindon la dévisagea longuement, sans prononcer une parole. Puis, il prit dans la poche de sa veste un mouchoir de fine batiste, parfumé d'eau de cologne et lui essuya les joues. Mena fut si touchée par sa douceur que ses larmes redoublèrent.

— Ne pleurez pas, mon ange, murmura-t-il. Il n'y a aucune raison pour cela. Vous êtes si bonne et si généreuse, que vous vous inquiétez de moi, avant même de penser à vous !

— Je... suis inquiète pour vous, parce que je vous aime. J'ai prié samedi, pour que les voleurs ne vous fassent aucun mal et... je sais que je ne dois pas... vous causer de tort... de quelque façon que ce soit.

Une idée effrayante l'avait effleurée. S'ils se mariaient et manquaient trop d'argent, Lindon serait peut-être obligé d'accepter un emploi de domestique. Et si cela ne suffisait pas, il devrait vendre la maison à laquelle il tenait tant.

S'il en arrivait à une telle extrémité à cause d'elle, comment pourrait-il l'aimer encore ? Toutes ces pensées se bousculèrent dans sa tête avec une grande rapidité.

Au bout de quelques secondes, elle se rendit compte que Lindon la regardait, comme s'il devinait sans peine ce qui la tourmentait.

— Comment ai-je pu avoir la chance inouïe de vous rencontrer, mon adorable petit ange ? Est-ce que je mérite vraiment d'être aimé avec tant de générosité ?

Les accents de sa voix étaient si profonds, si sincères, que Mena rougit.

— Je ne savais pas que l'on pouvait ressentir un amour aussi profond que celui que j'éprouve pour vous, poursuivit-il. Et je devrais me jeter à vos pieds pour vous remercier de me l'avoir fait découvrir.

Se penchant lentement vers elle, il l'embrassa de nouveau et Mena comprit que rien n'avait d'importance désormais que leur amour.

Ils seraient peut-être pauvres... mais mieux valait marcher pieds nus et dormir sur le bord des chemins, que d'être séparés ! Elle ne pouvait plus imaginer la vie sans Lindon et préférerait mourir plutôt que de vivre sans lui.

— J'ai déjà envoyé chercher une licence de mariage, lui dit-il en relevant la tête. Et si vous le voulez, ma bien-aimée, nous pourrons

nous marier demain, dans la chapelle du château.

Mena poussa une exclamation.

— Au... au château? Mais je n'ai pas encore... prévenu maman! Croyez-vous que le duc nous autorisera à utiliser la chapelle ?

Lindon sourit.

— Vous rendez-vous compte, ma chérie, que vous ne connaissez pas encore mon nom... c'est-à-dire... celui que vous porterez bientôt?

— C'est ridicule, je le sais. Mais... je ne voulais pas vous révéler le mien, car vous auriez pu alors me poser des questions au sujet de... papa.

Le duc avait certainement expliqué à Lindon qui elle était en réalité. Néanmoins, elle poursuivit :

— Je me suis fait passer pour la dame de compagnie de maman, car personne au château ne savait que Lais avait une sœur.

— J'ai compris qu'il y avait anguille sous roche, car vous butiez sans arrêt sur le nom de votre mère. De plus, vous restiez si vague au sujet de votre travail et de vos liens avec les Mansforde que j'eus tôt fait de deviner qui vous étiez en réalité.

— Par bonheur, vous n'en avez parlé à personne! Lais aurait été furieuse que quelqu'un l'apprenne !

— Au fait, je vous apporte une bonne nouvelle. Votre sœur va épouser le comte d'Elderfield.

— Vraiment? C'est merveilleux! C'est un homme jeune, qui lui conviendra beaucoup mieux que le duc.

Mena lança un coup d'œil à Lindon et, après une légère hésitation, lui déclara :

— On vous a peut-être dit... que... le duc allait épouser... ma mère ?

— Oui, je le sais et j'en suis enchanté!

— Maman n'est plus la même depuis que nous sommes revenues du château. Elle est si heureuse! Je la trouve resplendissante de bonheur.

Mena soupira.

— Elle était terriblement déprimée depuis la mort de papa. Elle ne s'intéressait plus à rien et se serait laissée mourir de chagrin, si je n'avais pas été là.

— Vous avez dû connaître des moments très difficiles.

— La mort de papa a été une épreuve très pénible. Pendant un an, nous avons vécu très seules. Je n'avais que Kingfisher pour tout confident.

— Vous ne vous sentirez plus jamais seule, ma chérie. Je veux vous rendre heureuse. Et puis... vous aurez de nombreuses tâches à accomplir, qui vous occuperont peut-être plus que vous ne le souhaiteriez !

— Je ferai... tout ce que je pourrai pour vous aider. Je suis prête à laver vos vêtements et à frotter les parquets, si cela me permet de vivre auprès de vous.

— J'espère bien que vous ne ferez jamais ce genre de travaux! Vos devoirs, ma bien-aimée, seront tout différents de ce que vous imaginez.

Mena leva vers lui un regard où perçait une pointe d'anxiété.

— Que voulez-vous dire?... Que... s'est-il passé ?

L'idée l'effleura, que Lindon avait peut-être accepté un nouvel emploi à Londres, ou même à l'étranger. Dans ce cas, elle ne pourrait pas vivre dans sa jolie maison. Et s'il travaillait des journées entières, elle ne le verrait que le soir.

Comme si elle ne pouvait avoir aucun secret pour lui, Lindon lut dans ses pensées.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, Mena. Mais mon frère désire tant créer avec votre mère le plus beau jardin d'Angleterre, qu'il me cède dès aujourd'hui toutes les responsabilités du duché.

Mena l'observa, incrédule.

— Vous... avez bien dit... votre frère? demanda-t-elle à voix basse.

— Mon nom est Lindon Kerne. Et vous serez bientôt la plus jolie femme dont le portrait ait orné la galerie de nos ancêtres... en attendant de devenir plus tard la plus belle de toutes les duchesses de Kernthorpe !

Mena devint soudain très pâle et cacha son visage contre l'épaule de Lindon.

— Ce n'est pas vrai... cela ne peut pas être vrai ! murmura-t-elle.

— Je comprends que vous ayez été trompée par ma tenue d'écuyer, reprit-il avec un sourire. J'aime me sentir à mon aise, quand je travaille avec les chevaux et les cravates me gênent !

— Vous vous moquez de moi, à présent! Comment ai-je pu me montrer aussi... stupide !

— Ce n'était certainement pas stupide. En réalité... c'est la plus belle chose qui me soit arrivée dans toute ma vie.

Lindon resserra son étreinte autour des épaules de Mena.

— Comme vous pouvez vous en douter, en tant qu'héritier probable du duché de Kernthorpe, j'ai été courti par toutes sortes de dames anxieuses de caser leurs filles. Et celles-ci étaient tout aussi anxieuses de m'épouser, en raison de l'immense fortune dont je dispose.

Il baissa les yeux vers Mena et sa voix s'adoucit.

— Mais vous, ma chérie, vous m'aimez pour moi-même et cela ne m'était jamais arrivé. Cependant, bien que vous n'ayez jamais à frotter les parquets ou à laver du linge, j'ai bien peur que nous n'ayons tous deux à accomplir un certain nombre de corvées mondaines, dont je me

passerais volontiers. Votre présence à mes côtés m'aidera à les accomplir du mieux possible.

— De quoi... s'agit-il?

— William m'a avoué qu'il avait toujours détesté le château. Aussi, il voudrait que je m'y installe et que je gère le domaine. Il souhaite également que je m'occupe des chevaux de course qu'il possède à Newmarket.

— Voilà qui devrait vous plaire! s'exclama Mena.

— Certainement. Et à vous aussi, je présume. Ensuite, nous devons nous occuper des affaires du comté et cela nous prendra beaucoup de temps.

Il y eut un bref silence. Puis Mena leva timidement les yeux vers lui.

— Étant donné votre... position sociale... je pense que... vous ne devriez pas m'épouser.

Ce que Lindon venait de lui révéler inversait la situation et elle ne se sentait plus le droit de s'engager envers un homme aussi important. Comment avait-elle pu être assez naïve pour ne rien deviner? se demanda-t-elle avec amertume. Certes, Lindon avait l'allure d'un gentleman, mais elle s'était imaginée qu'il avait eu des revers de fortune.

— Il ne faut pas que vous ayez peur de m'épouser, ma chérie. Et nous nous aimons tant, que nous n'aurons aucune difficulté à mener tout cela à bien. L'essentiel est que nous soyons ensemble.

— Êtes-vous certain que vous ne devriez pas... chercher une épouse du même rang que vous?

— Je veux vous épouser, Mena. Le plus tôt sera le mieux. Je tremble que votre mère vous emmène dans le Devonshire avec elle! Quoique... je pense que William préférera demeurer seul avec elle, pendant leur lune de miel !

Le visage de Mena était resplendissant de joie.

— Et nous voudrions être seuls également, n'est-ce pas? ajouta Lindon. Je pense que nous pourrions d'abord passer quelques jours dans ma petite maison au fond des bois. Personne ne viendra nous déranger là-bas.

— Vraiment? Oh! Pouvons-nous vraiment y aller ?

— Mais bien sûr! J'emmènerai un des chefs du château, ainsi nous mangerons bien mieux que l'autre soir.

— Mais... le repas que vous m'avez offert était merveilleux... digne des dieux de l'Olympe.

En réalité, Mena aurait été bien en peine de dire ce qu'elle avait mangé. Elle était si émue, qu'elle n'avait prêté aucune attention aux mets que Lindon lui avait servis.

Lindon se mit à rire.

— Pour goûter les mets de l'Olympe, vous devrez attendre d'être en Grèce !

— En... Grèce?

— Je pense que nous avons droit à un véritable voyage de noces, avant de prendre nos fonctions de châtelains.

— Allons-nous réellement partir en Grèce ?

— Il me semble que c'est une excellente idée. Cela vous permettra de découvrir le pays auquel vous devez votre nom. Ensuite, nous irons en Egypte.

— Cela me paraît... trop beau pour être vrai. Je ne peux y croire. Mais... tous les pays seront un paradis pour moi, tant que vous serez à mes côtés.

— C'est exactement ce que j'ai pensé lorsque je vous ai vue, ma petite déesse tombée du ciel. Et maintenant que cette étrange situation est éclaircie, nous devrions nous marier au plus vite.

— Oh, oui ! Très très vite ! J'ai tellement peur de m'éveiller et de découvrir que tout ceci n'est qu'un rêve !

Lindon se mit à rire.

— Si tout va bien, nous serons mariés dès demain matin. William envisage d'épouser votre mère le lendemain.

— C'est si incroyable! Je suis... abasourdie.

Elle leva vers Lindon un visage souriant.

— Je sais que pendant le restant de nos jours, vous vous moquerez de moi parce que je vous ai pris pour un vulgaire palefrenier. Mais, puisque vous séjourniez au château, pourquoi n'étiez-vous pas au salon, en train de danser et de boire du champagne avec les invités ?

— William m'avait demandé d'assister à la soirée. Mais les chevaux venaient d'arriver d'Irlande et j'étais si impatient de les monter, que j'ai préféré rester en leur compagnie! Comment résister à Conquérant ou à Red Dragon ?

Mena se mit à rire.

— En d'autres termes, si vous n'aviez pas été si amoureux des chevaux et si je ne m'étais pas fait passer pour la dame de compagnie de maman, nous ne nous serions jamais rencontrés ?

Le visage de Lindon devint grave.

— Nous serions passés à côté d'un amour merveilleux et nous nous serions sentis très seuls et très malheureux pendant tout le reste de notre vie.

Mena mit sa main dans la sienne.

— Vous devrez être très prudent, dorénavant. Si ces voleurs vous avaient surpris dans l'écurie, ils auraient pu vous tuer et je vous aurais perdu.

— Dorénavant, les chevaux seront bien gardés, j'ai pris des mesures pour cela. Je me suis rendu compte que j'avais été très négligent

jusqu'ici. Conquérant est un cheval de grande valeur. Il aurait pu être blessé dans cette affaire, ou disparaître à jamais.

— Je pense que je finirai par être jalouse de vos chevaux, s'ils absorbent tout votre temps !

— Vous m'aidez à les entraîner. J'ai remarqué que vous étiez une excellente écuyère. D'ailleurs, Conquérant vous a immédiatement prise en sympathie.

— Je lui apprendrai à vous accepter et je suis sûre que d'ici peu vous pourrez le monter.

— Eh bien, ceci sera votre première tâche à accomplir ! La mienne sera de me faire aimer de vous un peu plus chaque jour.

— Je pense que... c'est impossible, car je vous aime déjà de toute mon âme. Mais... je veux bien que vous essayiez !

Lindon sourit et reprit ses lèvres, avec une douceur mêlée de passion. Mena savait que, dès qu'ils seraient mariés, leur amour les envelopperait comme une lumière divine.

Ils avaient trouvé l'amour éternel, l'amour qui est un don de Dieu.

Fin